

Montréal, 2 février 1952

63e année, No 38

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- DENISE PELLETIER,
par LUCETTE ROBERT
- LE CENTENAIRE DU DIOCESE
DE ST-HYACINTHE
- LE DEVOIR ET L'AMOUR,
Roman d'amour par Annie Pierre Hot

PER

S-400

CON



Jean-Pierre Roy


La tante célibataire

Tout


Le prétendant

le monde


Le nouveau papa

se délecte du

Sherry

canadien

HERMIT


La nouvelle voisine

*
et du


Le grand-papa

Porto Hermit

canadien

Les vins Bright

- DEPUIS 1874

Comment les moyens d'information sont répartis dans le monde

CHAQUE JOUR, 224 millions de journaux, 182 millions de postes récepteurs de radio et 15 millions d'écrans de télévision apportent aux hommes des informations tandis que 100,000 cinémas leur offrent des films pour occuper leurs loisirs.

Mais ces diverses possibilités ne sont pas également réparties entre les pays. Ainsi, les Etats-Unis disposent de 1,780 quotidiens ; la France, de 164 ; le Royaume-Uni, de 121 ; la Suisse, de 117 et la Belgique, de 46. Et tandis que les Etats-Unis consomment 67% de la totalité du papier utilisé dans le monde, l'Inde, avec une population deux fois plus nombreuse, n'en consomme que 1%.

La télévision se développe rapidement dans 17 pays. Mais on compte 13,400,000 postes récepteurs de télévision aux Etats-Unis contre 1 million de postes dans le Royaume-Uni, 50,000 en U.R.S.S. et 30,000 en France. En Suède, on compte 301 postes de radio pour 1,000 habitants ; en France, 179.

Ces inégalités sont mises en lumière dans le rapport que l'Unesco vient de publier sous le titre : « L'Information à Travers le Monde ». Cet ouvrage de 223 pages contient les données les plus récentes sur la situation de la presse, de la radio, du cinéma et de la télévision dans tous les pays. Des tableaux statistiques, des pages de graphiques en couleurs, renseignent abondamment le lecteur sur l'ensemble des moyens d'information utilisés dans le monde entier.

On apprend, par exemple, que les Européens achètent 53% des journaux quotidiens publiés dans le monde et les Américains du Nord 25%, tandis que les habitants de l'Amérique du Sud, de l'Asie et de l'Afrique n'en achètent à eux tous que 15%. Les quotidiens n'ont pas de lecteurs plus assidus que les Britanniques, avec 596 exemplaires pour 1,000 habitants. En U.R.S.S., pour une population de 193,000,000 d'habitants, il existe 7,700 quotidiens et hebdomadaires, dont le tirage global est de 33,500,000 exemplaires.

Afin de pallier la pénurie de papier de presse, on utilise en Inde la fibre de bambou comme matière première et, en Chine, le papier de riz. En Chine également, comme en Union Soviétique, l'usage du journal mural est très répandu.

En ce qui concerne la radio, l'Amérique du Nord possède 53% des postes récepteurs existants dans le monde, l'Europe 35%, l'Amérique du Sud, l'Asie et l'Afrique, à elles trois, 11% seulement. Les Etats-Unis, où l'on trouve près de la moitié des postes émetteurs, viennent également en tête dans la proportion des postes récepteurs, avec 620 pour 1,000 habitants.

Les plus grands producteurs de film sont, dans l'ordre, les Etats-Unis, l'Inde, le Japon, l'Italie et la France. L'Union Soviétique donne la préférence aux documentaires sur les films de pure distraction.

Les spectateurs de cinéma les plus assidus sont les Israéliens ; chaque personne assiste en moyenne à 38 séances par an. Les Costa-Ricains vont au cinéma 30 fois par an, les Britanniques 29 fois, les Australiens 25 fois. Les pays les mieux pourvus en salles de cinéma sont l'Australie (183 salles pour 1,000 habitants), la Nouvelle-Zélande (144), Chypre (120) et la Suède (103).

Dans la préface de l'ouvrage qui a été édité en français par Jean Marabini, journaliste, l'Unesco rappelle ses efforts pour aider les hommes à utiliser les moyens d'information en vue de mieux se connaître et se comprendre. « Des millions d'hommes, » y lit-on, « habitants de vastes régions du globe, ne disposent que de moyens d'information insuffisants. Il faut les aider à s'en procurer à la mesure de leurs besoins. En même temps, tous les collaborateurs de la presse, du cinéma, de la radio et de la télévision doivent travailler avec assez de liberté, mais aussi avec un sens assez vif de leur responsabilité pour que ces techniques, par les liens qu'elles contribuent à créer entre les hommes, servent d'abord la cause de la paix et de la compréhension ».

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage **ODILON RIENDEAU**
Chronique sportive **OSCAR MAJOR**

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Denise Pelletier conserve de ses séjours dans le Nord, un amour de la forêt et de la nature. Voilà qui explique peut-être la présence d'une magnifique collection de petits animaux de verre.

AUCUNE ARTISTE CANADIENNE n'est aussi éclectique dans ses rôles que Denise Pelletier. Elle joue toutes les femmes : l'amoureuse et la coquette, la grande dame et la fille des rues, la mère et la marâtre avec autant d'autorité que d'aisance. Vous me direz qu'on lui confie rarement les amoureux ? Mais, qu'est la scène du rêve dans *La folle de Chaillot*, sinon un duo d'amour ? Et cet acte entre la Reine et Polichinelle, dans la pièce du même nom ? Comédienne jusqu'au fond de l'âme, elle puise dans celle-ci, comme dans une intelligence qu'elle a fort vive, la façon intuitive et exacte de comprendre son personnage.

Denise Pelletier est presque autodidacte dans ce métier de comédienne où elle est arrivée du jour au lendemain, sans longue préparation et sans voyage d'études en France ou ailleurs. Elle fit ses études au Pensionnat Saint-Louis de Gonzague, termina son cours universitaire à l'Académie Saint-Urbain, et suivit, pendant un an, les cours de couture de l'Ecole Ménagère. Elle grandit dans un milieu qui la prédisposait à la lecture et à l'analyse, puisque son père, Albert Pelletier, dirigeait une revue littéraire, « Les Idées », et une maison d'édition, « Le Totem », qui publia « Un homme et son péché », de Grignon, « Les demi-civilisés », de Jean-Charles Harvey et « Chaque heure a son visage », de la poétesse québécoise, Medje Vézina. Tous les samedis soirs, M. et Mme Pelletier recevaient leurs familiers, écrivains, poètes, peintres et musiciens : Robert Choquette, Alfred Desrochers, le pianiste — Alfred Laliberté, Jean Palardy, Roger Brien, Jovette Bernier, Valdombre, dans leur maison de la rue Saint-Hubert. Denise étudiait, à ce moment-là, le piano et le chant, qu'elle trouve indispensable à la formation qu'une comédienne doit donner à sa voix. La famille passait de longues vacances, de mai à novembre, aussi loin que possible dans le Nord. Près de l'Ascension, Mme Pelletier et Denise partagèrent les randonnées de l'écrivain Marie Le Franc, et passèrent plusieurs étés au Lac Ouimet, maintenant Lac Supérieur, où la jeune fille se perfectionnait dans la natation et apprenait à se débrouiller toute seule dans la vie rude des vrais campeurs. De sa mère, elle tient l'amour de la solitude et de la forêt canadienne.



PORTRAITS DE VEDETTES

DENISE PELLETIER

par LUCETTE ROBERT



Une annonce de cours d'art dramatique l'amena à Sita Riddez, d'abord, et à Marcel Chabrier qui la fit entrer, plus tard, à l'Arcade où elle joua quatre pièces par année, pendant trois ans, avec Mmes Giroux, MM. Henri Letondal, Marcel Journet, etc. Mais rien n'effacera, pour elle, ce premier spectacle d'élèves où elle devait avoir un rôle muet dans « Le chant du berceau », et réussit à dire une fable, à la dernière minute. Elle avait la parole !... et ne l'a pas perdue depuis. Ses débuts radiophoniques se firent, il y a neuf ans, avec le rôle de « Annie Greenwood », dans « Un homme et son péché », qu'elle remporta dans une audition de cinq concurrentes dirigée par Guy Mauffette. « J'ai vraiment appris mon métier toute seule », me dit-elle. « J'étudiais mes rôles avec application et le masque du maquillage, le camouflage du costume m'aidaient à les extérioriser de moi-même ».

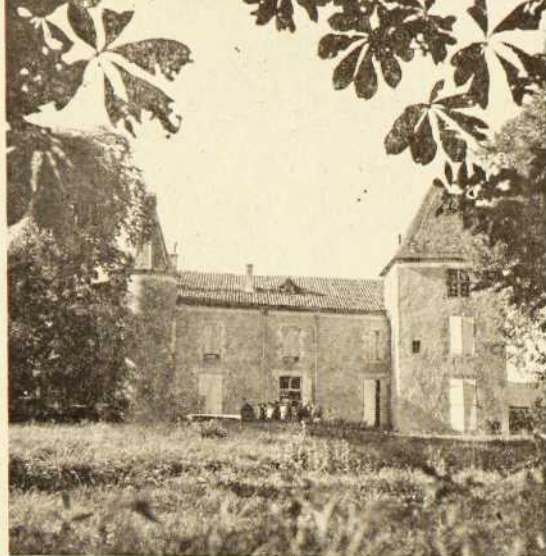
Que de rôles et de créations depuis ! Peut-on croire que cette toute jeune fille au rire spontané, aux joues marquées de fossettes, et qui a « les jolis yeux doux » typiques de la Canadienne, a été une Agrippine dominatrice et ambitieuse, la Reine incestueuse de Polichinelle, la figure mystérieuse et grandiloquente de *La folle de Chaillot*, et la cousine bon-enfant dans *Tit-Coq*.

Rentrant chez elle le soir, Denise Pelletier adore déguster un café chaud tout en étudiant son rôle pour un prochain spectacle ou son texte pour l'émission du lendemain. (Ph. L. Alain, Le Samedi)

Pendant que j'écris cet article, elle joue dans un programme du Père Noël qu'elle doit terminer par des noms de petites filles qui attendent un message de saint Nicholas. Elle dit chacun d'eux avec tant d'art, qu'on imagine cette litanie comme les perles d'un collier, les fleurs d'une guirlande. Je voudrais être une enfant aux écoutes, et entendre après : Marie, Céline, Rose, Anne, mon propre nom comme une offrande. Ces pauvres patronymes si souvent mal prononcés, massacrés dans les cours d'écoles, ont l'air, ici, de ce qu'ils devraient être : l'état civil le plus gracieux et le plus intime d'une femme.

Pour ne citer que quelques troupes, disons que Denise Pelletier joua avec Les jeunes Comédiens, dans « Week-End » ; avec l'Equipe, dans « Le grand Poucet », « Le héros et le soldat », « Les fiancés du Havre », « Les parents terribles » ; elle créa « Polichinelle », de Lomer Mercier-Gouin ; se joignit aux Compagnons pour « Léocadia », « Britannicus », « Le malade imaginaire », « Le caprice », « La ménagerie de verre » ; avec le Théâtre du Nouveau-Monde, dans « L'Avare », « Célimage le Bien-Aimé », et fut de la création américaine de *Tit-Coq*. Elle profita de son séjour à New-York pour aller au théâtre voir « The Lady's not for Burning » avec les acteurs anglais John Guilgued et Pamela Brown, et « Bell, Book and Candle » avec deux autres comédiens de Grande-Bretagne, Lili Palmer (Autrichienne de naissance) et Rex Harrison ; elle voit les troupes américaines lors de leur tournée au Canada.

Elle aime les pièces noires de Jean Anouilh et rêve de créer Médée. C'est le vœu que je nous souhaite, Denise Pelletier, pour 1952.



Ici naquit vers 1615
d'ARTAGNAN
de son vrai nom Charles de BATZ
tué au siège de Maëstricht en
1673

A gauche, le château de Castelmor où naquit le fameux d'Artagnan, héros des "Trois Mousquetaires". — A droite, au cours d'un bal costumé, M. de Montesquiou, duc de Fezenzac, descendant des d'Artagnan, cause avec un invité déguisé en mousquetaire.

Photos S.F.T.



"LES TROIS MOUSQUETAIRES" ont réellement vécu

par CHARLES REBER

EN 1844, quand il publiait son roman « Les Trois Mousquetaires », Alexandre Dumas écrivait dans un journal de Paris : « Monte-Cristo, pas plus qu'Athos, Porthos et Aramis, n'ont jamais existé. Ils étaient simplement des bâtarde de mon imagination, reconnus par le public ». Il le croyait sincèrement — et puisqu'il le disait, tout le monde le crut. Or, voici qu'au moment où « Les Trois Mousquetaires » connaissent un regain de popularité — de nouvelles éditions, deux films, un américain et un français ! — il apparaît que les inséparables amis du temps jadis ont réellement vécu !

Nous savons comment naquit le roman. C'était en 1843. Alexandre Dumas était à Marseille, où il achevait d'écrire les douze volumes de son « Comte de Monte-Cristo », paraissant successivement à Paris. Un jour qu'il était à la bibliothèque de la cité phocéenne, feuilletant le catalogue, son attention fut attirée par deux titres qui berçaient déjà son imagination prodigieuse. L'un « Les Mémoires de M. d'Artagnan », par Gatien Courtilz de Sandras, 1704 ». L'autre : « Tableau de la vie de Richelieu,

de Colbert et de Mazarin ». Il demanda les deux volumes, les emporta à son hôtel et oublia toujours de les rendre !...

« Le Tableau de la vie de Richelieu, de Colbert et de Mazarin » offre peu d'intérêt et il devait simplement servir au romancier à situer le fond de la toile qu'il se proposait de broder. Mais qui était Courtilz de Sandras, l'auteur des « Mémoires de M. d'Artagnan » ? Ce soi-disant historien, assez peu scrupuleux, était né à Montargis en 1644. Il avait tout d'abord été capitaine dans l'armée du roi et participé à ce titre à la guerre de Hollande. Sans doute est-ce là qu'il connut d'Artagnan ! Sans doute les soldats que commandait d'Artagnan se racontaient-ils entre eux les exploits vrais ou supposés de leur vaillant chef ! Peut-être même Sandras assista-t-il à la mort héroïque de d'Artagnan sous les murs de Maëstricht, en 1673 ! Bref, quelques années plus tard, ayant quitté l'armée, pour écrire, Sandras publia ses « Mémoires de M. d'Artagnan », absolument apocryphes. Ils ne sont que l'écho déformé d'histoires colportées de bouche à oreilles. Ajoutons, pour bien situer notre historien, qu'il publia aussi quelques livres scandaleux qui le conduisirent à deux reprises à la Bastille. Il est notamment l'auteur des « Intrigues amoureuses » (1684) d'une « Histoire de la guerre de Hollande » (1689) et des « Annales de la Cour pour les années 1697 et 1698 ».

LES ORIGINES DE D'ARTAGNAN

Il n'est besoin que de feuilleter les deux volumes de ces « Mémoires » pour se rendre compte que les histoires qu'ils contiennent sont invraisemblables, quoique pittoresques, colorées et d'une plume facile. Alexandre Dumas n'en

crut pas un mot, mais il fut charmé par le héros et ses trois amis Athos, Porthos et Aramis. Admettant la vie de d'Artagnan, il tira de ces « Mémoires » son célèbre roman qui connut tout de suite le grand succès. Mais laissons de côté ces histoires de Sandras que nous retrouverons dans les « Trois Mousquetaires » et voyons qui fut d'Artagnan.

Les d'Artagnan, ou plus exactement les d'Artaignan, étaient une branche de la maison gasconne des Montesquiou-Fezenzac, descendant des Joseph-François de Montesquiou, sénéchal de Béarn, guidon des gendarmes du roi, capitaine des gardes du Duc d'Anjou et qui, en 1569, après la bataille de Jarnac, assassina le prince de Condé. Ce n'était pourtant pas le véritable coup de Jarnac, qui ne devait naître que trois ans plus tard, à propos d'un autre assassinat. Peu importe ! D'Artagnan avait déjà de qui tenir !

En 1608, Françoise de Montesquiou-fille de Jean de Montesquiou, seigneur d'Artaignan, épousait Bertrand de Baatz, seigneur de Castelmor — une petite localité de la Gironde, où se trouvent encore les ruines du château. Trois fils naquirent de cette union : Paul, Jean et Charles — et les deux premiers ne nous sont pas indifférents pour reconstituer la véritable histoire du héros des « Trois Mousquetaires ».

Paul de Baatz, seigneur de Castelmor, l'aîné, naquit sans doute en 1609. Il commença par se faire mousquetaire et, pour cela, il prit le nom de sa mère, c'est-à-dire d'Artagnan. On ne sait rien de lui jusqu'en 1654. Il avait alors 43 ans, quand Mazarin l'envoya à Londres pour y négocier avec Cromwell un traité d'alliance. Mais au bout de six mois, le soupçonnant de duplicité, l'Anglais l'expulsa de l'île. Mazarin lui

confia pour le récompenser le commandement de sa compagnie de mousquetaires. Il devait mourir en 1712.

Jean, le second, semble avoir été un aventurier. Il débuta dans la vie en se brouillant avec Mazarin et en se jetant dans la Fronde de Guyenne. Mais il ne tarda pas, sans doute sous l'influence de son aîné, à se réconcilier avec le Cardinal qui le fit lieutenant-général et gouverneur des Iles d'Amérique.

Voici enfin le cadet, Charles de Baatz, — le héros de Dumas. Il est né en 1611 à Lupiac, dans le Gers. Comme son aîné, il veut devenir mousquetaire. Lui aussi prend le nom de sa mère, d'Artagnan. Le manoir de Castelmor, où il vit le jour, existe encore. Il est fait de ces vieilles pierres jaunies, si communes en Gascogne, et ne comprend qu'un étage, flanqué de deux tours rondes. Au bout du parc, se trouve une grille rouillée conduisant dans un petit chemin bordé de chênes et de châtaigniers séculaires. C'est cette porte que le jeune Charles franchit un jour pour aller à Paris. Sur un bidet jaune ? Où Dumas a-t-il pris cette idée ? La vérité veut que Charles quitta la maison paternelle de Castelmor sur un cheval valant 22 francs. Il n'avait que 10 écus en poche, mais en tête l'ambition de faire fortune !

M. DE TREVILLE !

A Paris, d'Artagnan se rend sans hésitation en l'hôtel particulier, dans la rue de Tournon, de M. Armand-Jean de Peyre, Comte de Tréville, qui, dans la réalité, occupait bien le poste de capitaine-lieutenant des mousquetaires de la garde du roi qu'il a dans le roman. L'événement se situe au plus tard en 1635 — une année avant la repré-

[Lire la suite page 31]



Alexandre Dumas père

Alexandre Dumas père, auteur des "Trois Mousquetaires", publié en 1844. — Ci-dessous, une bande du conte du même nom dont "Le Samedi" vient de terminer la publication à l'usage de ses jeunes lecteurs. Ce conte est remplacé, cette semaine même, par "20,000 lieues sous les mers" de Jules Verne.



LE DIOCESE DE SAINT-HYACINTHE

fêtera cette année le centenaire de sa fondation

C'est en juin 1852 que Saint-Hyacinthe fut détaché du siège métropolitain de Montréal et eut, comme premier évêque, Monseigneur Jean-Charles Prince. Le diocèse compte maintenant 95 paroisses et trois missions.

par JEANNE DAIGLE

TOUT en respectant l'autorité de la géographie québécoise, il est possible aujourd'hui d'affirmer que Montréal n'est pas le seul endroit de la Province à mériter l'appellation de : Ville des Clochers. Une autre cité, sympathique par excellence sous tous rapports, peut revendiquer, à non moins juste titre, ce surnom glorieux et je présente avec fierté ma ville natale : *Saint-Hyacinthe*.

Il y aura cent ans en juin prochain que ce centre est devenu un diocèse et, à part son évêché, son Grand Séminaire et ses nombreuses écoles paroissiales, Saint-Hyacinthe abrite dix communautés religieuses diverses dont trois, fait remarquable, ont eu pour fondatrice de ses propres enfants.

En tête de ces figures marquantes se place *Aurélien Caouette* en religion : Mère Catherine Aurélien du Précieux Sang, fondatrice et première Supérieure de l'Institut des Soeurs Adoratrices du Précieux Sang établi chez-nous le 14 septembre 1861. Du vivant de la fondatrice, onze monastères furent érigés ; ils se chiffrent maintenant à 31 ainsi répartis : 23 au Canada, 4 aux Etats-Unis, 1 aux Antilles, 1 à Rome, 1 en Chine et 1 autre au Japon.

La seconde de ces figures marquantes qui dotèrent notre ville si précieusement est mademoiselle *Elisabeth Bergeron*, Mère Saint-Joseph, fondatrice des Religieuses de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe. Cette communauté fut particulièrement appuyée par Monseigneur Moreau, de sainte mémoire. Vouée à l'enseignement, elle vit le jour le 12 septembre 1877, dans une des plus vieilles maisons de Saint-Hyacinthe, (maintenant démolie) que les Maskoutains appelaient : « L'Arche de Noé ». A l'heure actuelle, la Communauté des Soeurs de Saint-Joseph compte presque autant de missions que d'années puisqu'elle en possède une soixantaine par où se répand l'instruction primaire et supérieure dans différents diocèses, notamment à Saint-Hyacinthe et Saint-Jean, dans les archidiocèses de Saint-Boniface, de Winnipeg, de Regina, dans le Vicariat apostolique du Keewatin et jusqu'au Basutoland, dans le sud de l'Afrique.

Après s'être dévouée 25 ans au service des pauvres de l'Hôtel-Dieu, une autre femme de chez-nous, mademoiselle *Eléonore Charron*, se trouvait plus que désignée pour fonder la communauté des Soeurs de Sainte-Marthe, consacrée au soin des maisons ecclésiastiques. Depuis le 15 août 1883, ces religieuses se dévouent aux humbles travaux d'intérieur dans les séminaires et les maisons similaires.

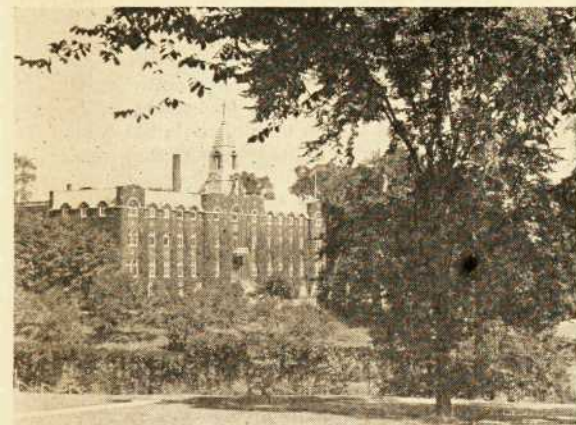
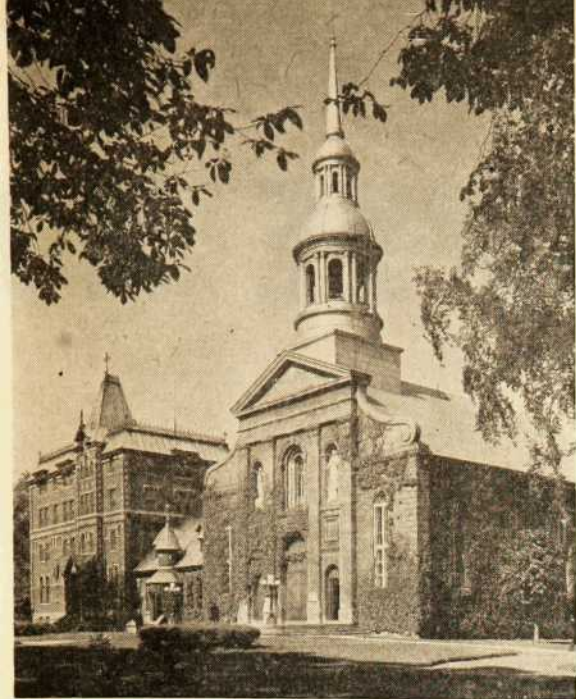
Si des instituts fondés à Saint-Hyacinthe ont pu essaimer aux Etats-Unis, aux Antilles, en Europe, en Chine, au Japon et jusqu'au sud de l'Afrique, il est tout aussi remarquable qu'une congrégation européenne, fondée en pleine révolution française, ait pu découvrir au Canada un petit coin de terre très agréable, sans doute, mais alors si peu connu. Ce fut pourtant la providentielle aventure des Soeurs de la Présentation de Marie qui venaient s'installer à Sainte-Angèle de Monnoir, aujourd'hui Marienville, le 19 octobre 1853.

Cinq années plus tard, Saint-Hyacinthe accueillait cette communauté établie au Canada avec six religieuses et qui compte maintenant, après quelque 90 ans d'existence ici, 97 maisons dont 55 au Canada, 42 aux Etats-Unis.

L'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe fut la première fondation extérieure de l'Hôpital Général de Montréal. Au début en 1840, il ne comptait que quinze personnes. C'est la doyenne de nos maisons religieuses. Après avoir essaimé à son tour, elle compte maintenant près de 25 filiales dont 7 dans notre diocèse, 4 dans l'archidiocèse de Sherbrooke, 3 au Vicariat Apostolique du Keewatin, 9 aux Etats-Unis et une couple en Haïti. Les vieillards, les pauvres, les malades et les orphelins composent la majorité du personnel. [Lire la suite page 28]

A gauche, de haut en bas : Les Pères Dominicains et l'église Notre-Dame-du-Rosaire. — La chapelle du monastère des Soeurs du Précieux-Sang. — Le monastère des Frères Maristes. — Le couvent des religieuses de Saint-Joseph. — L'Evêché et la Cathédrale. A droite : Le Séminaire de Saint-Hyacinthe. — Le couvent des Soeurs de la Présentation de Saint-Hyacinthe. — L'Hôtel-Dieu. — L'Académie Girouard.

Photos Studio B. J. Hébert, Saint-Hyacinthe.



DANS LE MO

Notre couverture : JEAN-PIERRE ROY

Les esprits resserrés dans leur petite sphère, quel que soit leur âge, les vues courtes ne peuvent comprendre cette universalité de talent, que l'on remarque, parfois, chez un même sujet. Où ils voient les grâces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, le talent et la réflexion. Nous n'avons pas mentionné la sagesse, réservée, paraît-il, aux plus de quarante ou cinquante ans... Jean-Pierre Roy, ancien lanceur des Royaux de Montréal, qui frondera ses grenades sur le monticule du club Granby, de la Ligue Provinciale de 1952, d'après notre petit doigt, possède toutes les qualités précitées. Il aime sa maman, interprète très bien des chansons populaires du music-hall et s'applique à gagner sa vie honnêtement. Que voulez-vous de mieux ? Une ombre au tableau ? Jean-Pierre n'est pas un Séraphin Poudrier ! Et puis ! La perfection ? Elle n'est pas de ce monde, pour le sexe fort ! L'est-elle pour le sexe faible ? ... Oui, messieurs, votre observateur est d'opinion que Jean-Pierre, des clubs Trois-Rivières et Drummondville de la saison dernière, peut encore se tirer très bien d'affaires sur le monticule d'un bon club de la Ligue Internationale, pour une couple d'années. De plus, Roy est, à notre avis, le lanceur qui remplit le mieux sa position, à couvrir les roulants, lents ou rapides, les coups retenus, frappés à sa droite ou à sa gauche, et les premier ou troisième buts, au bon moment. Selon l'expression américaine, il est l'un des meilleurs "fielding-pitchers" que nous connaissions, dans le baseball organisé.

NON, IL NE FAUT PAS ÇA !

Un grand nombre de gens sont en faveur des périodes additionnelles. Il nous semble que les 70 joutes de la cédule soient assez exténuantes pour plusieurs athlètes que les magnats ne doivent pas attendre que tels ou tels joueurs soient déformés par la spécialisation.

En effet, on conviendra que ces joutes à plusieurs rouleaux ne sont pas taillées à la mesure de la vigueur humaine. Au cours de certaines parties, plusieurs joueurs auraient à laisser quelques brins de santé sur la surface polie, pour obtenir un résultat satisfaisant. Certains duels ne manquent pas de grandeur, mais il ne faut pas que le sport national devienne meurtrier. Le cœur des athlètes du hockey professionnel n'est pas fait de fer. S'il met ce muscle vital à trop forte contribution, il paiera, à l'âge de 45 ou 50 ans, très cher, ces excès, dont il est loin de se rendre compte, de 20 à 32 ans.

Il y a bien assez des périodes additionnelles marathoniennes des joutes éliminatoires de fin de saison que l'on trouve inhumaines ! Si ces considérations nous entraînent à de pessimistes

pensées, elles doivent aussi susciter, chez nous, d'énergiques résolutions. La déchéance du sport a toujours été, chez les peuples, un symptôme de décadence. Lorsque les jeux sanglants du cirque furent devenus la principale passion de la Rome antique, la vitalité de cette nation formidable fut atteinte de gangrène mortelle. « Du pain et des jeux de cirque », où la brutalité et la longue durée sont souveraines, est une formule de mort, nous disent les savants, avec raison.

A plusieurs siècles de distance, nous nous engageons dans les mêmes voies, qui conduisent à l'abîme. Il n'y a pas une grande différence entre les sports spectaculaires du football américain et de la boxe, où des milliers de gens, admirent des athlètes robustes s'évertuant à se massacrer, ou deux équipes de hockey luttant jusqu'à l'épuisement, et les combats que se livraient, jusqu'à la mort parfois, les gladiateurs antiques. Les émotions intenses que procurent ces spectacles sont de même nature. Les résultats, auxquels aboutissent les adversaires ne diffèrent que par la forme.

Non, ce n'est pas humain. Toutefois, il y aurait un remède assez efficace à apporter, si l'on tient à ce point, aux joutes à périodes additionnelles. Que les magnats agencent une cédule de 50 joutes seulement, qui pourraient, alors, connaître du jeu supplémentaire ! N'allez pas croire qu'ils en décideront ainsi, car vingt parties de moins, en une saison, représentent une jolie somme !

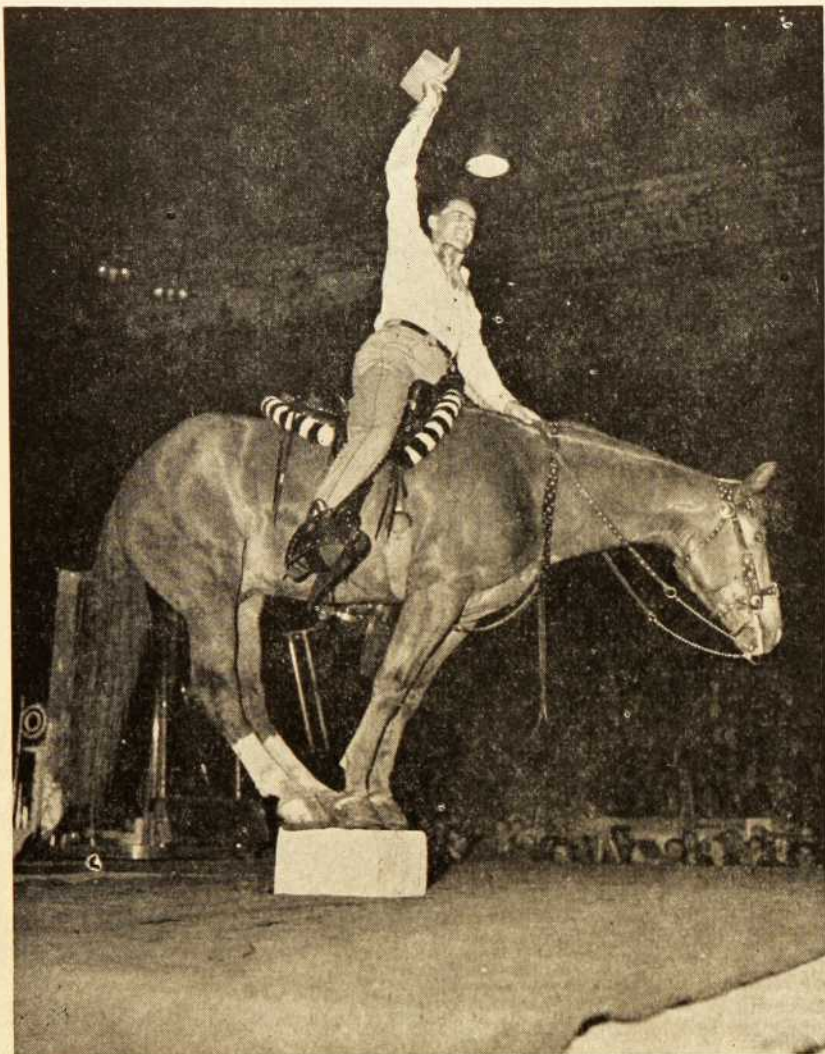
**Sans commentaires, pour le moment !
Bientôt, nous vous mettrons au courant !**

« Etant un de vos lecteurs, depuis nombre d'années, et voyant que, chaque semaine, vous répondez à quelques lettres de certains sportifs, j'aimerais savoir si vous pourriez me donner votre opinion sur une question.

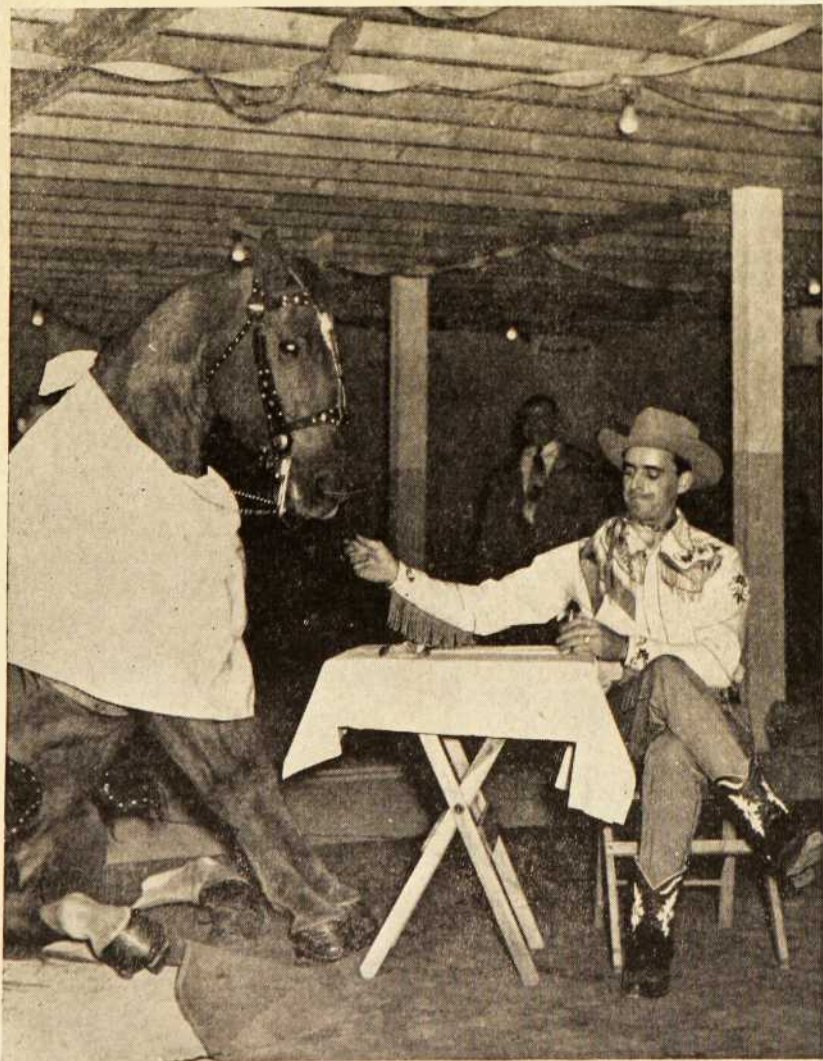
J'aimerais savoir si, réellement, vous pensez que le choix de l'équipe d'étoiles de nos jeunes juniors de 1950 a été juste. Je suis un amateur de baseball depuis nombre d'années et j'aime, surtout, voir évoluer nos jeunes. Je suis la ligue Junior depuis sa fondation et je ne suis fervent d'aucun club, en particulier.

En 1949, je pense que le choix qui a été fait par vous, Buzz Bavasi et quelques joueurs des Royaux a été parfait. Nos jeunes nous ont réellement fait honneur à Brooklyn.

En 1950, lorsque le choix s'est fait, d'une autre manière, je crois qu'il a été injuste envers quelques jeunes, qui ont été privés de l'honneur d'être sur cette équipe de rêves et, surtout, d'un beau voyage à Brooklyn, toutes dépenses payées. Par exemple le jeune Deneka, du Rosemont. L'an dernier, son équipe était en dernière position et si elle s'est assurée une place dans les éliminatoires et parvenue à gagner le championnat, elle lui doit un gros



WALTER SIEDLAK, 33 ans, 5881, 4e ave Rosemont, Montréal, le Roi des Cowboys Canadiens, cavalier émérite, salue la foule. Son fameux cheval Thunder, auquel il enseigne force tours d'adresse, l'imité, se tenant sur son tabouret d'un pied carré. (Photo Dwight E. Dolan)



WALTER SIEDLAK, d'origine ukrainienne, canadien-français de mentalité, a épousé l'une des nôtres, il y a une douzaine d'années. La charmante Madame Siedlak, née Thérèse Drouin, et ses deux enfants, Robert, 10 ans, Hélène, 5 ans, ne ne plaignent aucunement du dompteur de chevaux, à la manière tendre, comme on le voit, sur cette photo. Walter, courtier en immeubles, fait faire à son fameux cheval Thunder tout ce qu'il veut. (Photo Dwight E. Dolan).

NDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

merci. Il a gagné 15 des 28 victoires de son club et a figuré aussi bien qu'un autre, dans cette partie d'étoiles contre l'autre ligue. Il a été récompensé, cette année, car il est le seul joueur de la Ligue Junior qui fut signé par les Royaux, ce qui prouve, certainement, qu'il est le meilleur lanceur chez nos amateurs. Je ne connais pas Deneka, je ne lui ai jamais parlé, mais je demeure un de ses admirateurs et lui souhaite bonne chance; c'est un jeune qui travaille toujours fort et joue pour gagner, il mérite certainement de réussir.

Je sais que Deneka est d'origine polonaise et je suis un Canadien français, mais je sais que, dans le sport, il n'y a pas question de race et de couleur. Celui qui travaille le plus fort mérite de gagner.

Un autre qui, à mon avis, aurait dû être choisi est le petit Raymond du Ville-Marie; il a frappé une couple de coups sûrs, pendant cette fameuse joute d'étoiles entre les deux ligues; il aurait pu, au moins, être choisi comme substitut. Il y en a une couple d'autres, qui nous auraient fait honneur à Brooklyn, mais n'ont pas eu de chance, d'après moi. Qu'en pensez-vous?

Je vous remercie, à l'avance; espérant de voir ma réponse dans une prochaine édition du Samedi.

Je suis, votre tout dévoué,

M. ERNEST LEMIEUX.

Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

■ Nous savons, depuis 1910, que la coquette ville de Hull encourage le baseball, le plus possible. Très rarement, nous avons eu l'occasion de connaître un jeune joueur natif de Hull, qui possédait les qualités nécessaires pour percer au firmament du baseball organisé. Cette année, c'est tout différent! Un jeune Hullois, Jules Benoît, 16 ans, 155 livres, frappeur gaucher, au physique imposant pour son âge, 5 pieds 9 pouces rapide, d'une intelligence normale, bon bras, a des chances de se faire valoir, sur les losanges professionnels. Soyez assurés que la direction du Brooklyn lui procurera l'occasion de développer ses talents athlétiques. Nous suivrons, la saison prochaine, pas à pas, le jeune Benoît, qu'il joue à Val d'Or ou ailleurs! D'après son protégé, M. Galarneau, de Hull, Jules est un autre Roland Gladu, un frappeur naturel. Nous y verrons, le temps venu, lorsque la neige aura fini de garantir les plantes contre le froid!

■ Réponse à MM. L. Jodoin et C. Valin, Montréal.

Comme vous le savez, peut-être, de nos jours les records du monde tombent drus comme mouches, dans plusieurs sports. Il n'en est pas ainsi dans la lutte libre. D'après le record mondial homologué, le match de lutte le

plus long fut le suivant: William Muldoon, qui fut le doyen des commissaires de boxe de l'Etat de New-York, il y a un quart de siècle, livra un combat de lutte avec un gladiateur écossais, nommé Clarence Whistler, pendant neuf heures, trente-cinq minutes, à New-York, en 1880... En voulant se soustraire d'une prise de cou, Whistler s'arracha partiellement l'oreille gauche, tandis qu'il avait la figure aussi enflée qu'un gant de boxe. Il avait aussi un doigt cassé. Whistler s'était servi de sa tête pour bûcher dans l'estomac de Muldoon, décédé à l'âge de 90 ans. Ce dernier, va sans dire, avait alors la poitrine remplie de sang... L'un des seconds de Whistler eut recours à un procédé peu parlementaire. Il déposa de l'ammoniaque sur la tête de Whistler. Lorsque la poitrine de Muldoon toucha la tête de Whistler, Muldoon dut endurer toutes les tortures du monde. En dépit de leurs blessures, ils continuèrent à lutter jusqu'à une dixième heure. Finalement, ils furent trop épuisés pour continuer. Alors, l'arbitre mit fin au match, en rendant un verdict de match nul... Nous nous rappelons que les deux anciens lutteurs Eugène Tremblay et George Bothner appliquèrent prises sur prises, sans réussir à se coller les deux épaules au tapis du Parc Sohmer, en 1904, après six heures, trente minutes de lutte acharnée... Enfin, si l'on veut bien croire un vieux piqué de la statistique de Boston, ces records mondiaux ne leur appartiennent pas. Ce M. Bresnahan insiste sur l'authenticité de la durée-record d'un match de lutte, ayant eu lieu à Boston, en 1890. Jack McMahon et H. M. Suffer luttèrent pendant douze heures, sans obtenir de résultat. Au cours de ce match, les deux gladiateurs américains s'arrachèrent tout ce qu'ils purent, à l'exception de la rate et du pisiforme. S'ils avaient su où se logeaient cet organe et cet os du poignet, l'un des deux lutteurs les auraient, certes, extraient de leur cavité. Comme vous pouvez le constater, les anciens lutteurs du dix-neuvième siècle n'y allaient pas avec le dos de la cuillère!

■ Réponse à MM. F. Lacroix et C. Larouche, Montréal:

Non, messieurs, Fred Lussier, ancien joueur de baseball de nos ligues semi-professionnelles, gérant de la maison d'articles de sport Jos Choquette, depuis 20 ans, n'est plus, depuis un mois, à l'emploi de cet établissement avantageusement connu. Présentement, il prend un repos bien mérité à son foyer de Repentigny. Vous nous demandez son âge? Il célébrera bientôt son soixante-septième anniversaire de naissance. Le bon Fred fut l'un des meilleurs arrêts-courts de la province. De plus son fils, Robert, obtiendra son doctorat en médecine, dans une couple d'années. Voici un athlète, excellent père de famille, qui doit être cité en exemple. Nous savons, pertinemment

que, vu sa modestie proverbiale, il nous en voudra d'avoir écrit ce boniment. Qu'importe! Nous le faisons, en toute justice. Et, comme diraient Armand Laplante et Babe Tapin: Rendons-lui «crédit»!

■ Le record mondial de vitesse en chemin de fer appartient aux Américains. Est-ce qu'il y existe un record mondial que les citoyens de l'Oncle Sam ne possèdent pas? En 1934, un train de l'Union Pacific franchit une distance de douze milles à une moyenne de 120 milles à l'heure, dans l'Etat de Nebraska. Les Anglais font des efforts surhumains pour briser ce record... Sainte Lydivine est la patronne des patineurs de fantaisie et, par extension, des joueurs de hockey. Elle était une patineuse de fantaisie, qui vivait au temps de la guerre de Cent ans, entre la France et l'Angleterre, de 1337 à 1453. Elle fit une chute malencontreuse sur la glace. Devenue infirme, elle se consacra à la prière et aux bonnes oeuvres. Est-ce la seule sainte qu'a faite le patinage de fantaisie, exercice des plus sains?

■ Nous venons de recevoir une lettre assez amère d'un groupe de jeunes sportsmen, âgés de 20 à 30 ans. Ils accusent votre humble serviteur de se trouver beau... En voilà une belle, n'est-ce pas? Il arrive, parfois, de dire à la blague à nos bons amis: «Que voulez-vous? La chance favorise les beaux hommes, catégorie dont nous faisons partie!» Des étrangers nous entendent, et nous prennent au sérieux et transmettent à d'autres cette plaisanterie... Nous disons à ces jeunes esprits, resserrés dans leur petite sphère, que nous nous sommes déjà regardés dans le miroir! En conclusion, nous ajoutons ceci: Bon nombre d'hommes mentent, un plus petit nombre de femmes mentent, le miroir, lui, n'a jamais menti!

OSCAR MAJOR

DANS LA N.H.L.

Le 4 janvier, le Canadien de Montréal affichait la meilleure moyenne de tout club de la Ligue Nationale au cours des 12 dernières parties. Les Habitants avaient gagné neuf fois, annulé une fois

et perdu deux fois dans ces 12 dernières joutes. Il s'agissait d'un pourcentage de 75%.

Les Red Wings de Détroit, meneurs de la N.H.L., le 4 janvier, avec un avantage de 10 points sur les Canadiens en deuxième place, avaient remporté huit victoires, annulé une fois et perdu dans trois de leurs dernières 12 parties. Le pourcentage de gain pour le club de la ville des autos était de 67%.

SEPT GAUCHERS PARMIS LES 12 PREMIERS

Si l'on tient compte du fait qu'environ 65% des joueurs de la Ligue Nationale de Hockey lancent de la gauche, il est assez extraordinaire que cinq des 12 premiers pointeurs au début de l'année dirigeant le puck vers les filets du côté droit.

Le 2 janvier, les quatre premiers compteurs étaient Elmer Lach, Maurice Richard, Sid Smith et Don Raleigh et tous ces quatre lancent de la gauche. Les cinq autres meilleurs pointeurs suivants lancent de la droite. Ted Kennedy, Gordie Howe, Bill Mosienko, Johnny Peirson et Tod Sloan.

Ted Lindsay, Sid Abel et Jimmy McFadden étaient les autres des 12 et c'étaient des joueurs lançant de la gauche.

Gordie Howe est reconnu comme un joueur qui lance de la droite et il joue à l'aile droite, mais il est aussi capable de lancer aussi bien de la gauche. Il est un des rares joueurs dans le hockey avec cette double qualité.

Des 12 premiers pointeurs le 2 janvier, cinq sont des centres, cinq des ailiers droits et deux des ailiers gauches.

LE TROISIEME TOUR DU CHAPEAU DE LA SAISON

Lorsque Gordie Howe a compté trois buts contre les Canadiens le 31 décembre, il s'agissait du troisième tour du chapeau cette saison dans la Ligue Nationale de Hockey. Les autres à avoir accompli l'exploit sont Floyd "Busher" Curry et Dunc Fisher du Boston.

Ce dernier ainsi que Howe a enregistré tous les buts de leur club dans leurs exploits.

(Le Canada)



CHARLIE "TROIS ETOILES" MAYER, rédacteur sportif bien connu, fait un choix judicieux des trois étoiles de toutes les joutes du Canadien disputées, le samedi soir, au Forum et commanditées par Imperial Oil. Ses nombreux amis se demandent, s'il suivra de nouveau, sur place, les différentes phases des Jeux Olympiques de 1952.

Roman d'amour

LE DEVOIR ET L'AMOUR

par ANNIE PIERRE HOT

I

“MARION, vous êtes libre ce soir ?
La jeune fille, ainsi interpellée, leva la tête et, de l'autre côté de son bureau, rencontra deux yeux posés sur elle. Les yeux riaient. Elle sourit.

— Que vous êtes donc curieux, mon pauvre Jacques ?... Si je répondais : non ?

— Il faudrait bien me faire une raison. Je dinerais en solitaire, voilà tout. Pourtant, ce soir, j'avais une proposition à vous faire, une proposition épatante.

Marion Arthuis parut sceptique.

— Dites toujours ! Cela n'engage à rien.

Jacques Ernouf s'était assis sans façon sur le coin de la petite table de travail, encombrée de livres de médecine, de papiers de toutes sortes et de revues scientifiques. Il précisa :

— Je vous aurais emmenée à « La Perle du Lac ».

Marion fit entendre un sifflement admiratif. L'air faussement sérieux, elle demanda :

— Vous avez gagné à la Loterie Nationale ?

Vexé, Jacques eut un haussement d'épaules.

— Ai-je besoin de ça pour vous être agréable, à vous à qui je dois d'être si bien acclimaté ici ?

La jeune doctoresse l'arrêta d'un geste.

— A tout prendre, dit-elle, je ne sais lequel, de nous deux a rendu ce service à l'autre. Je crois, au contraire que votre fâcheuse prédisposition au spleen m'a contrainte à chasser moi-même les papillons noirs. J'ai dû me secouer, si bien qu'à force de vous faire voir le bon côté des choses, j'ai fini par ne plus regarder que celui-là.

Elle baissa un peu la voix pour ajouter :

— Et pourtant Dieu sait si j'avais le cafard en arrivant ici !

— Vraiment ! Vous aussi ? Alors, mes compliments ! Il vous en fallut du cran pour vous montrer si gaie, si insouciant, si enthousiaste ! Vous êtes une excellente camarade, ma petite Marion, et si vos diplômes ne m'en imposaient un peu, je serais tenté de vous faire la cour.

Brusquement, la jeune doctoresse releva la tête.

— Ce serait, répliqua-t-elle, le plus sûr moyen de détruire notre bonne entente. Aussi je ne vous le conseille pas, mon cher Jacques. Médecin ou non, j'ai déjà eu l'occasion de constater que l'amitié est le seul sentiment qui ne déçoive pas. L'amour, lui, est plein d'embûches. C'est un immense égoïsme qui, trop souvent, en fait de désintéressement, n'engendre que lâcheté.

La voix s'était fait âpre. Jacques en fut surpris. Depuis deux mois qu'il connaissait Marion, il s'était maintes fois demandé comment elle était venue échouer à Genève, alors que sa famille habitait Paris, où son père exerçait, rue Gay-Lussac, la profession de chirurgien-dentiste.

Là, les hôpitaux ne manquaient point. Aussi bien, Jacques pressentait-il, à l'origine de cet exil volontaire, une raison grave. Mais sa discrétion lui interdisait de chercher à en savoir plus long qu'on ne voulait lui dire.

Jacques Ernouf avait vingt-deux ans et venait d'achever son service militaire. Son père, gros commerçant de Besançon, l'avait envoyé à Genève pour y faire un stage dans une fabrique d'horlogerie de la rue du Rhône. Fils unique et, partant très gâté, il s'était trouvé désemparé au début de son arrivée en Suisse, à l'encontre de beaucoup de jeunes gens de son âge qui se fussent réjouis de se sentir une bonne fois la bride sur le cou.

Il habitait une pension de famille de la rue du Prieuré, et c'est là qu'il fit la connaissance de Marion Arthuis, dont la chambre se trouvait sur le même palier, à deux pas de la sienne. A la salle à manger, le hasard les avait placés côte à côte ; mais Marion

ne prenait que le repas du soir. Néanmoins, le thème de leurs conversations, engagées d'abord à l'aventure sur des sujets d'ordre général, s'était peu à peu précisé et, au bout de quelques jours, ils avaient fait une solide paire d'amis.

Les pensionnaires du home familial étant plus âgés que les deux jeunes gens, ils n'eurent aucune peine à se maintenir dans une aimable intimité. Marion était de trois ans l'aînée de Jacques. Ce handicap, joint au titre sévère de doctoresse en médecine, ne laissait pas d'impressionner le jeune stagiaire, ce qui ne l'empêchait point, d'ailleurs, de se montrer très fier quand ils sortaient ensemble. Aussi s'efforçait-il de multiplier les occasions de s'afficher en ville avec cette belle fille brune au visage réfléchi, toujours vêtue avec une élégante et discrète simplicité. C'était pour lui comme une première victoire de sa virilité novice.

Il venait de recevoir de ses parents le viatique mensuel, et son premier mouvement avait été de l'écarter en emmenant Marion dîner dans un restaurant chic. C'était un samedi et, ce jour-là, il n'allait point à la fabrique.

La jeune doctoresse étant, à part ses jours de garde, libre de bonne heure l'après-midi, ils pourraient, avant de se mettre à table, faire une assez longue promenade.

Tentée par cette invitation à dîner dans ce site admirable avec, pour décor, le lac au premier plan et les montagnes pour toile de fond. Marion n'eut pas un instant l'idée de la décliner. Nonobstant elle objecta :

— J'avais l'intention de manger en vitesse pour travailler ensuite.

— Bah ! je me demande pourquoi vous vous obstinez à préparer l'internat, puisque vous ne voulez pas exercer à Paris ?

— Je n'ai jamais dit cela.

LE VAGABOND

Il est venu.

*Ses bottines crissaient dans la neige.
Sa chanson gambadait au soleil,
son bâton sentait le sapin.*

*De ses yeux jaillissait l'étincelle,
Liberté !
que parfois un nuage accrochait,
souvenir ?*

*de ses lèvres dures et fermes
coulaient des mots étranges,
ses cheveux flottaient dans le vent.*

*Il venait d'où le jour se lève,
plus loin que l'horizon,
plus loin que le matin,
Il allait au-devant du destin,
plus loin que la montagne,
plus loin que l'océan,
plus loin.*

*La campagne déserte,
Les maisons dans l'après-midi
crachent leurs ombres bleues.
Le chemin s'est fermé,
la chanson s'est tue.*

Il est parti.

ANDRÉ L. D'ALLEMAGNE,
Montréal.

— Pourtant il y a des hôpitaux là-bas ; et vous êtes ici.

— Mon petit Jacques, si j'ai choisi Genève, c'est que j'ai pour cela de bonnes raisons. Rassurez-vous, je n'ai pris du service que pour une année. Passé ce délai, je réintégrerai la capitale... peut-être. Mais laissons ce sujet, voulez-vous ? Vous avez, je pense, assez confiance en moi pour être sûr que cet exil volontaire n'a pas de motif invouable ?

— Oh ! docteur !

Jacques aimait lui donner ce titre, mais seulement quand elle l'avait froissé, et cela parce qu'elle ne voulait être pour lui que Marion tout court.

Celle-ci comprit qu'elle avait heurté en lui la fibre sensible, l'affection vraiment aveugle qu'il lui témoignait. Il portait plus jeune que son âge, ce qui, d'ailleurs, le vexait beaucoup ; aussi, Marion qui, par contre, donnait l'impression d'une maturité précoce, le traitait-elle comme elle eût fait d'un frère, de sorte que cette amitié quasi fraternelle les avait rendus inséparables.

— Soyez gentil, dit-elle, pour éviter certaines questions gênantes, laissez-moi travailler, jusqu'à quatre heures. Nous sortirons ensuite et, si le cœur vous en dit, je vous emmènerai goûter au « Mirador ». Après quoi, nous reviendrons en flânant tout le long des quais jusqu'au restaurant. C'est convenu ?

— Je m'en remets à vous. Votre précision dans l'art d'aménager nos loisirs éclipse mes humbles facultés d'organisation.

Marion se mit à rire.

— Elève Jacques Ernouf, ne soyez pas si modeste ! La modestie n'est souvent qu'une forme insipide de l'amour-propre, et elle ne mène jamais à rien. Pour réussir, la première condition est la confiance en soi. Hormis cela, point de salut ! Sur ce, filez... Laissez-moi travailler ; sinon ce bel emploi du temps sera lettre morte.

Jacques obéit à contre-cœur. Il eût préféré passer l'après-midi tout entier dans cette petite chambre ensoleillée, où tout dénotait le goût sans frivolité de sa camarade. Chambre modeste de pension de famille, mais où elle avait su mettre sa note personnelle. Des fleurs partout, quelques jolis bibelots. Aux murs, des photos et des estampes. Pour la première fois peut-être, Jacques, évaluait l'importance du rôle de la femme au foyer.

A l'heure dite, tous deux sortirent. Marion, pour la circonstance, avait revêtu un tailleur noir, qu'éclairait la tache blanche d'une blouse de satin. L'ensemble était net, presque rigide, mais donnait à celle qui le portait une distinction d'allure important le respect.

Sans atteindre à la perfection classique dans les traits du visage, elle avait ce que l'on est convenu d'appeler la beauté du diable, fraîcheur du teint, éclat de la jeunesse, auquel contribuait le saphir des yeux lumineux, où se lisaient l'intelligence et l'esprit de décision.

C'est assez dire combien Jacques Ernouf se sentait rempli d'orgueil lorsqu'il se trouvait en compagnie de cette belle fille, envers qui ses confrères, jeunes ou vieux, témoignaient une admiration courtoise pour sa correction, en même temps que pour ses mérites professionnels.

— Si nous allions jusqu'à la jetée des Pâquis ? suggéra-t-elle, tout en enfilant de longs gants de suède blanc.

— A moins que cela vous contrarie, j'aimerais aller jusqu'à la gare. J'ai là un renseignement à demander pour mon patron. Je devais y aller dès ce matin, et...

— Vous avez fait la grasse matinée. Je vois ça. Eh ! bien, va pour la gare ! Nous avons le temps. Nous pourrions même pousser jusqu'à la promenade des Croquettes, il est à peine quatre heures et demie.

*Amour ou devoir ?
Entre les deux son
coeur balance, mais
le destin les fait
se rejoindre.*

Dessin de JEAN MILLET

Ils flânèrent ainsi une demi-heure avant d'échouer au « Mirador », où une foule nombreuse se pressait en ce samedi d'avril. D'un coup d'oeil circulaire, ils embrassèrent la grande salle, cherchant une place où ils seraient tranquilles. Ce ne fut pas sans peine qu'ils la découvrirent à demi dissimulée derrière une colonne et, pour cette raison, désertée. Ils s'y installèrent, heureux de cet isolement. C'était l'ambiance habituelle des « Tea Rooms » de bonne tenue. La clientèle cosmopolite en était de choix. Dans un coin, sur une estrade, un orchestre féminin, portant le gracieux costume des jeunes filles du Klettgan, dispensait valses et tangos.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes et après avoir commandé thé et gâteaux, que les deux jeunes gens s'aperçurent qu'ils n'étaient pas complètement seuls. Dissimulée par une plante verte et un peu en arrière, une femme était assise à une petite table : la tête dans les mains, elle paraissait souffrante.

L'attention de Marion fut aussitôt éveillée, le devoir professionnel entrant pour une bonne part dans son inquiétude soudaine. Se sentant sans doute observée, l'inconnue reprit une position normale et but une gorgée de thé.

Rassurée, Marion entreprit de servir Jacques qui, lui, n'avait rien remarqué. Il parlait avec cette fougue qui lui était particulière, demandant à chaque instant l'avis de sa compagne. Ce qui se passait alentour de lui le laissait indifférent. Seule, Marion l'intéressait.

— Si l'un de vos collègues ou l'un de vos amis nous voyait ensemble, qu'en penserait-il ? demanda-t-il en riant.

Ne saisissant pas clairement le but de sa question, Marion, indécise, regarda Jacques avant de répondre :

— Que vous importe ? N'ai-je pas, à vingt-cinq ans le droit de sortir avec qui me plaît ? Je suis libre, mon cher, absolument libre.

Cette affirmation très appuyée parut satisfaire le jeune stagiaire en horlogerie.

— Vous me rassurez, dit-il. Je supposais tout autre chose.

Marion, qui ne cessait de le dévisager, comprit qu'il s'était forgé tout seul un roman sur sa présence à Genève. Il lui fut pénible de penser que peut-être il l'avait mal jugée.

— Que croyez-vous donc ?

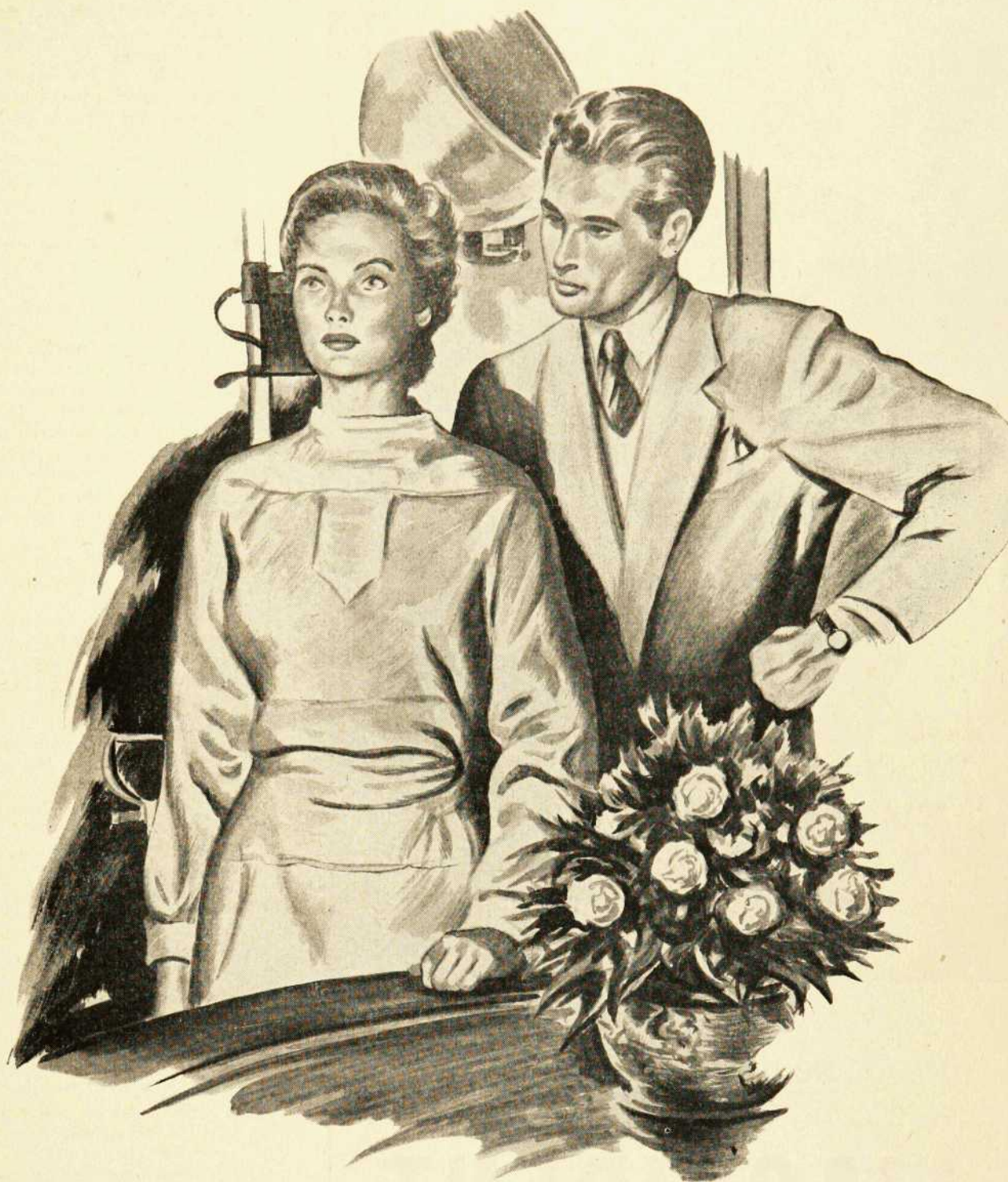
— Je ne sais.

Il se dérobait. Elle le sentait nettement. Sans s'expliquer pourquoi elle agissait ainsi, elle répliqua :

— Vous savez fort bien, au contraire ; ou du moins vous vous imaginez savoir. Si je vous confiais mon secret, seriez-vous homme à le garder ?

A l'idée qu'elle pût avoir en lui une telle confiance, Jacques fut bouleversé de joie. Il prit la petite main posée sur la table et, pour toute réponse, la porta dévotement à ses lèvres. Elle la retira brusquement.

— Ce soir, dit-elle, après le dîner, je vous expliquerai pourquoi je suis venue en Suisse. D'ici-là, je vous saurai gré de ne pas m'interroger. Je dois vous exposer la vérité tout entière, ou me taire tout à fait. Autrement, en ne sachant qu'imparfaitement, votre imagination lâchée pourrait vous trahir à mes dépens.



— Quoi que vous me disiez, Marion, je sais à l'avance que vous êtes incapable d'avoir mal agi.

Au fond de lui-même, et sans oser se l'avouer, Jacques était profondément épris de la jeune doctoresse et jaloux de ce passé qu'il ignorait. Enfin, il allait savoir.

Ayant achevé son thé, il proposa :

— Un verre de porto ?

— Vous êtes fou ?

— Presque ; mais je ne souhaite pas guérir.

A ce moment, entendant une plainte, Marion s'était détournée. Leur voisine se tenait maintenant courbée sur la table.

Intriguée à juste titre, elle se leva et, s'étant approchée, constata qu'elle se trouvait dans un état de grossesse avancé.

— Vous souffrez, madame ? demanda-t-elle.

Pas de réponse.

Avec précaution, Marion la releva. La malade la fixa d'un oeil morne. Puis sa tête roula sur son épaule. Elle était évanouie.

Jacques ayant suivi Marion, en même temps que deux dames qui goûtaient non loin de là, celle-ci ordonna :

— Vite, un taxi !

Le gérant survint à son tour, cependant qu'elle s'efforçait de ranimer la jeune femme.

— Je suis docteur à l'hôpital Rothschild, dit-elle. Cette dame doit être sur le point d'accoucher. Savez-vous qui elle est ?

— Non, madame, c'est la première fois qu'elle vient ici. Peut-être a-t-elle dans son sac quelques papiers d'identité ?

— Voyez donc.

Mais l'examen se montra négatif. Il n'y avait que deux billets pour le théâtre de la Comédie, de l'argent, des accessoires de toilette, rien qui pût permettre de l'identifier.

— Quelle imprudence ! songea Marion.

L'orchestre jouait, et peu de personnes s'étaient aperçues de l'incident. Jacques, aidé du gérant, emporta la malade par une sortie de service. Un taxi attendait. Ils y installèrent l'inconnue. Marion prit place auprès d'elle et Jacques monta près du chauffeur. Au fond, il espérait que le rôle de Marion se bornerait à remettre la parturiente au médecin de service ; mais il fut déçu, car dès qu'ils furent arrivés, Marion s'excusa, déclarant qu'elle-même assisterait la malade.

Il lui fallut donc s'en aller seul, et il ne se priva point de maudire ce contretemps, survenu juste à propos pour gâcher une soirée qu'il escomptait joyeuse et fertile en confidences.

[Lire la suite page 14]



NOUVELLE DRAMATIQUE

L'ACCIDENT

par CLOTILDE DELHEZ

*Ses pressentiments de femme
ne lui laissèrent pas prévoir
le drame qui trahirait
son infidélité.*

Dessin de JEAN MILLET

ORPHÉLINE et presque ruinée, la toute belle Carla Delmonte appréhendait les mille et une difficultés d'une existence médiocre, lorsque la providence intervint sous les traits de l'industriel Dominique Verdier. Celui-ci n'était plus de première jeunesse car, bûcheur obstiné, les années avaient passé sans qu'il s'en rendît bien compte. Il approchait de la quarantaine quand, au cours d'une réunion sportive, un ami lui présenta Carla Delmonte.

D'emblée, il fut conquis par le charme étrange et capiteux de Carla. Dès lors, il décida que sa vie de célibataire devait prendre fin. Certes, il était de quinze ans l'ainé de Carla, mais il lui apportait un cœur neuf et une large aisance.

La fine et astucieuse fille d'Eve jugea qu'il serait inutile, voire imprudent, de déployer, pour Verdier, toutes ses chattering de séductrice. Elle attendit simplement le moment de répondre « oui » à la demande que l'industriel ne pouvait tarder de lui faire. Indépendamment de la sécurité morale et matérielle que représentait pour Carla ce mariage inespéré, la jeune fille — dont le cœur n'avait encore jamais battu — fut heureuse d'unir sa vie à celle d'un homme tel que Dominique Verdier.

Ce soir, comme chaque jeudi depuis leur mariage, qui remonte exactement à trois ans, les Verdier réunissaient, pour une soirée intime, les membres les plus proches de la famille.

Marinette, la servante, aidée de la science culinaire de Régine, sœur aînée de Dominique, s'occupe de la préparation du repas. Dans la véranda, maman Verdier tricote inlassablement, tandis que Lucette, sœur cadette de Dominique, se promène au jardin en compagnie de Carla, à qui elle conte, avec force détails, ses joyeux succès de jeune fille moderne. De temps à autre, Madame Verdier lève, par-dessus ses lunettes, un regard attendri pour suivre, à travers la vitre, les gestes gracieux des jeunes femmes qui parfois se penchent pour respirer le parfum de l'une ou l'autre rose du jardin.

La température est délicieuse, non de cette fadeur caniculaire des jours torrides d'août, mais de la chaleur pénétrante, vivifiante d'un splendide mois de juin.

Aujourd'hui, la famille compte sur un léger retard de l'industriel. La voiture de celui-ci devant subir une révision complète, Dominique a prévenu qu'il ferait à pied l'heure de trajet qui sépare son bureau du domicile conjugal. Déjà, Carla s'impatiente et consulte son bracelet-montre.

— Ma petite Lucette, je crains qu'il faille nous mettre à table sans Dominique.

— Il se fait tard, en effet. Je me demande quel important imprévu aura pu retenir mon frère. Lui, si ponctuel !

Carla soupire :

— Sait-on jamais ! Vois-tu, au fond, la vie n'est faite que d'imprévus. Tu t'en apercevras plus tard, Lucette.

Carla Vernier, suivie de sa jeune belle-sœur, se dirige à pas lents vers la maison. Mais quelle inexplicable angoisse s'empare tout à coup de la jeune épouse ? Dans la véranda, le tricot abandonné repose sur la table. Déserte aussi la petite cuisine. Que signifie ce chuchotement qui vient du vestibule et quel est le visiteur autour duquel ces dames font cercle ?

L'anxiété de Carla augmente à mesure qu'elle s'approche du groupe. Eblouie par la lumière extérieure, qui contraste avec la pénombre de la maison, Carla marche avec précaution, en tâtonnant. Des points rouges passent devant ses yeux. Le malheur est là. Carla, âme fataliste, reconnaît le garde champêtre Derosseaux qui, la main tendue, s'avance vers elle. La gorge contractée, la jeune femme avale péniblement sa salive.

— Un accident, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle.

— Oui... mais je puis vous rassurer tout de suite, Madame Verdier. Ce n'est pas très grave...

— Non, chérie. Rien de désespéré, ajouta la maman, en passant un bras protecteur autour des épaules de sa bru. La jambe gauche brisée et quelques contusions. Naturellement, une ambulance a transporté immédiatement Domy à la clinique.

— Vite, Régine, appelle un taxi par téléphone.

— Que s'est-il donc passé exactement ? interroge Carla.

— Tout ce que je sais, déclare Derosseaux, c'est que le conducteur a freiné brusquement pour éviter de renverser un vieillard qui, imprudemment, traversait la chaussée. Malheureusement, la direction a cédé et la voiture est allée droit sur un pylône, près des « Trois Ormes ».

« Sous la violence du choc, votre mari a eu une jambe cassée, mais pour le propriétaire de la voiture... ce fut la mort instantanée : thorax défoncé.

— C'est atroce !

— Hélas ! Si monsieur Verdier avait pu prévoir telle catastrophe, sûr qu'il aurait refusé l'offre que lui faisait son ami de la ramener en auto.

— Fatalité ! mon pauvre Derosseaux. Et... qui donc conduisait la voiture ?

— L'avocat Delmont ! répondirent simultanément la maman Verdier et le garde champêtre.

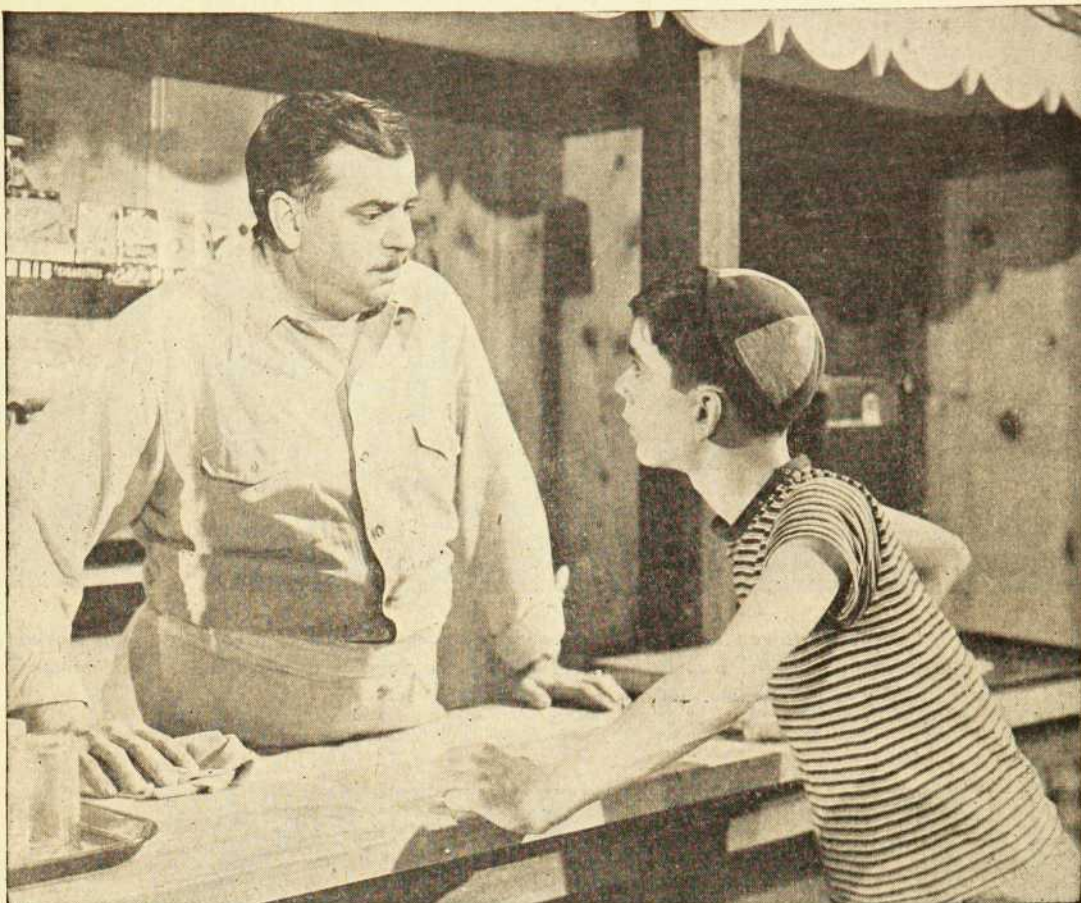
— Max ! hurla la jeune femme dans un cri presque inhumain.

Derosseaux fit un pas et reçut dans les bras le corps inerte de Carla, tandis que la maman Verdier, qui soudainement s'était écartée de sa bru, s'agrippait nerveusement au portemanteau pour ne pas défaillir, elle aussi sous la douleur de ce nouveau choc. Pendant quelques secondes, qui semblèrent des siècles, nul n'osa rompre le silence accablant qui pesait sur chacun.

Vivante statue de la honte et du désespoir, la maman Verdier fixait d'un regard méprisant sa belle-fille qui, telle une splendide poupée de cire, ne semblait nullement pressée de reprendre contact avec la vie.

Le comédien si sympathique Ovila Légaré, dans le rôle d'Antonio, se méfie des ruses du jeune Gérard Barbeau, que l'on voit ici dans le rôle de Guy Boyer.

Des artistes canadiens de renom, une collaboration étroite entre le réalisateur et les interprètes, un scénario original dans sa grande simplicité, voilà autant d'atouts qui ne manqueront pas de faire de Le rossignol et les cloches, une intéressante production entièrement canadienne dans le domaine du cinéma.



LE ROSSIGNOL ET LES CLOCHES



ON SE DEMANDE SOUVENT en quoi consiste le travail de la «script-girl». Nous allons essayer de vous en donner les grandes lignes.

Dès les premières heures du tournage du film «Le Rossignol et les Cloches», mettant en vedette outre Gérard Barbeau, Nicole Germain, Jean Coutu, Juliette Béliveau, Clément Latour, Ovila Légaré et Juliette Huot, le nom le plus souvent prononcé n'était pas celui de ces artistes mais bien d'Andréanne Lafond, la «script-girl».

La «script-girl» doit tout voir et tout noter. Rien ne se passe sur le plateau sans qu'elle en soit au courant. Jean Coutu lui demandera s'il doit mettre sa cravate vert pois ou celle d'un rouge uni. Pourquoi cette question? Simplement parce qu'il y a trois jours on a tourné la scène qui se passait avant cette dernière. Andréanne consulte ses notes et rend son verdict qui est final. Si par hasard dans une conversation entre Nicole Germain et Jean Coutu la cravate de ce dernier change de couleur les spectateurs s'esclaffent et la faute en sera à la «script-girl». Il n'y a pas de danger que pareille chose se produise car Andréanne surveille la moindre pécadille. En voici un autre exemple. Pour les besoins du scénario le jeune Gérard Barbeau doit à un moment donné avoir un oeil noir à la suite d'une bagarre. Cet oeil causa mille embêtements à la «script-girl». En effet, comme on ne tourna pas à la suite les scènes dans lesquelles Gérard devait avoir cette blessure, personne ne savait s'il devait être à un moment donné plus noir ou sur le point de guérir. Alors, Andréanne et la maquilleuse, Laure Cabana, consultèrent leurs

notes et le scénario afin qu'il ne se produise pas d'erreur.

Voici un autre exemple qui prouve la difficulté du travail de la «script-girl». Le metteur en scène, René DeLacroix, demandait un mercredi matin ce qui suit: Samedi, nous avons tourné le plan 203 dans le restaurant d'Antonio (Ovila Légaré) mais à ce moment nous allons tourner le 204. Vous rappelez-vous si Antonio était appuyé au comptoir ou s'il dégageait de deux ou trois pieds; si la figurante était assise sur la chaise de droite ou celle de gauche; à la première ou la seconde table? Andréanne consulta ses notes et rendit son verdict qu'on ne discuta pas. Souvent dans de pareils cas elle doit aussi avoir recours aux photos de travail qui sont prises à la fin de chaque scène filmée afin de corroborer ses notes.

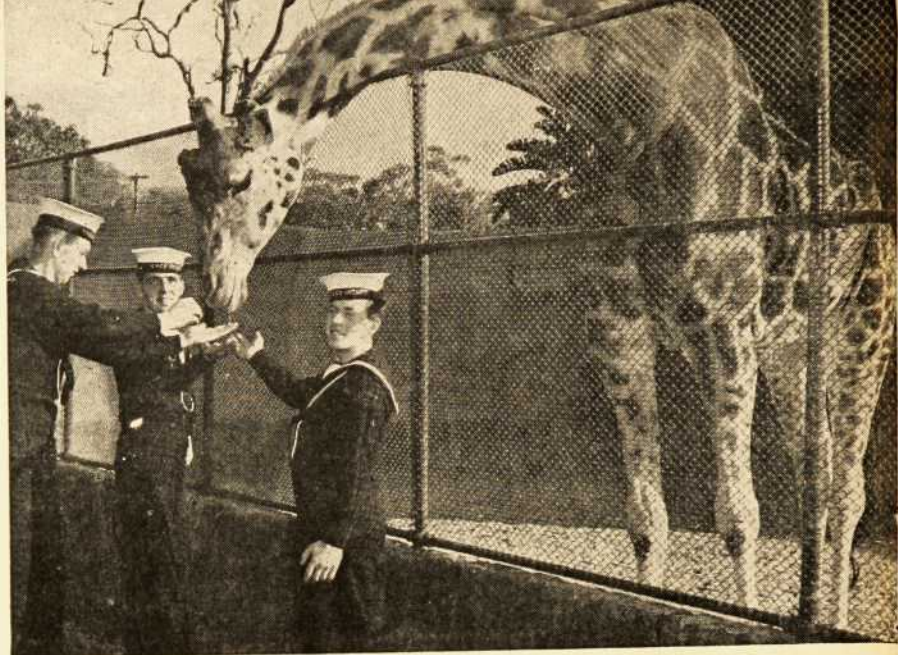
De plus c'est elle qui prendra en note sur ordres du metteur en scène le nombre de tirage de chaque scène avec leur numéro et le nombre de prises rejetées. C'est encore elle qui lors des rushes prendra en note les prises qui seront choisies pour le montage final. A la fin de la journée, elle doit taper en plusieurs exemplaires un rapport complet sur la journée de travail et les copies de ce rapport sont remises au metteur en scène, au directeur de la production et au producteur. Très souvent, le soir, les techniciens et même les artistes lui téléphonent afin d'obtenir des renseignements sur le travail qui a été fait ou celui qui reste à faire.

Ceci est malheureusement qu'un court aperçu de l'énorme tâche de la «script-girl» qui est en fait l'oeil magique de la production.

Jean Coutu, (René) discute avec Ovila Légaré (Antonio) des événements importants de l'heure. — Clément Latour (Monsieur le curé) ne sait trop que penser des nouvelles que lui apporte Juliette Béliveau. — Deux de nos meilleures manécanteries: Les Petits Chanteurs du Bon Dieu, de Montréal, et les Petits Chanteurs de Granby contribuent à la partie musicale du film «Le Rossignol et les Cloches».



Stanley Musial des *Cardinals* de St-Louis, photographié avec un bâton de proportions gigantesques qu'on lui a remis comme champion frappeur de la Ligue Nationale. Sa moyenne est de .355.



Trois marins canadiens : Harry Clark d'Edmonton et les deux frères Bédard se familiarisent avec une girafe du parc Taronga, à Sydney, en Australie.



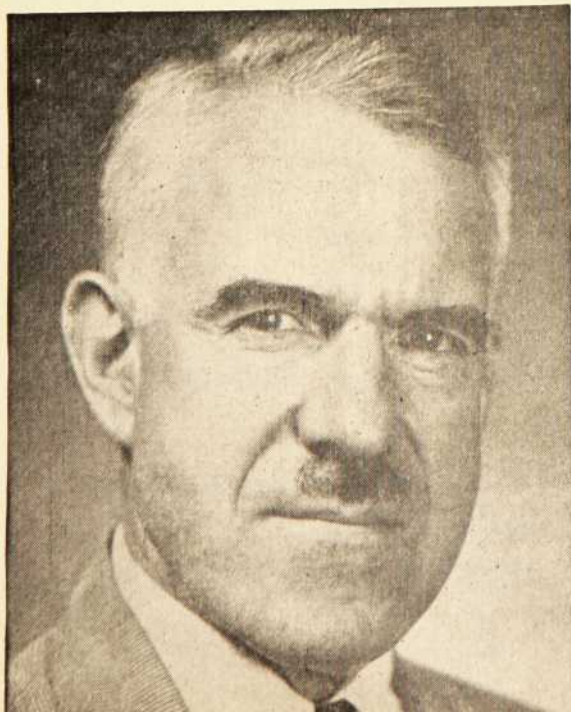
Le gardien de buts Jim Henry (1), des *Boston Bruins*, vient d'être déjoué par Don Raleigh et Eddie Slowinski (20) des *New York Rangers*.

ÇÀ et LÀ par L'IMAGE

Le docteur Thomas H. Johnson, qui vient d'être nommé directeur de la Division des Recherches dans la Commission de l'Energie atomique des Etats-Unis. Il était auparavant à la tête du Département de Physique au laboratoire d'Upton.

A Hollywood, le capitaine E. P. Tisdall du croiseur *Ontario* s'entretient avec l'actrice, Patricia Medina, à bord du *Charlotte*, fidèle reproduction d'un trois-mâts de 1790, que l'on verra dans le film *Botany Bay*.

Mickey Mantle fait de beaux rêves tout en contemplant l'une de ses chaussures. Pourra-t-il un jour chauser les fabuleux souliers du grand Joe DiMaggio, gloire des Yankees de New-York ?





Tandis que son père s'intéresse au matériel, la petite dévisage notre photographe, non sans quelque inquiétude.



Cette fillette prend sa tâche au sérieux. A Mexico, les enfants ne connaissent guère la douceur de vivre ; dès leur plus jeune âge il leur faut travailler pour aider la famille.

LES DERNIERS CHASSEURS D'IMAGES

AU MEXIQUE, comme dans tous les pays latins réchauffés par la constante présence du soleil, le peuple vit à l'extérieur. Ce mode de vie semble convenir à la fois au climat tempéré de ces contrées et plus encore au caractère sociable et liant de ceux qui les habitent. Mais il n'est pas toujours compris des autres nations, par exemple, des peuples anglo-saxons qui se plaisent dans l'intimité de leur *home* et qui évitent de prononcer des paroles inutiles. C'est sans doute à cause de cela que le maire de New-York a, voilà une quinzaine d'années, défendu aux joueurs d'orgues de Barbarie de circuler dans les rues qui, il faut bien l'avouer à la défense de ce magistrat, sont déjà suffisamment encombrées.

Rien de tel à Mexico, bien entendu. Tout le petit commerce se fait sur la place publique et même sur les trottoirs. Au marché qui se tient sur la place de la cathédrale Notre-Dame de la Guadeloupe, on voit d'énormes bottes de fleurs multicolores, des pyramides de fruits et de légumes aux brillantes couleurs.

Parmi cette foule qui envahit la place le dimanche et les jours de fête, on remarque des photographes ambulants. Ces artistes, qui interpellent familièrement les passants dans l'espoir de les décider à poser pour eux, sont en parfaite harmonie avec le décor environnant.

Un photographe mexicain ne se contente pas de transporter avec lui son appareil. Pour ajouter à la couleur locale et prêter une allure mexicaine aux étrangers de passage, il s'encombre de tout un attirail traditionnel : cheval de bois, chapeau à large bord, couverture aux vives couleurs et, comme fond de tableau, une statue ou une image de la Vierge de la Guadeloupe, patronne du Mexique. Celle-ci d'ailleurs continue de sourire avec douceur et accepte avec sérénité ses étranges compagnons de déplacement. Elle semble satisfaite de prêter son concours au dévot photographe ambulant.

Si les enfants de tous les pays ont une prédilection pour la crème glacée, les petits Mexicains éprouvent plus que bien d'autres le besoin de se rafraîchir. Ce décor, ils ont toute la facilité de le satisfaire à bon compte. Ils rencontrent à chaque coin de rue de petites voitures roulantes, en forme de bateau, qui sont de véritables comptoirs sur lesquels on leur sert moyennant un cent un sorbet et moyennant de deux à quatre cents une crème glacée.



Bien entourée, une Mexicaine pose devant l'objectif tandis qu'une cliente attend son tour — Le long d'une des grandes routes qui sortent de Mexico, le gérant a su profiter d'une mince languette de terre pour planter du blé devant sa station-service.

LE DEVOIR ET L'AMOUR

[Suite de la page 9]

II

C'EST une fille ! Cette courte phrase, prononcée à deux heures du matin par la doctoresse Marion Arthuis, mit un terme à de longues et terribles souffrances.

L'enfant était bien constituée, mais la mère fort mal en point, après un accouchement particulièrement pénible.

Qui était-elle ?

Mettant à profit un moment d'accalmie, on avait essayé de savoir, car il importait d'alerter celui ou ceux qui devaient s'inquiéter ; mais la patiente ayant répondu évasivement : « Plus tard ! » on jugea préférable de remettre l'enquête après la délivrance. Alors on avisait.

Le docteur Lecerf qui avait, en qualité d'interne de service, assisté Marion, la regarda. Dans sa blouse blanche et sous le voile, elle semblait une autre femme. Une indiscutable autorité se dégageait de toute sa personne et pourtant dans le court instant où elle avait tenu le bébé dans ses bras, quelques larmes furtives étaient apparues au coin des paupières. Sous l'apparente insensibilité professionnelle, un cœur de femme battait, un cœur où le sentiment maternel subsistait en puissance.

Et le jeune praticien qui l'admirait secrètement, comme tous ceux qui journellement l'approchaient, fut heureux de découvrir en elle cette fibre jusqu'alors ignorée. Le contact perpétuel de la maladie, de la souffrance et de la mort, n'avait point émoussé la sensibilité inhérente à l'âme féminine.

Les premiers vagissements d'un nouveau-né avaient suffi pour réveiller en elle ce qui sans doute sommeillait encore.

La jeune accouchée reposait maintenant, si calme, si pâle, qu'on eût pu la croire sans vie. Marion s'approcha, lui prit le poignet : le pouls battait faiblement et par saccades. A ce moment, l'inconnue ouvrit les yeux. Sa main se ferma sur celle de la doctoresse et la pressa. Elle ne pouvait parler, mais son regard fiévreux disait clairement sa reconnaissance.

— Vous avez une jolie petite fille, dit Marion en se penchant vers elle.

Mais le voile des paupières s'abaissa de nouveau, comme si la jeune femme voulait cacher ses impressions. Nonobstant, Marion et le docteur Lecerf pensèrent que le moment était venu de l'interroger.

— Nous voudrions savoir, madame, à qui nous devons faire porter cette heureuse nouvelle ?

Encore une fois l'inconnue rouvrit les yeux, et ses lèvres murmurèrent :

— Villa des « Lauriers », rue du Grand-Pré.

— Du côté de l'église Saint-Antoine ?

La jeune femme inclina la tête et parut de nouveau s'assoupir. La confiant à une infirmière, Marion et le docteur Lecerf se rendirent dans la salle de garde et celui-ci rédigea lui-même un mot pour prévenir la famille, mot que l'on ferait porter aussitôt à l'adresse indiquée.

Quand il eut terminé, le docteur retint Marion.

— Vous êtes épuisée, ma chère amie. Je vais demander qu'on nous monte ici un en-cas froid. Nous n'avons dîné ni l'un ni l'autre.

— J'accepte, fit Marion. J'ai vraiment hâte de prendre quelque chose. Dire que je devais dîner hier soir à la « Perle du Lac » !

— Mazette ! s'exclama le docteur, admiratif. Vous ne vous privez de rien !

J'aime autant vous dire tout de suite que notre souper improvisé ne remplacera pas les ortolans de la « Perle du Lac ». Mais si vous me le permettez, je pourrai vous inviter un jour prochain en cette opulente crèmerie ?

Marion sourit, mais ne répondit point.

Comme Jacques Ernouf, le docteur Guy Lecerf était curieux de savoir pourquoi son jeune confrère avait quitté Paris pour Genève ; mais il se gardait néanmoins de poser des questions indiscrètes. Il plantait seulement quelques jalons. Il insista :

— C'est dit ?

Devinant ses pensées, Marion se déroba.

— Nous en reparlerons. En attendant, je vais jeter un coup d'oeil à notre jeune maman et je reviens.

Elle passa dans la chambre de l'accouchée et, dès le seuil, deux yeux brillants l'accrochèrent.

— L'enfant ? implora l'inconnue.

Marion s'approcha du lit.

— Une très belle petite fille. Puisque vous semblez un peu reposée, je vais aller vous la chercher.

— Je vous en prie.

La doctoresse sortit ; puis, quelques minutes plus tard, revint, portant le bébé enveloppé dans ses langes et une chaude couverture. Elle le présenta à la maman qui le contempla longuement. Celle-ci ne dit pas un mot et des larmes tremblèrent à la pointe des cils.

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas ? demanda Marion.

— Elle est belle ! dit seulement la jeune femme, étudiant une réponse plus précise.

Puis aussitôt elle s'agita.

— On a prévenu chez moi ? s'informat-elle.

— Oui, depuis un moment déjà. Comment, dans votre situation osiez-vous sortir seule sans aucun papier d'iden-

tité ? C'était de la dernière imprudence.

L'inconnue posa sur elle ses yeux humides.

— Ou de la prudence, répondit-elle, évasive.

A cette minute et, pour la première fois, Marion eut l'intuition que cette naissance n'était pas désirée et s'expliqua mieux le peu de hâte de la jeune femme à donner son adresse. Sans doute voulait-elle accoucher secrètement.

Un doute vint à Marion.

— Vous comptez élever cette enfant vous-même, n'est-ce pas ?

A cette question directe la maman se troubla et se tut. La doctoresse serra contre sa poitrine la petite fille ignorante du sort qui l'attendait. Traduisant ce silence, elle s'indigna. Cette femme paraissait dans une très belle situation de fortune : sa toilette en faisait foi. Aussi bien son devoir était-il, quelles que soient les circonstances, de prendre soin elle-même de sa petite fille.

Marion se disposait à le lui faire entendre ; mais elle se souvint de la longue syncope qui avait failli l'emporter au cours de l'accouchement. Le cœur était en fort piteux état et la moindre émotion pourrait être fatale. Il fallait d'abord la sauver ; plus tard on avisait.

Elle n'insista pas, mais se retira, emportant l'enfant et laissant la malade à l'infirmière de garde. Cependant un souci la tenaillait, dont elle portait visiblement la trace, quand elle rejoignit le docteur Lecerf.

— Cela ne va pas ? demanda ce dernier.

— Elle repose, mais le cœur est surmené. J'ai hâte que sa famille soit là.

— Vous la trouvez si mal que cela ?

— Peut-être n'est-ce là que la résultante de sa nuit de souffrances. Toutefois l'irrégularité du pouls m'inquiète. Durant plusieurs jours, nous ne devons pas la perdre de vue.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	5	2	7	4	3	5	6	2	8	5	3	6	2	5	4
R	I	V	O	M	E	L	D	O	P	F	N	E	S	A	E
2	7	4	3	5	8	2	6	5	3	7	2	8	5	3	7
R	N	N	C	U	R	E	L	T	O	V	V	O	S	N	O
3	8	5	2	7	4	3	6	5	2	7	3	8	2	5	4
T	J	A	E	U	A	R	A	V	N	S	E	E	U	O	G
8	2	7	5	3	6	4	2	5	3	8	2	7	5	3	8
T	S	L	I	S	R	E	A	R	E	S	U	O	S	N	D
8	3	5	2	7	4	3	6	5	2	8	3	5	4	2	6
A	T	U	G	U	Z	I	G	B	M	V	M	I	V	E	E
2	5	3	7	4	8	2	5	3	6	5	2	7	8	3	5
N	R	E	A	O	E	T	U	N	N	N	E	N	N	T	E
5	3	7	4	5	2	8	5	3	6	4	7	2	5	8	3
C	A	G	U	H	N	I	E	L	T	S	E	T	C	R	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres et de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Le souper était servi. Certes, il ne sortait pas de chez Lucius ; mais il fut néanmoins fort bien accueilli par les solides appétits de deux jeunes affamés.

Tout en dégustant une tranche de rosbif, Marion songeait à Jacques. Combien n'avait-il pas dû maudire cet incident qui le privait d'un plaisir longuement prémédité ! Elle-même regrettait sincèrement ce dîner en tête-à-tête avec un charmant camarade ; mais le devoir professionnel ne faisait aucune concession, et il ne lui serait jamais venu à l'idée d'abandonner cette malheureuse en un moment aussi critique. Un hasard providentiel l'avait placée sur son chemin, permettant qu'elle fût secourue le mieux et le plus rapidement possible.

De son côté, le docteur Lecerf suivait le fil de ses réflexions. Se souvenant de l'émotion de Marion quand elle avait tenu le nouveau-né dans ses bras, il s'informa :

— C'est votre premier accouchement ici, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Alors, c'est du bonheur.

— Pour qui ? pour la mère, pour l'enfant ou pour moi ?

— Pour vous, parbleu !

— Tiens, tiens ! vous êtes donc superstitieux ? En tout cas, mon cher, vos tuyaux ont commencé par crever. En fait de bonheur, cette petite histoire me coûte une excellente soirée. Vous m'avouerez que pour un début !

Le docteur Lecerf qui n'avait peut-être parlé que pour provoquer certaines confidences en fut pour ses frais, et Marion ne put s'empêcher de penser que, pour la seconde fois dans l'espace de quelques heures, le mystère de son séjour à Genève intriguait son entourage.

Et pourtant ce n'était en soi qu'un fait banal, une simple déception d'amour. Mais au docteur Lecerf, moins qu'à tout autre, elle n'aurait voulu dévoiler son secret, pour la raison logique que le héros de son triste roman était aussi médecin, attaché à titre d'interne dans un hôpital parisien où, depuis un an, elle exerçait.

Et puis, à quoi bon raviver ce passé qu'elle cherchait à oublier ? Brusquement, elle venait de décider que, même à Jacques, elle n'en dirait rien, malgré sa promesse. C'est que, par ce rapide retour en arrière, elle venait de se convaincre que le feu couvait encore sous la cendre.

Une question de son confrère l'arracha à ses pensées.

— Vous allez achever votre nuit ici ? Il est trois heures du matin. C'est trop tard ou trop tôt pour rentrer chez vous. Reposez-vous ; je veillerai.

— Quelle mère vous êtes pour moi ! ironisa Marion. J'avoue que cela ne me dit pas grand-chose de regagner mon pigeonnier. Je suis morte de fatigue et demain, ou plutôt ce soir, c'est mon tour de garde.

Elle serra la main de son collègue. Celui-ci allait sortir, quand une infirmière parut à la porte.

— Le mari de la jeune dame vient d'arriver. Il demande le docteur de service.

Marion et le docteur Lecerf se regardèrent.

— Je crois, dit ce dernier, qu'il n'appartient qu'à vous de le renseigner, ma chère amie. Toutefois, si vous le désirez, je puis vous remplacer.

Mais Marion, qui avait encore dans les oreilles les paroles de la jeune maman, voulut être fixée sur le sort de l'enfant.

— J'y vais, dit-elle. Ce monsieur est dans la chambre de l'accouchée ?

— Oui, docteur. Il veut avoir avec vous un entretien particulier. Il désire connaître votre avis sur l'état de santé de sa femme et paraît très inquiet.

A nouveau Marion échangea un coup d'oeil avec son confrère; puis elle suivit l'infirmière.

En entrant dans la petite chambre toute blanche, elle vit en effet de dos un homme qui paraissait jeune et qui, penché sur la malade, semblait écouter les battements de son coeur. Au bruit de la porte refermée, il se retourna. Frappée de stupeur, Marion dut, pour ne pas tomber, s'agripper à un fauteuil qui lui barrait la route.

Le père de l'enfant n'était autre que celui pour lequel elle avait fui Paris, celui qui, après lui avoir déclaré son amour, était parti subitement, sur cette simple déclaration non motivée que tout était rompu.

Or cet homme, le docteur Hubert Chambreuil, était à deux pas d'elle, la dévisageant avec des yeux de fou...

CHAPITRE III

Il y avait un an que Marion Arthuis exerçait à l'hôpital Boucicaut, lorsqu'elle fit un soir la connaissance du docteur Chambreuil, un nouveau venu. C'était un grand garçon blond, robuste, au visage doux et sérieux. Tout de suite ils furent en sympathie.

Le hasard ayant voulu qu'ils fussent affectés au même service, ils devinrent très vite d'excellents camarades. Puis, peu à peu, leurs relations évoluèrent. Quand ils se rencontraient au chevet de leurs malades, leurs yeux se cherchaient. Ils ne disaient rien d'autre; mais ils sentaient qu'un lien mystérieux les unissait. La sympathie, a dit quelqu'un, est le premier essai du coeur. Marion que ses études avaient toujours tenu hors des sentiers de l'amour et qui ne s'était jamais vue attirée par le flirt banal, sentit germer en elle une sensation nouvelle et délicieuse, prélude à un sentiment nettement défini.

Cette situation hybride ne pouvait s'éterniser. Un soir, Hubert Chambreuil l'ayant accompagnée à une conférence en Sorbonne par le professeur Grand, de la Faculté de Médecine, sur la « Variabilité dans les Microbes », l'orateur ne fut guère écouté. Le thème développé par Hubert parut à Marion beaucoup plus palpitant, et les mots grisants que, tout en haut de l'amphithéâtre, il lui fit entendre, sonnèrent beaucoup plus harmonieusement que ceux de « morphologie », de « physiologie » ou de « bactériologie », dont le conférencier émaillait son discours.

Hubert n'était pas un de ces jeunes gandins dont le principal objectif d'une existence falote est de séduire par de belles paroles encore plus creuses; celles qu'il prononça ne figuraient sans doute pas au « Manuel du Parfait Soupirant », mais elles avaient le mérite et la force de la clarté et de la sincérité, dépouillées de toutes fleurs de rhétorique.

Marion fut irrévocablement conquise.

Le mois qui suivit cette déclaration fut pour les deux jeunes gens une période d'enchantement. Chaque jour ils sortaient ensemble; ou bien Hubert, de quatre ans plus âgé que Marion et interne depuis trois années, l'aidait à préparer ses examens pour l'obtention de ce même diplôme.

Ainsi la jeune doctoresse se croyait définitivement installée dans le bonheur que le mariage consacrerait aussitôt qu'elle aurait passé son internat.

Deux mois s'écoulèrent dans cette douce quiétude. Le réveil fut brutal.

Un matin, à son arrivée à l'hôpital, elle n'aperçut pas Hubert. Le fait était nouveau et elle s'en étonna, sans d'ailleurs y attacher grande importance. S'étant informée, elle sut que personne ne l'avait vu depuis la veille, alors qu'il était de garde. Enfin, vers une

heure, au moment où, de plus en plus intriguée, elle allait quitter l'hôpital, la préposée aux renseignements l'interpella.

— Docteur Arthuis, voici une lettre pour vous.

Avant même d'avoir reconnu sur l'enveloppe l'écriture fine et réfléchie d'Hubert Chambreuil, elle savait que le mot ne pouvait être que de lui.

Aussitôt dans la rue de la Convention en direction de la station de métro, elle en commença la lecture. Mais, dès les premières lignes, elle dut s'arrêter, ses jambes refusant de la porter. Voici ce que disait la lettre :

« Ma chère Marion,

« Quand vous lirez ce mot, j'aurai quitté Paris pour me rendre où m'appelle un devoir impérieux. J'ai le coeur déchiré; mais je dois vous dire adieu, un adieu, hélas! définitif.

« La raison? Il m'est impossible de vous la donner aujourd'hui, sans mêler à mes explications une personne dont je dois taire le nom. Je sais que vous allez me mépriser. Néanmoins, je vous jure que j'étais sincère et que je vous aime plus que ma vie; mais le devoir est plus fort que l'amour. Ce n'est pas vous, j'en suis sûr, qui me blâmez de lui avoir obéi.

« Gardez-moi, je vous en supplie, un souvenir sans haine. Dans quelques mois peut-être les circonstances nous redeviendront favorables et je pourrai tout vous dire. Cependant, pour couper court à tout commentaire, admettez, s'il vous plaît, que j'aie contracté par avance envers une autre personne des engagements que la fatalité me condamne à tenir envers et contre tout.

« Adieu, Marion chérie! J'emporte avec moi cette photo que vous m'avez donnée il y a quelques semaines. Elle m'aidera à gravir le terrible calvaire qui m'attend où je vais.

« Votre ami pour toujours quoi qu'il arrive,

« Hubert Chambreuil. »

Ayant lu et relu jusqu'au bout l'effarante missive, qui, d'un coup, balayait tout son beau rêve, Marion dut s'asseoir sur le premier banc qu'elle rencontra. Puis, par un effort de volonté, elle se ressaisit, pour la troisième fois relut attentivement la lettre et finit par conclure qu'Hubert devait être déjà marié.

Alors le mépris fut bien près de tuer l'amour; mais il ne fit qu'anesthésier le mal.

Durant deux mois encore, elle resta à l'hôpital, fidèle à son poste. Elle attendait. Quoi? Elle n'eût pu le dire; mais une force intérieure la soutenait. L'espoir, le plus actif et le plus précieux des réconfortants, lui gardait sa force morale.

Cependant l'occasion s'offrit à elle de changer d'atmosphère. Un ami de son père, le docteur Edmond Hardy, qui exerçait à Genève les fonctions de radiologue à l'hôpital Rothschild, étant de passage à Paris, lui proposa de faire un stage d'un an dans cet établissement.

Marion accepta d'enthousiasme. Le changement d'air et de vie la remettrait sans doute. De plus, elle écarterait ainsi toute possibilité de se retrouver en tête-à-tête avec Hubert Chambreuil.

Ses parents, auxquels elle n'avait jamais confié ni ses espérances ni sa déception, la laissèrent partir, mettant son état de dépression visible sur le compte du surmenage et comptant que sa santé s'en trouverait améliorée.

Or, caprice de la destinée, Marion avait été désignée par elle pour mettre au monde la fille de celui qui l'avait si indignement trahie...

Ainsi donc, ils étaient là face à face n'osant prononcer un mot. Qu'auraient-

Au dessus de l'Atlantique— Et à travers le Monde



LONDRES



GLASGOW



PARIS



ROME



par **B.O.A.C.**

Voyage de luxe Montréal-Londres, toujours par Stratocruisers à Deux Ponts survolant aisément les intempéries. Reposez-vous dans un fauteuil moelleux... promenez-vous... faites des connaissances au salon et au bar... et, moyennant léger supplément, dormez profondément dans une grande couchette. Repas copieux, généreusement arrosés et tout le service traditionnel B.O.A.C. sans pourboire ni supplément.

Montréal-Londres — 3 vols par semaine. 1 sans escale en 11 h. 1/2 — 2 via Glasgow. Le service le plus rapide, le plus luxueux.

Et à travers le Monde. Partout où vous mènent les affaires ou les vacances — Europe, Moyen-Orient, Extrême-Orient, Afrique — B.O.A.C. vous offre le luxe et la rapidité — et le choix de ses services mondiaux.

B.O.A.C. prend bien soin de vous

VOLEZ B.O.A.C.

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION
Places réservées à votre agent de voyages, aux bureaux de chemins de fer ou à B.O.A.C.
Montréal—Hôtel Laurentien, Tél.: UNIVERSITY 6-5861
Toronto—32 rue King, O., Tél.: EMPIRE 3-4323



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

ils pu dire ? Les circonstances n'étaient-elles pas plus explicites que toutes les paroles ?

Le docteur Chambreuil eut un bref regard vers l'accouchée qui, les yeux ouverts maintenant, les dévisageaient l'un et l'autre. Vit-elle leur émoi ? peut-être ; en tout cas, ce fut d'une voix calme et à peine perceptible qu'elle murmura :

— Hubert, voici la jeune doctoresse à qui tu dois de me retrouver vivante. Est-ce vraiment un service qu'elle t'a rendu ? Je n'ose l'affirmer.

Ces paroles, pleines de sous-entendus, stimulèrent Marion qui ne fut plus que le docteur Arthuis. Sans regarder Hubert, elle s'approcha du lit, et, en souriant, elle dit :

— L'heure est mal choisie, petite madame, pour avoir de telles idées lorsqu'on a une aussi belle petite poupée à présenter à son mari.

Elle constata que, par-dessus sa tête, le regard de la jeune femme allait à Hubert. Étaient-ils vraiment mariés ?

Faisant un rapide retour en arrière, elle songea que six mois déjà s'étaient écoulés depuis que Hubert l'avait quittée. Subitement une lueur éclaira les ténèbres. Mais l'heure n'était pas à l'analyse. Elle n'était ici que le médecin, et pas autre chose.

Hubert demeurait sans mouvement, d'une immobilité de statue ; et pourtant, chez lui aussi, la seule voix de la conscience professionnelle se faisait entendre, dominant celle du cœur. Il n'ignorait rien de l'état de santé de la jeune maman et savait que la moindre émotion pouvait la tuer sur-le-champ, à plus forte raison si elle découvrait la vérité.

A son tour, il s'approcha de son lit de souffrance et se trouva ainsi tout contre Marion, prêt à la frôler. Il était si pâle que l'accouchée, se méprenant, murmura :

— Ne crains rien ! Je vais beaucoup mieux. Maintenant tout ira bien.

Un silence glacial accueillit ces mots. Fort à propos, l'infirmière à qui Marion, avant d'entrer, avait donné l'ordre d'apporter le bébé, parut le tenant dans ses bras.

Hubert la suivit du regard sans prononcer une parole. Marion, redoutant que son attitude ne le trahisse malgré lui, prit la petite fille des mains de la garde, et ce fut elle qui la lui présenta.

Il tournait maintenant le dos au lit et leurs regards enfin s'affrontèrent. Ce fut une minute pathétique entre toutes ; une larme glissa sur le visage de l'enfant. Marion tremblait ; mais, comme elle se trouvait dans le rayon visuel de la malade, elle devait dompter son trouble.

— Embrassez-la, dit-elle d'une voix sans timbre. Elle a failli coûter la vie à sa maman. Aussi bien doit-elle vous être doublement chère.

Hubert s'était baissé, effleura de ses lèvres le visage de sa fille et la carresse s'égara sur les doigts de Marion. Quand il se redressa, il semblait plus calme.

A deux pas, l'infirmière attendait. Avant de lui rendre le bébé, Marion vint à la mère et le lui tendit. Elle avait hâte de fuir cette chambre, de s'isoler, car elle se sentait à bout de résistance, à bout de nerfs, à bout de sacrifice.

Au moment où elle allait enfin pouvoir quitter la pièce, après un simple salut à l'adresse d'Hubert, celui-ci, pour la première fois, lui adressa la parole :

— Docteur, dit-il, j'aimerais vous voir quelques instants avant de partir. J'ai plusieurs points importants à régler avec vous.

C'était là précisément ce que Marion voulait éviter.

— Ce n'est pas mon service. Je vais envoyer le médecin de garde.

Les yeux d'Hubert Chambreuil se firent implorants.

— C'est à vous-même que je voudrais parler, insista-t-il ; puisque c'est vous qui avez assisté... ma femme.

Il avait hésité un instant, imperceptiblement, avant de dire : ma femme, et il put constater que Marion avait tressailli.

— Soit ! je vous attends, monsieur.

Elle avait été sur le point de l'appeler : docteur ; mais elle s'était souvenue heureusement à temps qu'il ne s'était pas présenté et que, par conséquent, devant la malade, elle devait l'ignorer.

Elle sortit et il lui emboîta le pas.

— Vous !... C'est vous ! Ah ! Marion, le destin vraiment est impitoyable !

Dans le petit cabinet de consultation, désert à cette heure avancée de la nuit, ils étaient seuls, seuls avec leur misère.

Marion, affreusement lasse, s'était assise derrière le petit bureau, et, de là, dévisageait Hubert. Elle le trouva changé, amaigri, le regard terne de ceux qui sont à bout de souffrir.

Tout d'abord ils s'observèrent, incertains d'avoir épuisé leur douleur. Puis, résolument, Marion répondit :

— Si vous le voulez bien, nous n'aborderons que le sujet qui vous a conduit à l'hôpital. Votre femme...

— Elle n'est pas ma femme.

Nouveau silence, lourd de tout ce qu'il gardait en suspens. Marion reprit très vite :

— Qu'elle soit votre femme ou non, elle est la mère de votre fille ; car vous n'avez pas, je pense, l'intention de renier votre paternité ?

— Si j'avais été assez lâche pour abandonner la mère de l'enfant, nous ne serions sans doute pas ici, ni vous, ni moi ! Peut-être, à vos yeux, ai-je mal agi envers vous, mais ma conscience, sinon mon cœur, est en repos. Marion, il importe que vous sachiez ma triste histoire. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai cessé de penser à vous. Hélas ! je n'aurais jamais ima-

giné que je vous rencontrerais ici, et que ce serait vous que le destin choisirait pour me présenter ma fille, cette innocente qui nous a séparés. Quelle ironie du sort !

Après la nuit qu'elle venait de passer, Marion, déjà brisée de fatigue, se serait bien passée de cet épilogue ; mais, une fois de plus, elle comprenait que nous ne sommes que des pantins entre les mains d'une puissance absolue et que, si elle était venue à Genève, c'était que, sous l'empire de cette volonté suprême, cet entretien était inévitable.

Cependant elle se taisait. Hubert insistait :

— Vous n'avez pas cru, n'est-ce pas, que je m'étais joué de vous lorsque je vous ai avoué mon amour ?

— J'ai pensé tant de choses que, ma foi, il est fort possible que je me sois arrêtée à cette hypothèse.

Le docteur Chambreuil la fixa ardemment.

— Sur la tête de cette enfant qui vient de naître, je fais le serment que je vous aimais et que mes sentiments n'ont point varié. Quand je vous aurai tout dit, vous jugerez si j'ai bien ou mal agi. Avant d'être affecté à l'hôpital Boucicaut, j'étais, vous ne l'ignorez pas je crois, à Besançon. Or, au mois de juin dernier, me trouvant fatigué, je décidai d'aller passer l'été dans ma famille à Bourg-en-Bresse.

« Dès le lendemain de mon arrivée, ma sœur Geneviève m'amena une jeune fille que j'avais connue enfant lorsqu'elle venait chez ses grands-parents. Madeleine Voisin venait d'atteindre quinze ans quand, huit ans plus tôt, je l'y rencontrai pour la dernière fois. Dès le premier contact, je pus constater sans fatuité que mon souvenir était resté gravé en elle. Je n'y pris pas autrement garde, — je déteste le flirt, vous le savez, — et limitai nos relations à quelques visites de voisinage. Cependant, visiblement, elle me cherchait, et ma mère, qui voyait en Madeleine un parti possible pour moi, car elle est très fortunée, s'efforçait de multiplier les rencontres, sans se douter qu'elle m'ennuyait.

COUPABLE OU NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Peut-on pratiquer le nudisme chez soi ?

Un adepte des bains de soleil, ainsi que du nudisme intégral, décide de former un club pour pratiquer le culte du soleil en compagnie. Il devient acquéreur d'une petite ferme en province et, chez lui, passe la majeure partie du temps sans vêtements.

Les opinions sont partagées sur le nudisme intégral. Il n'a pas l'adhésion générale. C'est dire que l'adepte en question fait parler de lui. En certains endroits, on le critique avec véhémence.

Puis on en vient aux coups. Un beau jour, la police, appareils photographiques en mains, fait irruption sur la petite ferme. Elle y trouve quatre personnes nues : deux hommes et deux femmes. Il y a également un autre couple, mais il est habillé celui-là.

Malgré les protestations du propriétaire de la ferme, on prit force photographies et même un film. Puis l'homme est traduit devant la Cour sous l'accusation « de s'être exposé, dévêtu, à la vue du public... »

Le prévenu proteste de son innocence. Il soutient ne pas s'être exposé à la vue du public, car il était alors chez lui, dans un endroit privé où le public n'avait donc pas accès.

Mais l'accusation prétendit le contraire. Cette propriété n'était pas privée, car n'importe qui y pouvait pénétrer. Pas de barrières, pas d'affiches prohibitives ; rien pour empêcher les curieux de s'y trouver subitement, en face de nudités vivantes.

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON de s'être exposé, dévêtu, à la vue du public ?

COUPABLE ! a jugé le Président du Tribunal, à la Cour des Sessions de la Paix, à Montréal, dans un jugement du 29 novembre 1951.

Si une personne a le droit de se dévêtir, chez elle, il ne faut pas qu'en ce faisant, elle s'expose à être vue du public.

« Or, un soir, exactement le 20 juillet, quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je vis arriver Madeleine à la maison. Il était dix heures. Ma mère et ma sœur étaient au cinéma. Moi, j'étais resté pour mettre mon courrier à jour. Je lui dis que j'étais seul, m'attendant à la voir partir. Il n'en fut rien.

« — C'est vous seul que je veux voir, me répondit-elle.

« Et avant que je n'aie manifesté ma surprise d'aucune façon, elle ajouta nerveusement :

« — Je suis malade, très malade même. Mes parents l'ignorent et je veux que vous me donniez votre avis.

« Croyant à un stratagème :

« — Ce n'est pas une heure pour une consultation, observai-je avec froideur. D'abord, d'où souffrez-vous ?

« — Du cœur. J'ai déjà consulté à Bordeaux, il y a deux mois ; mais votre diagnostic confirmera l'autre.

« — Venez demain dans la matinée, lui dis-je. Je vous ausculterai.

« Elle me dévisagea de telle sorte que je compris aussitôt que ce n'était pas seulement le praticien qu'elle venait voir, mais l'homme. Elle est fort jolie, vous avez été à même de le constater, et, mon Dieu, la chair est faible. Je voulus me dérober ; elle insista. Je cédaï.

« — Soit ! déshabillez-vous.

« Mon diagnostic fut tel que je me refusai à lui en faire connaître toute la gravité. Je lui trouvais en effet le cœur très atteint. Un long et sévère traitement m'apparut d'extrême urgence, qui ne ferait que retarder une échéance à mon sens inévitable. Naturellement je lui fis comprendre qu'elle s'exagérait son mal. Comme elle ne semblait pas convaincue, j'essayai de la rassurer ; mais je n'étais plus déjà tout à fait moi-même. Cette belle fille chez moi, à cette heure !

« — Que m'importe la mort ! fit-elle, si je connais l'amour !

« Vous devinez la suite. Elle fit tant et si bien que lorsqu'elle me quitta une heure plus tard, elle était mon amie. Elle s'en fut heureuse, faisant mille projets. Quant à moi, j'avais beau me forger l'excuse d'avoir cédé à l'amour exacerbé d'une malade que je savais virtuellement perdue, je me méprisai. Aussi bien, dès le lendemain et sans l'avoir revue, je prétextai une lettre me rappelant toutes affaires cessantes, et repartis pour Besançon. Ici, un de mes confrères parisiens, venant de s'y fiancer, me proposa de permuter. Il était attaché à l'hôpital Boucicaut. Je pris sa place.

« Vous savez le reste, du moins jusqu'à ma fuite.

« La veille du jour où je vous écris la lettre de rupture, une autre m'était parvenue. Elle portait la signature de la vieille gouvernante de Madeleine Voisin et m'annonçait, dans des termes affolés, que sa jeune maîtresse était enceinte et qu'à plusieurs reprises elle avait voulu se tuer. Elle me suppliait de venir, toutes affaires cessantes, moi seul, affirmait-elle, pouvant éviter le scandale.

« Que pouvais-je faire, Marion, sinon partir ? Si je n'étais décidé à prendre dans cette malheureuse affaire toutes mes responsabilités, je pourrais plaider que je n'aimais point Madeleine, et qu'elle était venue me relancer chez moi. Oui, mais avant d'être seulement un homme, mon devoir m'imposait de n'être qu'un médecin, et cette simple considération aurait dû m'empêcher de commettre un acte effroyable que, dans un regrettable instant d'aveuglement, je considérai comme un geste charitable.

« Quand je la revis, je la trouvai tellement changée que j'en fus effrayé. Très droite, elle se jugea tout de suite plus coupable que moi et, tout d'abord,

refusai mon assistance. Cependant, je réussis à la convaincre, lui affirmant que dès la naissance de l'enfant je l'épouserai.

« Je réussis, non sans peine, à la décider à venir à Genève, où elle s'est installée avec sa gouvernante, sa porte devant rester condamnée, sous le prétexte d'un repos le plus absolu. Il avait été convenu que je l'accoucherais moi-même, assisté d'un confrère de mes amis, et c'est la raison pour laquelle je suis ici depuis quatre jours, attendant l'événement. Hier, nous avions projeté d'aller dîner ensemble chez ce collègue qui habite boulevard de la Cluse, à deux pas de la Maternité. Or, au moment où nous allions monter en voiture, près de la gare, elle changea d'avis et préféra rentrer. Je n'étais nullement inquiet. D'ailleurs, elle a le téléphone. Je la reconduisis jusqu'à sa porte; puis, seul, je me rendis chez mon ami. A minuit lorsque je revins à mon hôtel, je fus sur le point de l'appeler pour avoir de ses nouvelles; mais, vu l'heure tardive, j'y renonçai, et c'est, il y a une heure, que j'ai appris ce qui s'était passé par un coup de téléphone de la gouvernante.

« Voilà tout le drame, ma chère Marion. Volontairement, je me suis enchaîné à ce que je considère comme un devoir sacré. Ai-je eu tort ?

Ce fut d'une voix nette que Marion répondit :

— Je savais bien que je n'avais pu aimer un lâche !

A ces mots, Hubert fut tout de suite près d'elle, prit sa main et la baisa longuement. Il était tellement ému que, laissant tomber sa tête au creux de son bras posé sur le bureau, il fondit en larmes. Mais ses pleurs annonçaient la fin de la tourmente. Le fait d'être réhabilité aux yeux de celle qu'il adorait lui rendait toute sa raison de vivre.

— Oh ! Marion, gémit-il. Fasse Dieu, que vous soyez récompensée de m'avoir gardé votre confiance. Je suis si malheureux !

La jeune doctoresse le laissa pleurer un instant; mais un souci vint l'assailir.

— L'enfant ? demanda-t-elle. Qu'allez-vous en faire ?

— Tout est prévu. Elle sera conduite à un orphelinat de la ville.

— Oh ! Hubert !

Pour la première fois, à l'hôpital, elle lui donnait son petit nom. Cependant cette exclamation, où perçait un reproche, le secoua.

— Soyez tranquille, ajouta-t-il. Je ferai mon devoir jusqu'au bout.

Le sujet devinait épineux et, malgré sa force de caractère, Marion ne voulut pas entendre les projets d'avenir. Elle se leva. Hubert fit de même; mais son visage soudain se contracta. L'heure de la séparation était venue, et peut-être serait-elle définitive.

— Marion, dit-il, puisque maintenant vous m'avez jugé, ne pourrions-nous rester en contact ?

La jeune doctoresse secoua la tête négativement.

— Non, répondit-elle d'une voix que, malgré son énergie, l'émotion assourdisait. Il faut nous quitter. Il serait dangereux de trop présumer de nos forces. Notre peine, croyez-moi, Hubert, sera désormais plus légère. Une lueur brillera dans notre nuit, une lueur très douce qui nous consolera : celle de notre conscience. Adieu !

— Non, Marion, pas adieu ! Je vous retrouverai où que vous soyez ! Je ne veux pas vous perdre !

Il avait jeté cette exclamation dans un réflexe de désespoir; mais il se reprit aussitôt :

— Pardon ! Je m'oublie. Je vous en supplie, Marion, faites que nous nous

retrouvions au moins au chevet de notre malade ?

— C'est vous, Hubert, qui me demandez cela, vous un médecin ? Le moindre soupçon la tuerait ! Elle vous aime, ne l'oubliez pas !

Le docteur Chambreuil eut un geste las. Il prit son chapeau qu'il avait déposé sur une chaise en entrant et, les épaules tombantes, la tête basse, il se dirigea vers la porte. Mais, au moment de la franchir, il se détourna; puis, voyant le regard désolé de Marion qui le fixait, il ne fit qu'un bond vers elle et, malgré sa résistance, l'embrassa éperdument.

— Je vous adore ! murmura-t-il.

Après quoi il sortit comme un fou, cependant que Marion, les nerfs brisés, s'effondrait sur la table en sanglotant.

CHAPITRE IV

« Tu es là, Marion ?

— Oui, maman.

La porte de la chambre fut poussée et Mme Arthuis entra, portant une brassée de roses magnifiques et un paquet de lettres.

— Encore une gerbe ! dit-elle. Tu ne pourras pas dire que tes amis t'oublent. Jamais succès ne fut mieux fêté. J'en suis ravie, car il est mérité.

Tout en parlant, l'excellente femme avait posé les lettres sur un coin de table, cherchant une place libre où mettre les fleurs. Déjà la petite chambre en était remplie. Tout semblait à la joie, tout sauf peut-être la lauréate.

Pourtant ce que l'on fêtait en ce jour de juillet était son admission à l'internat. Quinze mois s'étaient écoulés depuis que le docteur Hubert Chambreuil l'avait quittée dans la petite salle de consultation de l'hôpital Rothschild, à Genève. Depuis cette nuit mémorable, elle était restée sans nouvelles de lui, ainsi que de la jeune femme. Celle-ci vivait-elle encore ? Étaient-ils mariés ? Autant de questions non résolues.

Son engagement d'un an arrivé à expiration, Marion avait regagné Paris, malgré les supplications de Jacques Ernouf, celui-ci n'ayant pu taire longtemps le sentiment qu'il éprouvait pour elle, elle s'était décidée à tout lui raconter, de sorte que le jeune stagiaire, sûr désormais de pouvoir la conquérir, avait, la mort dans l'âme, consenti à n'être pour elle qu'un ami dévoué.

Plusieurs fois il était venu à Paris et, dans le tas de lettres apportées par Mme Arthuis et déjà décachetées s'en trouvait une de lui. Mais ce n'était pas celle-là que Marion eût aimé lire.

Lorsque sa mère se fut retirée, elle repoussa de la main les papiers épars qui encombraient sa table de travail, et, la tête entre les mains, laissa sa pensée vagabonder. Celle-ci, libre de toute contrainte, s'envola aussitôt vers celui qu'elle ne parvenait pas à oublier.

Ce parchemin qu'elle venait de conquérir devait marquer, pour Hubert et pour elle, une date, celle de leur mariage, et c'est pourquoi ces nouveaux lauriers, au lieu du bonheur escompté, ne lui apportait qu'un surcroît de regrets, bien près du désespoir.

Maintes fois, elle avait été sur le point de lui écrire à Bourg-en-Bresse, dans sa famille. Elle ignorait l'adresse précise; mais, dans ce petit pays de vingt mille âmes, il devait être très connu. Puis, après réflexion, elle renonçait à ce projet. A quoi bon raviver inutilement leur peine, puisqu'ils ne pouvaient être rien l'un pour l'autre ? Entre eux il subsistait un double obstacle infranchissable : une malade et une enfant. Et, malgré sa force de caractère, ce perpétuel tête-à-tête avec son beau rêve mort, était

[Lire la suite page 30]



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ! Sans énergie !

Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? des vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

POUR tout foyer : un charme qui agrément la vie, qui meuble idéalement les soirées du printemps, le *vade mecum* de toute femme ou jeune fille qui en end être et demeurer « à la page », un joyau de lecture que l'homme aussi peut partager, telles sont les caractéristiques de *La Revue Populaire*, magazine insurpassé dans le genre, magazine conçu et réalisé par des Canadiens pour des Canadiens. S'y abonner, c'est en devenir une ou un adepte, définitivement. On n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement.



Notre roman de février
EN DERNIER RECOURS !
par CONCORDIA MERREL

Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

NOTRE FEUILLETON

MIGNON DE LA BUTTE

par ARISTIDE BRUANT

No 7

La marquise n'insista pas. Elle avait compris.

— Au revoir, ma chérie, à ce soir vers cinq heures, fit M. de Montferrat en s'en allant et en jetant un coup d'oeil d'intelligence à sa femme tandis qu'Yvonne l'embrassait tendrement...

Gilberte et Rose-Blanche demeurèrent seules...

Tout en prenant son café dans une tasse en vermeil, Gilberte se mit à griller une cigarette orientale.

Puis elle dit à sa belle-fille qui, le regard perdu dans le vide, semblait emportée loin de là par une vague et menteuse espérance :

— Yvonne, voulez-vous venir un moment avec moi dans ma chambre.

« J'ai à vous parler.

— Très volontiers, madame.

— Quand donc m'appellerez-vous maman ? fit Mme de Montferrat sur un ton de fausse tendresse...

— Je vous demande pardon, se reprit l'amie du petit chanteur... mais je ne suis pas encore habituée...

— Oui, oui, je vous pardonne. Venez, ma chérie, venez.

Et passant affectueusement son bras sous celui de la jeune fille, la mauvaise femme l'emmena jusque dans sa chambre et, la faisant asseoir près d'elle sur un canapé garni de coussins moelleux, elle attaqua sournoisement :

— J'ai peur, Yvonne, que vous ne m'aimiez pas...

— Pourquoi, madame ?

— Vous êtes étrangement froide à mon égard... Vous me parlez avec contrainte... vous n'avez jamais d'élan vers moi... et, par instants, il m'arrive de surprendre dans votre regard comme de l'hostilité.

« Vous aurais-je, sans le vouloir, causé quelque peine ?

« Voyons, répondez-moi avec franchise...

« Je sens très bien qu'il y a un malentendu entre nous ; et comme je vous aime sincèrement, et que je ne demande même qu'à vous aimer davantage, il est indispensable de dissiper ce malaise qui provient, non pas de moi, mais de vous-même...

Alors... comme emportée par une volonté plus forte que la sienne, animée d'une résolution toute virile et sentant bien qu'elle ne pourrait plus longtemps garder pour elle le poids d'un aussi formidable secret, Yvonne, prête à la lutte, décidée à tout, releva fièrement la tête... et avec une voix toute frémissante d'une volonté longtemps contenue, elle fit :

— Vous voulez une explication, madame. Eh bien, soit, je vais vous la donner.

— Je ne m'étais donc pas trompée... s'écria Gilberte... lorsque je vous disais que vous me considériez comme une ennemie.

— Non, madame, rectifia Rose-Blanche avec un admirable sang-froid... je ne suis pas pour vous ce que vous dites.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-de-la-Rue et Rose-Blanche, qui s'aiment profondément, sont, un jour, séparés. Le marquis de Montferrat, qui recherchait sa fille depuis son enlèvement, la trouve par hasard, et l'amène chez lui. Mais la mère d'Yvonne (c'est le véritable nom de Rose-Blanche), étant morte, le marquis a épousé une nommée Gilberte, femme cupide et méchante. Celle-ci et son ami, Abdul, être fourbe et sans scrupule, qui convoitent la fortune du marquis, méditent les plus funestes desseins.

Jean-de-la-Rue trouve un jour son père adoptif, Poirier, assassiné ; avant de mourir, celui-ci a eu le temps de tracer, en lettres de sang, le mot Basiloff. Puis, c'est au tour de Jean d'être poignardé par les deux mêmes misérables : Charlot l'Arrangeur, et Patte-Folle, le boiteux, qui l'ont attiré dans un piège.

— Alors ?

— Mais je ne vous aime pas, et je ne peux pas vous aimer.

— Pourquoi ?

— Je vais vous l'expliquer !

Et, superbe de dignité, la fille du marquis de Montferrat lança tout d'un trait :

— Non, je ne peux pas aimer celle qui trahit si odieusement mon père !

Gilberte eut un bond de tigresse blessée...

— Vous dites ? fit-elle, pâle de fureur.

Et, comme Yvonne, tout en continuant à la fixer dans les yeux, gardait un silence plus significatif, plus éloquent que les accusations les plus précises, les affirmations les plus véhémentes, la mauvaise femme, devinant aussitôt le péril, marcha vers la « Mignon de la Butte », l'apostrophant d'une voix sifflante :

— Mais parlez, parlez donc, expliquez-vous... je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas, madame ? répéta la jeune fille, avec un accent de doute ironique et de mépris souverain qui acheva d'exaspérer celle-ci.

— Non, je ne comprends pas.

— J'ai vu ! fit simplement Rose-Blanche.

— Quoi ?

— Un étranger vous serrer contre sa poitrine... approcher ses lèvres des vôtres...

Et, dans un geste de pudeur exquise, l'amie du petit chanteur ramena ses mains devant son visage comme pour échapper à la vision d'adultère qui s'évoquait à elle.

Brutalement, la marquise la saisit par le bras.

— Ah ça, vous êtes folle ! Vous osez dire que vous m'avez vue, vous !

— Oui, je vous ai vue !... à Paris, dans le petit salon... Je revenais de me promener avec mon père et Henri... J'allais pour vous présenter mes respects, lorsque je soulevai une portière... vous ne m'avez pas entendue... vous étiez là, avec cet homme... oui, oui, j'en suis sûre, je vous ai vue... je vous ai vue... et je vivrais cent ans que je vous verrais encore...

Gilberte, pâle de fureur, reprenait :

— Mensonge abominable qui prouve à quel point, sous vos apparences d'honnêteté candide, le milieu dans lequel vous avez vécu vous a pervertie, contaminée, gangrenée !

« Parce que, me trouvant tout à coup souffrante, un médecin de nos amis me prodiguait ses soins empressés, se penchait vers moi pour s'efforcer de me faire revenir à la vie... vous en avez tout de suite conclu qu'il m'embrassait et qu'il était mon amant !

« En somme, cela n'a rien d'étonnant. « Après tout, ce que vous avez dû voir, entendre et faire...

— Madame...

— Vous êtes tout naturellement disposée à trouver le vice partout.

« D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je m'abaisse à m'expliquer avec vous...

« On ne se défend pas contre de pareilles turpitudes.

« Enfin, vous avez dû voir comment votre père avait accueilli vos calomnies et vos mensonges !

— Je n'ai rien dit à mon père.

— Vraiment !

— Et je ne lui dirai rien.

— Pas possible !

— Non, madame... il vous aime trop

Et nullement touchée par cette brève réplique qui révélait la grandeur d'âme de celle que dédaigneusement elle appelait : « Fleur de Pavé », Mme de Montferrat reprit sur un ton d'indignation merveilleusement simulé :

— Et moi qui m'attendrissais sur votre sort, moi qui vous défendais avec tant d'apreté contre ceux qui vous attaquaient, moi qui étais prête à ne pas faire dans mon cœur de différences trompeuses, vous m'accusiez d'un véritable crime... mais c'est insensé.

« Allons, il faut en finir...

« Vous allez me faire tout de suite vos excuses, vous allez me dire que vous regrettez vivement de m'avoir flétri du soupçon le plus injuste.

— Non, madame, répliqua Yvonne avec un accent de force insupportable. Non, je ne vous ferai pas d'excuses.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis sûre que ce n'est pas moi qui me suis trompée... mais que c'est vous qui mentez !

— Petite misérable ! s'écria la marquise en se précipitant la main levée vers Rose-Blanche, qui fit avec beaucoup de calme :

— Frappez-moi madame... Ce ne sera pas la première fois que j'aurai été battue par une mauvaise femme.

Gilberte s'arrêta...

Son bras qui menaçait, retomba le long de son corps.

Une flamme de méchanceté atroce passa dans son regard.

Et toute secouée d'un frisson de haine indicible, elle murmura :

— Cela ne porte pas bonheur d'être méchante.

Rose-Blanche frémit malgré elle... Elle eut l'immédiate impression qu'un malheur était dans l'air... et, à son tour, elle et, douloureusement angoissée :

— Que voulez-vous dire, madame ?

Alors, démasquant entièrement son âme cruelle, implacable, Mme de Montferrat s'écria :

— Après tout, je ne sais pas pourquoi, après la façon dont vous venez de vous conduire envers moi, j'userais envers vous de ménagements que vous ne méritez pas.

Et avec la volupté sauvage d'un bourreau qui se délecterait à la pensée de faire souffrir sa victime, la marquise ajouta :

— Votre ami, ou plutôt, que dis-je, votre amant...

— Mon amant, jamais ! protesta avec énergie la fille du marquis de Montferrat.

— Peu importe, reprenait la mauvaise femme puisque désormais je suis bien sûre que vous ne vous rencontrez plus ici-bas...

— Madame !

Et avec une véritable férocité, la marquise ajouta :

— Jean-de-la-Rue est mort !

— Non, non, ce n'est pas vrai ! s'écria la jeune fille.

— Jean-de-la-Rue est mort assassiné, sans doute par un de ses pareils, insistait la misérable créature.

— Non, non, je ne vous crois pas, s'obstinait la malheureuse enfant...

— Ah ! vous ne me croyez pas !

« Lisez, mais lisez donc, et vous verrez si je ne dis pas la vérité !

Affalée dans un fauteuil, Rose-Blanche, dans la peur de savoir, repoussait du geste la feuille que lui tendait la marâtre, lorsque celle-ci se mit à lire à haute voix, les lignes affirmatives par lesquelles le marquis avait appris l'horrible nouvelle :

NOUVEAU DRAME A MONTMARTRE

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que le Montmartrois Jean-de-la-Rue, le fils de ce vieux chiffonnier de la Butte...

A mesure que la marâtre lisait, Rose-Blanche sentait l'existence l'abandonner... Elle ne trouvait pas de larmes, mais il lui semblait que son cœur ne battait plus que par légers intervalles, et qu'il allait bientôt s'arrêter tout à fait...

Des papillons noirs passaient devant ses yeux... des sons de cloches funèbres tintaient à ses oreilles.

Un dernier souffle expira sur ses lèvres.

— Jean, Jean, mon Jean bien-aimé... C'est fini, je ne te reverrai plus.

Puis plus rien... pas un mot, pas un pleur, pas un geste. Le silence... l'anéantissement. La petite tête retomba sur l'épaule, comme celle d'un oiseau mortellement atteint et qui n'a même pas un soubresaut, un spasme pour mourir.

Commencé dans l'édition du 22 décembre 1951.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Gilberte la contempla un instant d'un air de défi et de triomphe...

— C'est qu'elle devient dangereuse, fit-elle... Il est temps d'aviser. Je vais agir !

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La blessée

L'ÉVANOUISSEMENT de Rose-Blanche se prolongeant, la marquise de Montferrat eut cette pensée criminelle :

— Si elle était morte !

Alors, elle s'approcha, regardant attentivement la jeune fille.

— Non, fit-elle au bout d'un moment; je n'ai pas cette chance... Elle respire encore, bientôt elle sera revenue à elle...

« Je ne crois pas qu'elle dise rien à mon mari. Et puis, ma défense est toute prête... et M. de Montferrat ne demandera qu'à me croire.

« Quoi qu'il en soit... elle en sait trop long... Et puis toujours cette menace de mariage suspendue sur ma tête, Jean-de-la-Rue vivant... la chose aurait demandé plus de temps sans doute... mais à présent qu'il est mort... c'est l'affaire de quelques mois, de quelques semaines peut-être !...

« Et c'est là le vrai danger !...

« Dire que si j'osais... je pourrais si facilement... en finir... tout de suite...

« Qui me soupçonnerait ? Personne.

« Il me suffirait d'aller demander à Abdul le poison qu'il m'a offert... ce poison qui ne laisse aucune trace et qui ne pardonne pas... Et tout serait dit...

« Mais non, c'est impossible.

« Je le sens bien, au dernier moment, ma main hésiterait, car j'aurais sans cesse devant les yeux l'image de l'autre... toujours l'autre.

« C'est assez d'un cadavre... oui, c'est assez !...

Et par une sorte d'hallucination, il sembla tout à coup à Mme de Montferrat que ce n'était plus Yvonne qui gisait sur le fauteuil... mais l'autre, comme elle disait... la femme de chambre indiscrete... lâchement assassinée par elle.

En proie à une terreur indescriptible, la bouche tremblante, les yeux fixés malgré elle sur ce corps inerte, Gilberte se mit à marcher à reculons, en poussant des cris inarticulés.

— Oh ! ce fantôme !... J'ai peur !

Soudain la porte s'ouvrit.

Une voix s'éleva, toute frémissante.

— Gilberte !

C'était le marquis de Montferrat qui, sa lettre terminée, avait tenu, avant de descendre à Nice, à s'informer de la façon dont sa fille bien-aimée avait appris la nouvelle de la mort du petit chanteur.

A la vue de son mari, Mme de Montferrat, revenant à la réalité fit tout de suite :

— Mon ami... c'est effrayant... cette pauvre petite. Malgré toutes les précautions que j'ai prises, toutes les périphrases que j'ai employées, elle a compris... elle a voulu tout savoir... J'ai dû lui montrer ce journal... Alors... elle a perdu connaissance. J'en suis toute bouleversée... Et quand vous êtes survenu, j'allais appeler...

— Voulez-vous que j'envoie chercher le docteur ?

— Nous allons voir. Appelez Fanny; et faites également prévenir Pristini.

Tandis que le marquis s'exécutait, la mauvaise femme se rapprochait de sa victime et, redevenue en pleine possession de ses esprits, elle commença à délayer la jeune fille... puis elle s'en fut dans son cabinet de toilette chercher un flacon de sels, qu'elle fit aussitôt respirer à la pauvre enfant.

Fanny accourait, suivie de l'intendant et du marquis de Montferrat, qui tout de suite s'écria :

— Comment va-t-elle ?

— Elle commence à revenir...

— Peut-être pourrait-on la transporter dans sa chambre ?

— Non, aidez-moi à l'étendre sur mon lit.

M. de Montferrat saisit sa fille dans ses bras et, à lui tout seul, s'en fut la déposer sur la couche de la marquise.

Vivement, celle-ci, se glissant à côté de Pristini lui avait murmuré à l'oreille quelques paroles mystérieuses et sans doute de la plus haute importance, car l'étrange serviteur eut un sourire imperceptible qui en disait long; puis sans prononcer un mot, mais après avoir adressé à son interlocutrice un coup d'oeil qui semblait vouloir dire : « Comptez sur moi ! » il tourna les talons et gagna silencieusement le couloir...

A haute voix, Mme de Montferrat dit à Fanny :

— Allez tout préparer dans la chambre de Mademoiselle, afin que nous puissions l'y ramener dès qu'elle ira mieux.

— Pristini appela le marquis en se retournant.

— Pristini n'est plus là, répliqua aussitôt Gilberte.

— Où est-il allé ? Je voulais lui demander de téléphoner tout de suite au docteur Duflaux.

— C'est fait, mon ami.

— Je vous en remercie...

Et, contemplant sa fille dont les yeux s'entreouvraient péniblement, comme à regret, le gentilhomme se pencha vers elle, disant :

— C'est moi, ton papa. Tu m'entends ? Tu me reconnais ?

Rose-Blanche fit un signe affirmatif.

— Ma pauvre petite... reprenait le père... si tu savais combien je prends

part à ta peine... Ta maman m'a dit combien tu avais été frappée... Mais sois tranquille, ma chérie, nous sommes là pour te consoler, pour t'aimer.

Yvonne se taisait.

Pas un mot ne s'échappait de ses lèvres.

Pas une larme ne perlait au bord de ses cils.

En un mouvement tout de lassitude et de détresse, elle s'était emparée de la main de son père et elle la serrait doucement... comme pour le remercier de ses paroles consolantes... comme pour lui dire toute sa reconnaissance de le voir là, à son chevet, entre elle et la mauvaise femme.

Quant à la marquise, elle n'était pas sans éprouver une certaine inquiétude.

Gilberte se reprochait d'avoir été trop brutale, d'avoir trop vite cédé, non seulement à la haine que lui inspirait Yvonne, mais encore à un besoin de prendre sa revanche sur elle, en la torturant immédiatement, en la frappant tout de suite en plein coeur, au lieu de distiller goutte à goutte le venin et de la faire souffrir davantage, tout en la comblant de cajoleries perfides, et en la couvrant d'hypocrites caresses, lorsqu'une voix d'enfant retentit :

— Petite soeur ? Où est-tu, dis ?

C'était Henri qui arrivait les jambes embarrassées dans sa chemise de nuit trop longue... et aussitôt il ajoutait :

— J'ai entendu Fanny qui disait que tu étais malade; alors j'ai voulu venir. Je me suis même piqué au pied, il y avait une épingle sur le tapis.

« Mais ça ne fait rien...

Avant que son père et sa mère aient eu le temps de le retenir, il sauta sur le lit où reposait Yvonne et prenant dans ses bras la tête de sa soeur, il l'embrassa en disant :

— Tu sais, ce soir, si tu es encore malade, c'est moi qui viendrai te faire manger ta soupe.

— Voyons... Henri, fit Mme de Montferrat d'un ton agacé.

Lentement, mélancolement, Rose-Blanche dirigea vers sa belle-mère un regard où il n'y avait plus de colère, mais où se reflétait la plus profonde détresse qui eût peut-être jamais déchiré le coeur d'une innocente.

Une phrase, une plainte, une prière plutôt s'exhalait de ses lèvres décolorées :

— Laissez-le moi, je vous en prie.

Attirant contre elle la tête du cher petit, elle fit en l'embrassant tendrement :

— Mon frerot adoré, moi aussi je t'aime !

— Mes chers enfants, fit M. de Montferrat qui avait peine à retenir ses larmes.

« Oh ! oui, aimez-vous, aimez-vous, tous deux.

Et s'adressant à sa femme, il ajouta :

— Regardez comme ils sont charmants, et comme cette fraternelle tendresse doit nous rendre heureux.

« Car, vous comme moi, nous avons été incapables de consoler notre fille.

« Et, voyez, il a suffi que notre Henri apparût et s'en vint gentiment se blottir dans les bras de sa soeur, pour que la pauvre chérie ne se laissât plus aller au désespoir !

— Oui, c'est bien, c'est très bien, balbutia la marquise qui, malgré toute son énergie sur elle-même, n'avait pas réussi à se composer, comme d'habitude, un visage de circonstance.

Frappé de la froideur avec laquelle sa femme venait de s'exprimer, M. de Montferrat jeta sur elle un regard étonné et tressaillit, comme s'il découvrait tout à coup sur la figure de sa femme une expression de contrainte que, jusqu'à ce moment, elle avait su dissimuler.

Pour la première fois un soupçon le troubla. Il eut là comme une vision d'un voyageur qui après avoir traversé une campagne fertile, une plaine riante, ombragée de beaux grands arbres, à travers lesquels on apercevait le bleu des nuées dans un incessant miroitement de soleil, se trouverait tout à coup, sans transition, dans une région sauvage, sans verdure, et placé en face d'un gouffre au fond duquel gronderait, bouillonnerait un mystérieux et menaçant torrent.

Certes, il n'eut pas l'intuition du drame affreux qui se déroulait à ses côtés. Il n'eut pas une seconde la pensée qu'il était l'époux d'une femme astucieuse, d'une marâtre sans pitié, pas plus qu'il n'entrevit un instant que sa fille pouvait avoir en sa femme la plus implacable ennemie...

Néanmoins il sentit planer en son esprit un doute vague, une incertitude troublante...

Il lui parut que peut-être Gilberte n'aimait pas Yvonne autant qu'elle le prétendait.

Cette crainte, ce doute, c'était la première peine qui se détachait de l'édifice du bonheur qu'il croyait avoir si solidement construit. C'était l'effritement qui commençait...

Comme tous ceux qui aiment passionnément et qui s'en veulent d'oser toucher à leur idole, il chercha à se rassurer en se disant :

— Je me trompe... Gilberte est trop bonne, trop loyale et m'aime trop sincèrement pour ne pas aimer sincèrement ma fille.

Mais le doute était né, et en dépit de tous ses beaux raisonnements, il grandissait comme la tache d'huile.

M. de Montferrat au bout de quelques instants de réflexion en était arrivé à formuler ainsi sa crainte :

— J'ai peur d'aller trop loin... j'ai peur de comprendre.

De comprendre quoi ?

Que Gilberte était jalouse, jalouse de la place qu'Yvonne avait prise dans la maison et dans le coeur du marquis.

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. A quoi servent les pores de la peau ?
2. Nommez les cavités du coeur ?
3. Par quoi circule le sang dans le corps ?
4. Quel est le rôle du foie ?
5. A quoi compare-t-on les reins ?
6. D'où vient le nom de maroquin ?
7. Que porte la chèvre au menton ?
8. Comment s'appellent les poils et le museau du porc ?
9. Quelle est la longueur moyenne de la vie des chats et des chiens ?
10. Quels sont les symboles du chat et du chien ?

REPONSES

1. A donner passage à la sueur.
2. Deux supérieures : les oreillettes ; deux inférieures : les ventricules.
3. Par les artères et les veines.
4. Il sécrète la bile ou le fiel.
5. A des filtres qui débarrassent le sang des matières nuisibles.
6. Du Maroc où ce cuir fut d'abord fabriqué.
7. Une barbe qui toujours en mouvement.
8. Soies et groin.
9. Les chats, 12 ans ; les chiens, 15 ans.
10. Hypocriste et fidèle.

Mais la mauvaise femme, comme si elle découvrait ce qui se passait dans l'esprit du marquis, et comprenant qu'il était indispensable qu'elle regagnât le terrain perdu, s'adressa à lui sur un ton affectueux :

— Mon ami, qu'avez-vous ? Je lis la tristesse sur votre front...

Alors, l'attirant dans l'embrasure de la fenêtre... elle poursuivit, de plus en plus câline, enveloppante :

— Je comprends que vous soyez très affecté... Si, comme moi, vous aviez assisté à l'effondrement de cette pauvre petite !...

Mais l'interrompant, tout en plaçant ses deux mains sur ses épaules, et en approchant sa tête tout près de la sienne, le gentilhomme demanda à sa femme :

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce qu'il me semble...

— Robert... Sachez que votre fille m'est aussi sacrée que si elle était mienne...

— Merci Gilberte !

Sentant qu'elle reprenait l'avantage, l'astucieuse créature continua :

— Comment avez-vous pu avoir de pareilles idées, surtout après ce qu'Yvonne a fait pour notre Henri.

— C'est vrai, pardonnez-moi ces questions ridicules...

— Pas si haut ! recommanda la marquise. Il ne faudrait pas que les enfants nous entendent.

— Encore merci, fit le gentilhomme tout reconforté.

Et attirant de nouveau sa femme, il la pressa longuement contre sa poitrine en murmurant :

— Vous ne pouvez vous imaginer combien je vous aime !...

Puis il retourna près de sa fille qui n'avait pas entendu distinctement ce que ses parents se disaient, mais qui, néanmoins, avait douloureusement tressailli en voyant son père embrasser ainsi la mauvaise femme avec autant d'effusion sincère.

M. de Montferrat interrogeait :

— Te trouves-tu un peu mieux ?

— Oui, père.

— Veux-tu que je t'aide à regagner ta chambre ?

— Oui, oui, je veux bien.

Et comme elle se soulevait, Henri, s'accrochant à elle, fit :

— Je ne veux pas te quitter, je veux aller avec toi !

— Ecoute, mon petit, s'interposa la marquise, le médecin ne va pas tarder à arriver. En attendant, ta soeur a besoin de repos ; tu vas donc me faire le plaisir de la laisser tranquille. D'ailleurs, tu vas tout à fait bien. Ta bonne va t'habiller ; et, comme il fait un temps superbe, tu iras jouer dans le jardin.

— Je veux rester avec Yvonne, s'entêtait le gamin.

— Obéis, mon cher petit, ordonna le père...

— En voilà assez, déclara Mme de Montferrat en prenant son fils dans ses bras et en allant le remettre elle-même à Fanny, qui attendait dans le couloir...

L'enfant s'était mis à hurler comme si on l'étranglait.

Alors, au comble de l'énervement, Gilberte le pinça durement au bras, ce qui eut pour résultat de faire redoubler les cris :

— Maman ! Méchante maman ! Tu m'as fait mal !...

— Moi, je t'ai fait mal ! protesta la marquise... Voilà qu'il ment à présent. C'est extraordinaire combien cet enfant se transforme à son désavantage.

« Fanny, emportez-le vite dans sa chambre, et s'il continue à crier, il restera couché jusqu'à demain.

— Maman ! maman méchante ! continuait à hurler le petit en se frottant le

bras. Yvonne, ma petite soeur, défends-moi ! défends-moi !

Et comme la voix de l'enfant s'éloignait derrière la porte, la marquise se prit à dire :

— Décidément, ce n'est plus une existence... Oui, il faut en finir. Le marquis ne l'entendit pas...

Il était tout occupé à écouter les paroles de Rose-Blanche qui, pâle et défaillante s'appuyait à son bras...

En arrivant dans sa chambre, la jeune fille d'une voix altérée, demanda simplement :

— Alors, c'est bien vrai qu'il est mort ?

— Oui, ma pauvre petite...

— Et on ne sait pas qui l'a tué ?

— Non, on ne sait pas...

— C'est épouvantable !...

Comme Yvonne chancelait, le marquis la prit dans ses bras, et lui dit d'une voix pleine de compassion :

— Je t'en prie... calme-toi... je comprends ton chagrin. Je te plains de tout mon cœur...

Mme de Montferrat apparaissait, annonçant :

— Voici le docteur Duflaux !

Un homme d'un certain âge, à la barbe grisonnante, taillée en pointe, au regard singulièrement pénétrant et dont la bienveillance naturelle ne parvenait pas à atténuer l'acuité troublante, suivait la marquise... qui expliquait :

— Un malaise subit... sans doute le changement de climat... d'habitudes, nous vous avons fait tout de suite téléphoner.

— Nous allons voir cela ! disait le médecin en serrant la main que le marquis lui tendait.

Alors, se dirigeant vers l'amie du petit chanteur que son père avait fait asseoir sur un fauteuil près de la fenêtre entrouverte, M. Duflaux, après un bref examen déclara :

— Comme vous le dites, marquise, c'est bien de la surexcitation nerveuse, mais qui ne tient nullement, ainsi que

vous le pensez, au changement d'air. L'état général n'est pas extraordinaire. Il y a un peu d'anémie, de neurasthénie...

Et tapotant doucement la joue de sa jeune cliente, il fit :

— On broie du noir, n'est-ce pas ? C'est malheureux... au milieu de tout ce bleu...

« Enfin, cela ne sera pas bien grave... De bons soins, de l'exercice et une simple potion à la fois calmante et reconfortante auront vite fait de ramener sur ces jolies joues les couleurs roses que l'on doit y voir sans cesse... »

« Monsieur le marquis, je vous demanderai simplement de quoi rédiger une ordonnance.

— Très volontiers, mon cher docteur. Alors, se penchant à l'oreille du gentilhomme, le praticien fit sur un ton de gravité qui n'échappa point à son interlocuteur :

— J'ai à vous parler...

— Je vous suis... fit le père d'Yvonne, envahi par une vive inquiétude.

CHAPITRE II

La consultation du docteur Duflaux

M. DE MONTFERRAT avait emmené le médecin dans son cabinet de travail, et l'invitant à s'asseoir devant son bureau, immédiatement il demanda :

— C'est donc grave ?

Sans répondre directement à sa question, le docteur interrogea :

— Votre fille vient d'avoir un très vif chagrin... n'est-ce pas ?

— Vous avez deviné.

— Oui, c'est bien cela... déclarait le praticien, en griffonnant sur une feuille de papier blanc quelques lignes qui ressemblaient plutôt à des signes cabalistiques qu'à des mots.

— Cette pauvre petite, murmurait le père, a eu jusqu'à présent une existen-

ce tellement extraordinaire, je devrais même dire tellement douloureuse ! A un médecin on peut — que dis-je ? — on doit tout confier... Sans doute avez-vous entendu parler...

D'un geste plein de tact et de dignité, le docteur Duflaux arrêta le père d'Yvonne.

— Monsieur, fit-il... il est inutile d'insister. Le mal physique dont souffre votre fille n'est que superficiel... Laissez-moi simplement vous donner un conseil : Mariez cette enfant-là, le plus tôt possible et le mieux que vous pourrez... C'est une nature délicate, impressionnable... une sensitive en un mot. Faites que le chagrin qu'elle vient d'éprouver soit vite compensé par une joie très vive... Cela vaudra mieux que tous les régimes, les médicaments, les traitements que je pourrais préconiser.

— Mon cher docteur... je suis tellement de votre avis que je puis vous déclarer que des pourparlers très sérieux sont engagés, mais faut-il encore que ma fille soit dans une disposition d'esprit qui lui permette de consentir à ce mariage...

— Mlle de Montferrat a une inclination ?

— C'est cela, docteur !

— Diable !

— Mais je dois vous dire que le jeune homme qui lui avait inspiré un sentiment d'amitié profonde, réelle, vient de mourir dans des circonstances dramatiques. Nous avons dû apprendre à notre enfant la catastrophe... Vous avez vu à quel point elle avait été bouleversée...

— Je me doutais bien qu'il y avait là-dessous une petite complication romanesque, mais puisque ce jeune homme n'est plus, l'obstacle de vos desseins est beaucoup moins considérable.

— Docteur, reprenait gravement M. de Montferrat, vous venez de me donner un conseil excellent.

« Mais pour que je puisse le mettre en pratique il faudrait qu'Yvonne oubliât le passé... et je crains que les choses ne marchent pas aussi vite que nous le voudrions.

— Laissez-moi réfléchir... fit le docteur... Je reviendrai demain... j'examinerai attentivement votre fille... je l'étudierai non seulement au point de vue physique... mais surtout au point de vue mental... Et peut-être arriverai-je plus tôt que vous le pensez, à la faire entrer dans vos vues...

— Puis-je vous demander comment ?

— Vous savez que je suis élève de Charcot, et je puis vous affirmer qu'en reprenant à mon compte certaines de ses méthodes, que le grand maître nous enseignait à ses cours vraiment merveilleux de la Salpêtrière, j'ai obtenu des résultats extraordinaires.

— Sans doute avez-vous recours à l'hypnotisme, à l'auto-suggestion ?

— Parfaitement !

« Si vous le voulez, je me fais fort de chasser de l'esprit de Mlle votre fille une pensée qui pourrait non seulement l'attrister longuement, mais la dominer au point de compromettre son bonheur futur.

— Je vous remercie infiniment, mon cher monsieur Duflaux, de l'intérêt que vous portez à mon enfant, mais surtout n'allez pas voir dans ce que je vais vous dire un manque de confiance à votre égard... je vous tiens, au contraire, non seulement pour un excellent médecin, mais encore pour un grand honnête homme.

— Je vous sais un gré infini de votre estime.

— Cependant, je dois vous avouer que votre proposition, si intéressante qu'elle soit, éveille en moi un scrupule.

— Lequel, marquis ?

— Je me demande si j'ai le droit de brusquer ainsi ma fille, de substituer une volonté étrangère à la sienne, de lui prendre son libre arbitre qui est en

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Attends-moi là deux minutes, je vais diner et je reviens !

quelque sorte le droit de nature le plus sacré qu'il y ait en nous.

— Je vais répondre tout de suite à cette objection :

« Si le jeune homme était vivant, et si j'apprenais qu'il est digne de votre fille, et que seules des considérations personnelles vous font lui refuser de l'admettre dans votre famille, j'estime alors qu'uniquement pour vous être agréable, je n'aurais pas le droit de me placer entre votre fille et lui et de violer ainsi la volonté de Mlle Yvonne.

« Mais il n'est plus, m'avez-vous dit, je n'ai donc pas besoin de savoir ce qu'il a été, et je ne saurais, en tout cas, lui causer aucun tort en effaçant son souvenir dans l'âme de votre fille !... Elle, au contraire, je la sauve !

— Oui, vous avez sans doute raison, répliquait M. de Montferrat, mais cependant, j'ai besoin de réfléchir encore et avant d'user de ce moyen qui, je ne vous le cache pas, m'inquiète, me gêne, me trouble, je préférerais employer la persuasion...

— Certes, admettait le docteur ; et je m'en voudrais de chercher un seul instant à passer trop lourdement sur votre décision ; cependant, un mot encore...

— Parlez, je vous en prie.

— Je connais peu, pour ainsi dire pas du tout, Mlle de Montferrat, je l'ai à peine examinée cinq minutes. Eh bien ! malgré cela, par ce que j'ai découvert en elle et après les renseignements complémentaires que vous venez de me fournir, j'ai la conviction intime, absolue, qu'il faudra de longs mois, des années peut-être pour la reconquérir.

« En effet... sous son apparence délicate... elle cache un de ces tempéraments de fer, une de ces volontés arrêtées que rien n'ébranle ; c'est une très grande, très fine, très belle nature... Vous ajoutez qu'elle a été malheureuse ?

— Très malheureuse !

— Eh bien... l'amour, ou même la simple amourette qui s'installe dans de pareilles âmes n'est point une de ces jolies petites fleurs bleues qui se laissent cueillir facilement et qui se fanent aussitôt qu'elles ont été arrachées au sol, mais au contraire, une de celles qui grandissent comme le lierre puissant qui grimpe autour de l'arbre, l'étreint, l'étouffe sans vouloir le quitter, et qu'il faut tuer lui-même pour avoir le cadavre de sa victime.

M. de Montferrat écoutait le docteur avec une grande attention.

Les arguments que l'homme de l'art produisait à l'appui de ses dires semblaient l'impressionner considérablement.

— Sans doute avez vous raison, reprit-il ; mais avant de violenter cette âme, je vous le répète, je veux employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir...

« Si je vois que je n'arrive pas à convaincre et à décider ma fille, j'aurai recours à vous, mais en dernier ressort.

« Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Non seulement je vous comprends, mais je vous approuve...

« Laissez-moi simplement vous dire une dernière fois que je demeure à votre entière disposition...

— Et moi, docteur, permettez-moi de vous exprimer toute ma profonde reconnaissance.

Les deux hommes se séparèrent... le médecin pour continuer ses visites auprès de ses clients, le gentilhomme pour retourner auprès de sa femme.

Celle-ci était dans sa chambre. Elle s'apprêtait à sortir.

— Eh bien, interrogea-t-elle tout de suite, avec les apparences du plus vif intérêt... que vous a dit le docteur Duflaux ?

— Le docteur, répliqua M. de Montferrat, sait la vérité

— Vraiment

— Il a tout de suite deviné que l'indisposition d'Yvonne avait une cause morale... des plus sérieuses... Je lui ai fourni tous les renseignements nécessaires et il a conclu, comme moi, comme vous, qu'il fallait la marier le plus vite possible.

— Evidemment ; mais j'ai grand-peur, mon pauvre ami, que d'ici longtemps, elle repousse systématiquement tout projet d'union.

— J'ai eu moi-même cette crainte, mais je dois vous dire qu'elle est complètement dissipée, grâce à l'intervention aussi discrète qu'utile de cet excellent docteur Duflaux.

Alors, avec une ironie inquiète qu'elle avait peine à dissimuler, la marquise interrogea :

— Comment !... le médecin aurait trouvé le moyen de faire oublier à Yvonne son chagrin ?

— Peut-être, ma chère amie.

— Ce n'est pas le docteur Duflaux, c'est le docteur Miracle !...

— En effet, ce qu'il vient de me dire est prodigieux. Figurez-vous qu'il est arrivé déjà à transformer, à annihiler certaines volontés irréductibles, au moyen de l'hypnotisme.

— Ah ! c'est tout cela... ricana la mère du petit Henri... le procédé est archi-connu... Je l'ai même vu employer par un charlatan, dans des baraques, à la foire de Neuilly... et je ne suppose pas que vous ayez l'intention de soumettre votre fille à une pareille épreuve.

— Certes, je n'accepterai cette idée qu'à la dernière extrémité ; mais il s'agit de l'avenir, du bonheur d'Yvonne.

— Tout cela c'est de l'enfantillage.

— Si je ne connaissais pas Duflaux depuis de longues années, il est évident que je ne lui confierais pas mon enfant. Vous savez jusqu'à quel point il pousse la conscience professionnelle. D'ailleurs, il m'a donné des preuves, oui, il m'a cité entre autres un fait tellement concluant que j'en arrive à me demander si j'ai le droit de ne pas le suivre tout de suite dans la voie qu'il me propose.

— Vous êtes libre... Quant à moi je considère qu'il est de mon devoir de vous faire toutes les objections que m'apporte l'affection que j'ai non seulement pour vous mais aussi pour cette pauvre petite.

— Croyez que je vous en ai une vive gratitude, affirmait le gentilhomme. D'ailleurs, nous n'en sommes pas encore là... je réfléchirai... mais je ne vous cacherais pas que je suis très troublé.

— Moi aussi, fit simplement la mauvaise femme.

— Vous sortez ? questionna le père de Rose-Blanche.

— Oui... Yvonne repose sous la garde de Fanny... Et comme j'ai quelques courses très urgentes à faire...

— Alors, je vous laisse l'auto... Je vous demanderai seulement de me déposer place Masséna.

— Très volontiers... Où et quand devrai-je vous reprendre ?

— Ne vous inquiétez pas, je rentrerai seul. Car j'ignore le temps que je devrai rester en ville.

— D'ailleurs, reprit Mme de Montferrat, je reviendrai bien vite. Car, si sûre que je sois de Fanny, je m'en voudrais de laisser Yvonne longtemps toute seule...

Tous deux quittèrent la chambre... descendirent au jardin où la limousine les attendait. Ils y prirent place... et ne se séparèrent qu'à l'endroit indiqué par le marquis. Celui-ci, après avoir embrassé la main de sa femme, prit congé, en disant :

— Alors, à ce soir, ma chère Gilberte.

— A ce soir, Robert.

— Où voulez-vous que je dise au wattman de vous conduire !

— Avenue de la Gare, chez Mme Vaillant.

— La modiste ?

— C'est cela.

Le marquis lança l'adresse et tandis qu'il disparaissait, au milieu de la foule qui encombrait les arcades entourant le casino, le chauffeur partit dans la direction indiquée.

La voiture s'arrêta bientôt devant un magasin des plus élégants... La marquise y pénétra, et resta quelques minutes à examiner les chapeaux.

Puis, revenant à la voiture, elle dit au conducteur sans plus d'explications :

— Attendez-moi un instant.

Alors, regagnant d'un pas alerte la place Masséna, elle se rendit jusque chez le docteur Marrach... Dans l'anti-chambre, le domestique, qui semblait prévenu de la visite, fit un simple signe à la marquise et l'introduisit dans une petite pièce où il n'y avait personne... et d'où elle pouvait entendre les conversations animées des belles dames élégantes qui attendaient dans le grand salon leur tour de consultation.

Au bout d'un instant, le valet de chambre revenait, annonçant :

— M. le docteur attend madame la marquise.

Et ouvrant une porte dissimulée sous une épaisse tenture, il fit entrer la visiteuse dans le cabinet du rasta qui, le sourcil froncé, l'air de mauvaise humeur, s'en fut à elle, lui disant :

— Pristini vient de me téléphoner. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Alors, regardant son amant dans les yeux, la marquise de Montferrat lança d'une voix brève, sifflante :

— Il y a que nous sommes perdus !

CHAPITRE III

Les fleurs de Nice

AUTANT, en pénétrant chez son amant, la mauvaise femme qui avait abandonné toute contrainte semblait anxieuse, bouleversée, autant en le quittant elle paraissait rassurée et même triomphante.

Que s'était-il passé entre ces deux êtres aussi terribles l'un que l'autre et si bien faits pour s'entendre ?

Que s'étaient-ils dit ? Qu'avaient-ils décidé ?

Gilberte était-elle résolue enfin à suivre les conseils de son complice, c'est-à-dire à faire disparaître Rose-Blanche, et, au besoin, le marquis de Montferrat ?

Nul n'aurait pu le deviner ; car l'entretien, commencé sur un ton assez haut, s'était continué, prolongé et achevé à voix tellement basse que même une oreille collée contre la porte, ne serait arrivée à en percevoir un seul mot.

Le visage rayonnant, l'oeil animé d'un éclat étrange, la bouche entrouverte en un sourire de défi, la marquise avait regagné son auto qui stationnait toujours devant la boutique de la modiste et, tout en sautant légèrement dans la voiture, elle avait lancé au valet de pied qui lui ouvrait respectueusement la portière :

— Nous rentrons !...

Dix minutes après la somptueuse limousine faisait grincer le sable des allées de la villa des Tamaris...

Tout de suite, avant même de se débarrasser de son chapeau et du léger manteau qu'elle avait jeté sur ses épaules, Mme de Montferrat monta d'un pas léger le grand escalier conduisant au premier étage et, sans même s'enquérir des nouvelles de son fils, elle courut à la chambre d'Yvonne, ouvrant doucement la porte comme si elle craignait de réveiller la jeune fille...

La chambre était vide.

La marquise tressaillit.

— Pourvu, se dit-elle, qu'elle n'ait pas fait quelque coup de tête !

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pour quoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

DETECTIVES Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casler 25, Station T. Montréal, P.Q.

DEPRESSION

Prenez ce tonique riche en vitamines et glycérophosphates d'une merveilleuse efficacité dans les cas les plus avancés.

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier
D. WATSON & CO., Montréal



Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Coupon d'abonnement		Le Samedi	
Canada		1 an	\$3.50
Etats-Unis		1 an	\$5.00
		6 mois	2.00
		6 mois	2.50
☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.			
Nom			
Adresse			
Ville			
Province			
POIRIER, BESETTE & CIE, LITEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.			

« Cela serait ridicule, maintenant surtout que je suis sûre que ce mariage ne se fera pas... »

Allant à la sonnette électrique, elle appuya vivement par trois fois sur le bouton.

Bientôt, Fanny apparut.

— Mlle Yvonne ? interrogea aussitôt la mauvaise femme.

— Mademoiselle n'a pas voulu rester dans sa chambre. Elle a dit qu'elle allait beaucoup mieux, et elle est allée se promener dans le jardin.

— Toute seule ?

— Non, avec M. Henri.

— Bien, je vous remercie.

Mme de Montferrat s'approcha de la fenêtre, fit manoeuvrer le store, et plongea un regard dans le parc...

A droite... devant un massif de fleurs, Rose-Blanche se tenait debout, pensive, l'air triste, une main appuyée sur l'épaule de son jeune frère qui semblait lui parler à la fois avec tendresse et volubilité.

A quelque distance de là... dissimulé derrière un palmier, Pristini, fidèle à sa consigne, observait, ne perdant pas de vue les deux enfants...

— Bien, fit Mme de Montferrat entre ses dents... Je me charge d'ici peu de remettre tout en place dans la maison !

M. de Montferrat rentra quelques instants après...

Apercevant ses enfants, il s'en fut tout de suite à eux...

Aussitôt qu'Yvonne reconnut son père, son visage s'éclaira un peu... et devancée par Henri, qui courait se précipiter dans les bras du marquis, elle s'en fut, elle aussi, vers le gentilhomme, qui, après avoir répondu aux caresses du bambin, serra tendrement sa fille contre sa poitrine.

Mais le petit garçon s'accrochait à son bras, lui demandant :

— Papa, qu'est-ce que tu m'as rapporté de Nice ?

— Laisse, mon mignon... J'ai besoin de causer avec ta soeur.

La silhouette de Fanny se profilait au détour de l'allée.

— Voici justement ta bonne qui vient te chercher, reprit le marquis. Tu as été souffrant ce matin... le temps rafraîchit. Rentre... Allons, sois raisonnable...

— Qu'est-ce que tu m'as rapporté de Nice ? insistait l'enfant.

— Un beau joujou que je te donnerai, si tu m'obéis et si tu es sage.

— Alors, je vais rentrer avec Fanny.

— C'est cela, va... va, avec Fanny.

Avec la mobilité des êtres de son âge, Henri courait déjà vers la bonne, lorsque tout à coup, il revint sur ses pas, se dirigeant vers Rose-Blanche.

— Je veux t'embrasser encore, fit-il, en s'élançant dans les bras de sa soeur.

Comme celle-ci déposait sur le front de l'enfant, encore un peu brûlant, un baiser tout fraternel, il fit en s'adressant à son père :

— Je ne sais pas ce qu'elle a, grande soeur Yvonne, mais elle est toute drôle aujourd'hui. Elle ne dit rien... mais rien du tout... Est-ce que tu lui as rapporté quelque chose de Nice, à elle aussi ?...

— Oui, mon petit, oui...

Avec une gravité tout à fait comique, Henri déclara :

— Alors, je suis content.

Et, se mettant à courir, il rejoignit Fanny et l'entraîna vers la maison en disant :

— Je vais être très sage pour avoir mon joujou...

Le père et la fille étaient demeurés seuls.

— Eh bien, ma chère enfant, interrogeait le marquis, es-tu un peu remise de ton émotion ?

Yvonne, le front baissé, hésitait à répondre.

— Voyons, parle... ma chérie... Je voudrais tant que ton coeur n'eût pas de secrets pour moi.

— Il n'en a pas ! répondit la jeune fille d'une voix brisée.

— Je le sais, mais je voudrais encore que tu me dises tout ton chagrin. Cela vaudrait mieux que de le garder pour toi seule. Les peines que l'on partage deviennent moins cruelles... Allons, parle, raconte-moi tout le désarroi dont tu souffres... et sois bien persuadée que je ferai l'impossible pour ramener dans ton âme le calme et la paix qui lui sont si nécessaires.

M. de Montferrat avait parlé sur un ton tellement persuasif et tendre qu'Yvonne tourna vers lui ses grands yeux pleins de reconnaissance.

— Père, fit-elle, toute haletante, il y a peu de temps, très peu de temps que je vous connais et pourtant je vous aime de toutes mes forces... Ah oui, croyez-moi, de toutes... toutes mes forces !

« D'ailleurs, j'ai toujours aimé mon papa. Que de fois, quand j'étais toute seule et que j'avais été battue par la mère Gibelotte... »

— Ne me rappelle pas ces vilains souvenirs...

— Si... si, il le faut... Oui, quand je me retrouvais toute seule le soir dans le cabinet noir où on me reléguait... c'était mon papa que j'appelais... mon papa et ma maman... ma vraie maman... celle que je n'ai jamais vue et que je ne verrai jamais

« Alors je cherchais à me figurer comment ils étaient tous deux... Et peu à peu j'en arrivais à me convaincre qu'ils étaient là, près de moi... qu'ils me parlaient, qu'ils m'embrassaient, qu'ils me consolaient. Et cela me donnait du courage. »

— J'aime à t'entendre parler ainsi, ma chérie. Car tu me donnes raison quand je te dis de tout me raconter.

— Franchement non, je ne pourrais pas, refusait l'amie du petit chanteur.

Et avec un accent plein du découragement le plus amer, de la tristesse la plus infinie, elle poursuivit :

— Ce n'est point parce que j'ai honte de vous dire des choses... Je n'ai pas à en rougir, au contraire... mais... cela me ferait trop de mal... et je vous demande en grâce de ne plus jamais prononcer son nom devant moi...

— Comme tu voudras, ma pauvre petite !

Alors... tandis que des larmes bien-faisantes, des larmes libératrices commençaient à rouler lentement sur ses joues, Rose-Blanche confia :

— Je veux enfermer en moi toute ma douleur... Car je sens bien que je n'oublierai jamais.

— Pleure, ma chère enfant... conseillait le marquis... pleure... la tête appuyée sur mon épaule... comme sur celle de ton meilleur ami...

Le père et la fille restèrent ainsi pendant un long moment... lui, comprenant que c'était bien un deuil éternel qui allait assombrir à jamais l'existence de la pauvre petite, à l'aube de sa vie... elle, comme effondrée sous le poids d'une épreuve trop lourde... et se demandant si elle aurait la force de supporter son chagrin...

— Voici la nuit qui vient... constatait le marquis. Rentrons.

— Oui, rent-ous, répéta Yvonne, d'une voix blanche...

Dans le crépuscule qui tombait, à travers les senteurs puissantes de la flore méditerranéenne, M. et Mlle de Montferrat reprirent bientôt le chemin de la maison ; Rose-Blanche s'appuyait au bras de son père, qui regrettait presque de ne pas avoir laissé sa fille dans l'ignorance de la mort du petit chanteur.

— Nous avons quelques amis à dîner, hasarda timidement le gentilhomme.

QUE répondriez-vous ?

Q. — Qu'est-ce qu'un gavroche ?

R. — C'est un gamin de Paris, spirituel et moqueur, plein de générosité, tel qu'on le trouve dans « Les Misérables », de Victor Hugo.

Q. — Qu'entend-on par un gribouille ?

R. — Un esprit brouillon, sans ordre, sans bon sens, se jetant à l'eau pour ne pas se mouiller.

Q. — Que désigne un harpagon ?

R. — Un avare, fesse-mathieu, ladre consommé, qui ne donne pas, mais « prête » le bonjour. Personnage principal de « L'Avare » de Molière.

Q. — Qui est Javert ?

R. — Un policier, esclave de son devoir dans « Les Misérables », de Victor Hugo.

Q. — Qu'est-ce qu'une caverne d'Ali-Baba ?

R. — Un endroit fréquenté par des voleurs. Ali-Baba fit ouvrir les portes de la caverne par ces mots magiques : « Sésame, ouvre-toi ».

Q. — Qu'est-ce qu'un maître Aliboron ?

R. — Un âne, dans La Fontaine ; un homme ignorant qui se croit propre à tout.

Q. — D'où vient l'expression : fier comme Artaban ?

R. — D'un roi de Perse connu par son orgueil et dont le nom est ainsi passé à l'histoire.

Q. — Qu'est-ce qu'un Alceste ?

R. — Se dit d'un homme à l'esprit élevé, mais au caractère sombre et hargneux. Principal personnage du « Misanthrope », de Molière.

Rose-Blanche tressaillit comme si elle revenait tout à coup à la réalité.

— Père, déclara-t-elle, toujours péniblement oppressée, père, je vous demanderai la permission de me retirer dans ma chambre.

« Vous devez comprendre... »

— Oui, je comprends...

— Merci, papa.

— Du courage, ma chérie.

— Je vais tâcher d'en avoir...

Et comme elle s'éloignait, M. de Montferrat se prit à songer :

— Elle n'oubliera jamais ! Et si pénible, si troublant que cela soit à penser, c'est le docteur Duflaux qui doit avoir raison !...

Mlle de Montferrat était remontée directement dans sa chambre.

Les larmes qu'elle avait versées avaient un peu détendu ses nerfs.

Et puis, elle éprouvait un réel soulagement d'être seule... Elle allait donc pouvoir donner un libre cours à sa douleur...

— Mon pauvre petit Jean !... murmurerait-elle en un sanglot. Quand je songe qu'il est mort assassiné ! C'est épouvantable !

« Ah ! je le sens bien, je ne pourrai pas vivre sans lui... »

« Mon père a beau être très bon pour moi, mon frerot aussi, mais ce n'est pas la même chose... et puis, il y a la mauvaise femme... et ce monde que je hais déjà, parce que je n'y sens qu'hostilité, jalousie, hypocrisie, mensonge... »

« Oui, maintenant, je le comprends... je n'aurais pas dû rester ici... J'aurais dû partir là-bas, le rejoindre... »

« Pourquoi n'ai-je pas suivi cette idée qui, plusieurs fois, était venue me hanter la nuit, quand je ne dormais pas ?... »

« Pourquoi ai-je résisté à cette force... qui me poussait à partir ? »

« Notre petite rue Saint-Vincent !... La vie était dure là-haut, sur la Butte, mais qu'importe ! Ils étaient si doux les instants que Jean et moi nous passions ensemble... et puis il était là... toujours prêt à accourir, à me prouver son affection... Comme il a dû être malheureux, s'il s'est vu partir sans me dire adieu ! »

Alors, tout à coup, se dressant, les yeux hagards, toute pâle, tout angoissée, elle eut un cri de douleur atroce...

— S'il n'avait pas été assassiné, s'il s'était tué de chagrin... de désespoir ?...

« Oui, oui, c'est cela... on s'est trompé... il n'a pas pu survivre à notre séparation. »

« Mon Jean, mon Jean aimé, je le sens bien à présent, je ne pourrai pas exister sans toi ! c'est fini... fini... Si j'ai trop attendu pour te rejoindre, je n'ai plus le droit de différer mon départ !... »

Comme rassurée et consolée par la décision effroyable qu'elle venait de prendre, Rose-Blanche se releva, s'en fut à la fenêtre, l'ouvrit et regarda au-dehors...

Tout à coup, une question douloureuse dans sa tranquillité tragique s'échappa de ses lèvres :

— Comment faire pour mourir ?

La nuit était tombée, enveloppant d'ombre tous les massifs du parc.

A l'étage inférieur, dans un salon, près de la salle à manger où les convives du marquis avaient pris place, un orchestre préludait...

C'était une valse lente... enveloppante, au rythme langoureux, charmeur...

Et Rose-Blanche répétait toujours :

— Comment faire pour mourir ?

Maintenant, par la baie du rez-de-chaussée, des rires parvenaient jusqu'aux oreilles de la pauvre petite, et elle distinguait, au milieu des autres, le rire de son ennemie, le rire de la mauvaise femme...

L'orchestre reprenait son chant, faisant entendre cette fois la plainte douloureuse qui précède l'air fameux de la Tosca, où Mario Cavaradossi exhale

avant d'expirer tout son amour pour la belle Floria.

Puis une voix de ténor toute vibrante attaquait :

Le ciel luisait d'étoiles...

Yvonne regardait toujours, et ce chant rapproché lui en rappelait un autre, si doux, entendu là-bas :

*Elle avait sous sa toque d'martre,
Sur la Butt' Montmartre,
Un p'tit air innocent...
On l'app'lait Rose, elle était belle,
Elle sentait bon la fleur nouvelle,
Rue Saint-Vincent !*

— Oui, oui... murmurait pour la troisième fois la pauvre petite, comme dans une prière... comment faire pour mourir ?

Et le chant apportait jusqu'à elle les accents éplorés :

*Il est fini ce rêve heureux d'amour !
L'heure est enfuie...
Je meurs désespéré...*

En même temps que la voix du chanteur, de véritables bouffées de parfum montaient jusqu'à Rose-Blanche...

Inconsciemment, elle respirait ces senteurs, comme si elle avait eu besoin, en se grisant d'odeurs provocantes, de tout anéantir en elle.

Mais tout à coup, un long frisson la secoua des pieds à la tête...

— Les fleurs ! murmura-t-elle, les fleurs !

Elle se souvint de l'accident arrivé la veille à son frère, ainsi que des paroles prononcées traîtreusement, distillées perfidement par la mauvaise femme. Alors, elle murmura, une flamme d'hallucination dans le regard :

— Les fleurs ! Les fleurs !

Elle referma sa fenêtre, se dirigea vers son lit... s'y laissa tomber et longuement rêva... loin des bruits de fête et du rythme joyeux de l'orchestre...

Puis, peu à peu, le calme se fit autour d'elle...

Elle entendit le roulement des autos qui emportaient les invités. Les lumières s'éteignirent.

Puis ce furent des pas dans l'escalier, étouffés par les somptueux tapis qui en garnissaient les marches... quelques bribes de conversations chuchotées, puis le silence.

Bientôt, la pendulette Louis XV, placée sur la cheminée, sonna une heure du matin, en un coup argentin, frêle, timide, chevrotant...

L'amie du petit chanteur se redressa... C'était la nuit tout autour d'elle. A travers le rideau de la fenêtre, elle apercevait le ciel où brillaient des étoiles.

Elle se leva... et, tout de suite, elle se dirigea vers la porte, qu'elle entrouvrit lentement.

Elle écouta... elle n'entendit rien... Elle se glissa dans le couloir. Elle s'arrêta encore... l'oreille aux aguets...

Toujours le silence...

Alors, elle s'engagea dans l'escalier et arriva au vestibule du rez-de-chaussée, éclairé par les rayons de la lune.

Une angoisse l'étreignit ; car elle se disait :

— Si je ne pouvais pas sortir !...

Elle se dirigea vers la porte principale, toute verrouillée et garnie de chaînes de sûreté dont elle ne connaissait pas la manœuvre.

Elle chercha cependant... mais en vain. Elle eut un geste de découragement... puis revenant sur ses pas... elle gagna l'office... se souvenant qu'il y avait là une porte qui donnait sur le jardin... Elle tâtonna, prenant toutes ses précautions pour ne pas heurter un meuble... pour éviter tout choc capable de réveiller quelqu'un et de donner l'alarme dans la maison.

Sa main toute moite rencontra une serrure, avec sa clef, elle tourna, le

mouvement se produisit... elle tira, mais la porte résista.

La jeune fille tâtonna encore.

A la hauteur de sa tête, elle rencontra une targette... la fit manœuvrer... tira de nouveau... Cette fois, un courant d'air frais vint frapper son visage enfiévré... Un coin de parc lui apparut, tout nimbé de lumière blanche, attirante...

Alors, vite, très vite, elle court vers les parterres de fleurs, moissonnant, au hasard, en des gestes fébriles, les lys, les lauriers-roses et les jasmins.

Toute à sa tâche, elle n'a pas vu une ombre de femme la suivre, s'arrêter à quelque distance d'elle, derrière un if savamment taillé, et qui la guette, l'observe, immobile, comme figée en une pose de statue.

L'ombre n'est autre que la marquise de Montferrat...

Tout à l'heure au moment où elle allait s'endormir, la sonnerie qu'elle a fait placer en secret par Pristini dans sa chambre, et qui doit l'avertir des allées et venues d'Yvonne, a subitement retenti.

Immédiatement, Gilberte a sauté en bas de son lit... Elle a vite chaussé une paire de pantoufles, revêtu un peignoir sombre ; et, doucement elle s'est glissée au-dehors.

Constatant que la porte voisine était ouverte et que la chambre de la jeune fille était vide, elle a descendu l'escalier à son tour et elle est arrivée au rez-de-chaussée au moment où Rose-Blanche faisait jouer la targette.

L'air frais de la nuit qui vient la frapper en plein visage lui fait comprendre tout de suite que sa belle-fille a gagné le dehors...

Par le même chemin, la marquise est sortie... Apercevant Yvonne qui se dirige vers le parterre, elle se dissimule derrière un carré d'orangers et d'arbustes, elle gagne son poste d'observation ne comprenant pas d'abord, puis saisissant enfin, elle se dit :

— Oh ! oh ! voilà qui va joliment simplifier les choses... Je crois que les lys et les lauriers-roses de ce jardin vont faire une besogne aussi sûre et moins dangereuse pour moi que l'elixir du docteur Marrach.

Mais Yvonne a terminé sa cueillette.

Sans regarder autour d'elle, déjà enfiévrée par l'agonie parfumée qu'elle se prépare, elle ne pense plus qu'à la mort.

Elle reprend le même chemin, elle va droit devant elle, les bras encombrés de son fardeau embaumé et dont les émanations lui montent déjà au cerveau.

D'un pas assuré elle monte l'escalier regagne sa chambre et jette sur son lit la gerbe immense qui va bientôt la délivrer.

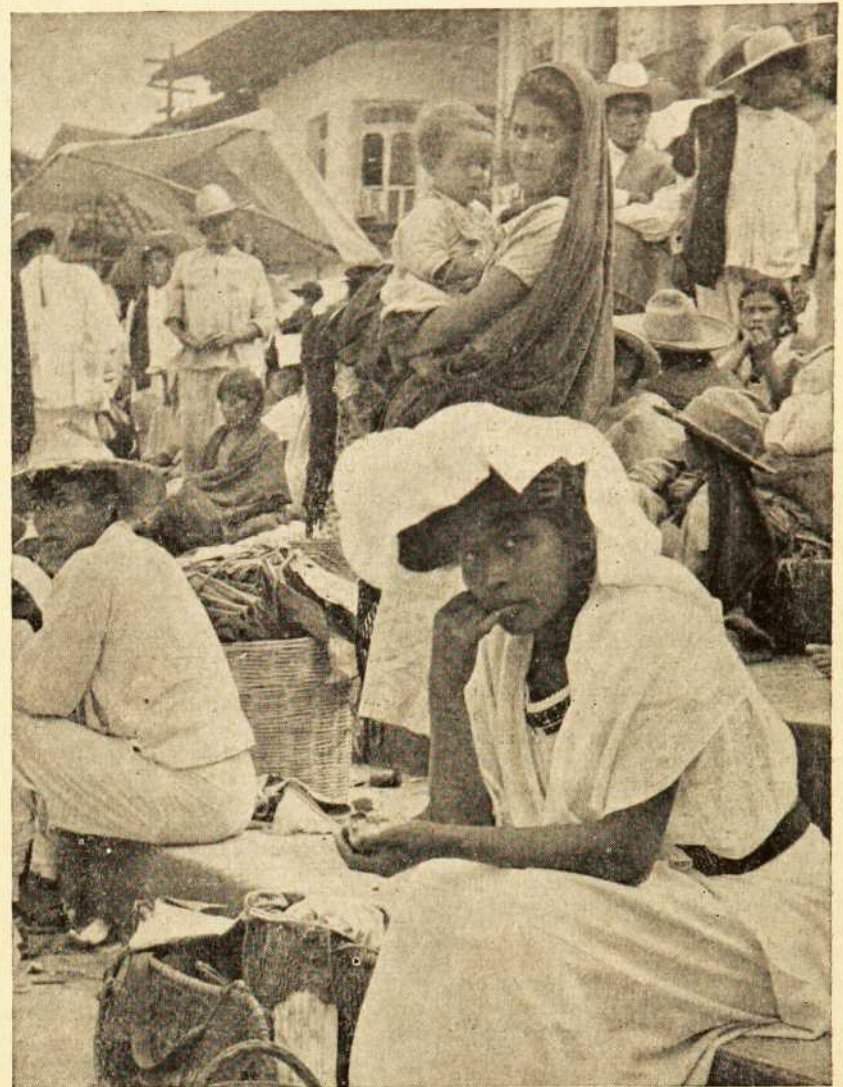
Raisonnant tous ses actes, elle ferme les grands rideaux de la fenêtre, baisse soigneusement la trappe en fer de la cheminée, s'enferme à clef ; puis elle vient s'étendre au milieu des fleurs dont les senteurs chargent déjà lourdement l'atmosphère.

Fermant les yeux, elle se laisse aller à son rêve...

Elle voit Jean-de-la-Rue qui lui sourit, qui lui tend les bras, qui l'appelle.

Peu à peu, elle se sent comme emportée par un tourbillon vertigineux... Ses tempes battent, sa poitrine se soulève, ses mains ont des tressaillements, tout son corps frémit, une somnolence invincible s'empare d'elle... elle a l'impression qu'elle s'en va, que c'est fini, qu'elle va mourir... qu'elle meurt... et dans un murmure très doux, très tendre, qui l'enveloppe, qui la berce, elle entend la chanson que Jean-de-la-Rue a faite pour elle :

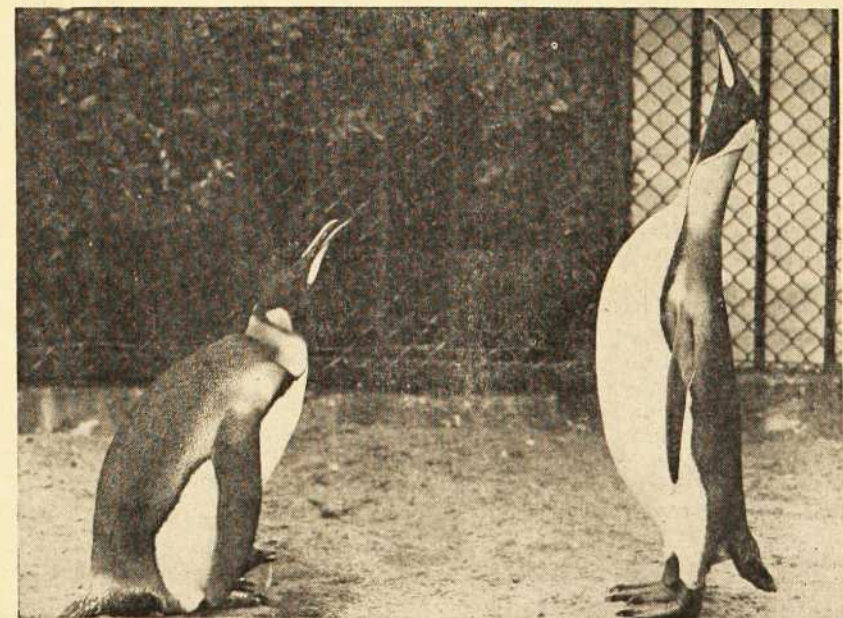
*On l'app'lait Rose, elle était belle,
Elle sentait bon la fleur nouvelle,
Rue Saint-Vincent !*



Au Mexique, les Aztèques, de même que les Mayas, ont su conserver leur race très pure. Cette jeune femme est typique qui pose pour notre opérateur sur un des marchés très animés de la région de Quetzalan. Si les vêtements des hommes ont été largement influencés par les Européens, les femmes, elles, ont gardé leur costume ancestral, blanc rehaussé de couleurs vives.

CES AMIS DE L'HOMME JUSTIFIENT BIEN LEUR TITRE

Tubby et Baby, hôtes du zoo de Londres, sont bien connus et comptent nombre d'amis. Dernièrement Baby mit au monde un petit pingouin que l'on aperçoit entre ses pattes et Rubby, l'heureux père, manifeste sa fierté... à croire qu'il a hanté les couloirs de nos maternités.



CHAPITRE IV

La mort de Turco

« VOIS-TU mon pauvre Filoche, il aurait peut-être mieux valu pour moi que j'y reste.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là ? protestait l'ex-camelot, assis au pied du lit de Jean-de-la-Rue, presque entièrement guéri du coup de couteau de Charlot l'Arrangeur.

Et, prenant un ton enjoué, le nouveau wattman de Nicolas de la Taupinière continuait :

— Eh bien, si c'est des romances comme ça que tu peux nous dire !...

« Comment, maintenant que te v'là presque sur pattes, et que bientôt, nous allons rouler dans l'auto de mon patron qui est assez gentil pour t'emmener avec nous respirer de la « bonne » air sur les routes, c'est le moment que tu choisis pour nous faire de la musique triste !...

« Vrai, c'est pas chouette... J'aurais pas cru ça de toi !...

— Mon bon Filoche, il ne faut pas te faire des idées...

— C'est pas moi qui m'en fais, c'est toi.

— Je peux dire que tu te trompais, protestait Jean, si tu croyais que je n'ai pas pour toi l'affection la plus profonde et pour M. Nicolas qui est si bon envers moi, la plus sincère reconnaissance.

« Mais, malgré tout, je ne suis pas heureux et je sens que je ne le serai jamais.

— Pourquoi ?

— Tu sais ce que je t'ai déjà dit au sujet de Rose-Blanche ?

— C'est tout de même malheureux de s'entêter comme ça.

— Je ne m'entête pas. Quand M. de Montferrat est venu me voir, j'ai compris que ce serait de la folie de ma part de m'attarder à un rêve impossible.

« A partir de ce moment, j'ai renoncé à la lutte... Ainsi que je te l'ai déjà dit, j'ai pris le deuil de mon amour... Et voilà pourquoi j'estime qu'il eût mieux valu pour moi, que vous me laissiez mourir là-bas dans le maquis, près de la cabane où j'ai été élevé, plutôt que de m'apporter ici et en me guérissant, de recommencer mon supplice.

— C'est cela... cherchait à blaguer Filoche, plus ému qu'il ne l'eût voulu paraître... obligez donc les gens... voilà comment... ils vous remercient.

S'animant, le brave garçon poursuivait :

— Eh bien là, vrai, je te croyais tout de même plus chouette que cela ! Parce qu'un papa plusieurs fois millionnaire est venu jouer auprès de toi la comédie...

— Je t'assure, interrompit Jean, que M. de Montferrat était sincère.

— Laisse-moi causer... chacun son tour à tenir le crachoir !

« Je te disais donc que c'était tout de même pas une raison pour jeter le manche après la cognée...

« Car, après tout, qu'est-ce qui te dit que, toi aussi, tu n'es pas aussi noble et aussi galetieux que le père de ta petite connaissance ?

Et comme Jean-de-la-Rue secouait mélancoliquement la tête, Filoche continuait :

— J'ai rudement réfléchi depuis quelque temps... Déjà, quand je t'ai vu pour la première fois dans ma maison de campagne du parc Monceau, je me suis dit : Ça, c'est pas un enfant du pavé comme mézique (moi). Il y a d'abord l'assassinat du père Poirier. Pourquoi qu'on l'aurait zigouillé ? Pour le voler ? Oui, d'accord. Mais lui voler quoi ? Pas son pognon, puisqu'il n'en avait pas, mais des papiers qu'il cachait soigneusement, à ce que tu m'as dit, dans un coffret qu'on n'a jamais retrouvé et

qui devait contenir un secret important, puisque le vieux n'a jamais voulu te le montrer...

« Ça, c'est déjà pas ordinaire et ça prouve qu'il y a sûrement quelque anguille sous roche...

— Tu ne peux pas dire le contraire.

« Et cette lettre qu'on t'a glissée sous la porte... qu'est-ce qui l'a écrite ?... On n'en sait rien... mais, en tout cas, c'est quelqu'un qui te connaissait bien, puisqu'il était au courant de ton histoire avec la gosse.

« T'es encore bouclé, mon vieux !...

« Enfin, ce guet-apens... cette voix qui t'a appelé dans la nuit... et que tu n'as pas reconnue... Tu trouves ça naturel ? Moi pas... et rien ne me retirera de l'idée que pour qu'on ait assassiné ton père d'adoption, et que, quelques semaines après on ait cherché à se débarrasser de toi de la même manière, il faut que tu gènes du monde, et quand on gêne le monde, c'est qu'on a à prendre une place que des gens ne veulent pas lâcher...

« Aussi, moi, j'attendrais au prochain numéro et puisque tu es sûr de Rose-Blanche...

— Oui, j'en suis sûr...

— Eh bien espère, tiens-toi tranquille, et qui vivra verra...

— Quand bien même tout ce que tu prétends serait vrai, reprenait Jean... en admettant que je sois le fils d'un riche aristocrate, qui est-ce qui me dit que je pourrai jamais en faire la preuve ?

— La preuve ? C'est peut-être pas si difficile que ça à dégouter.

— Mon pauvre Filoche !

— Il n'y a qu'à retrouver les assassins du père Poirier ainsi que les tiens. et ce jour-là ?...

— Ce jour-là, nous en sommes loin.

— Qui sait ?

— La police n'a pas encore pu découvrir le moindre indice capable de la mettre sur la trace des coupables.

— Il n'y a pas que la police !

— Moi tout le premier je n'ai rien vu ! J'ai reçu un coup de couteau sans même me rendre compte d'où il venait et qui me frappait.

— Va toujours !

— Sur quelle piste nous diriger ?

— Et Basiloff ?... lança l'ex-camelot.

Plus j'y pense, plus je me dis que c'est là qu'est la clef du mystère, et que ce n'est pas le nom de l'assassin, mais de celui qui sait...

— Alors, pourquoi ne s'est-il pas fait connaître ?

— Il n'est peut-être pas en France. Basiloff n'est pas le nom d'un type qui demeure à Asnières ou même à Courbevoie.

— Il est peut-être mort !

— Mais non, il n'est pas mort !

— Qu'en sais-tu ?

— Il y a quelque chose qui me le dit. affirmait Filoche, et ce quelque chose ne m'a jamais trompé.

Devenant grave l'ex-camelot de l'Intran affirma en posant les deux mains sur les épaules du convalescent :

— Rappelle-toi ce que je te dis aujourd'hui ici... à Ermont-Eaubonne à deux heures de l'après-midi... Aussi vrai que notre ami La Pivoine a le nez rouge, et que sa femme, Mme Durenaud, est toujours à cran, je parie avec toi un beau louis de vingt francs, qu'avant longtemps d'ici, il y aura du neuf à Elboeuf et du nouveau dans Landerneau.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— J'entends que la vérité sera connue, c'est-à-dire qu'on saura non seulement quel est le nom des « zigouilleurs » mais qu'on connaîtra aussi le tien...

Surpris et impressionné par le ton d'assurance avec lequel s'exprimait son ami, Jean-de-la-Rue reprenait :

— Pour parler ainsi, il faut que tu aies une idée.

— Oui, j'ai une idée.

— Laquelle ?

— Je ne peux pas te la dire encore, mais ça viendra bientôt.

— C'est sérieux ce que tu me racontes là ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Tu ne dis pas cela pour me remonter le moral, pour m'empêcher de me décourager tout à fait ?

— Je te dis cela parce que je le pense.

— Alors, tu as des soupçons ?

— Oui, j'ai des soupçons !

— Sur qui ?

— Ah ! voilà !...

— Sur l'assassin ?

— Peut-être...

— Oh ! alors, parle...

— Non, mon vieux, je ne parlerai que quand j'aurai mieux que des soupçons, c'est-à-dire des preuves, et, ce jour-là, je ne te dis que ça, mon petit gars, on rigolera.

— Ah ! mon bon Filoche, si tu pouvais ne pas te tromper.

— Il y a des chances que je sois sur la bonne voie.

— Alors, mets-toi en campagne... cherche !

— Pas besoin... quand un chat veut bouffer une souris, il ne lui court pas après... il la guette... et il la chope !

Puis, avec un éclair de joie dans les yeux, le brave garçon ajouta :

— C'est moi le chat, et je la choperai la sale bête !

— Ah ! mon ami, mon frère, s'écria Jean-de-la-Rue, si tu savais combien tu me réconfortes, et tu me réconcilies avec la vie !...

— Et c'est pas du chiqué, ponctuait le « mécano » de Nicolas, car je t'aime trop maintenant pour te monter le coup, même pour te consoler.

A peine avait-il prononcé ces mots, que deux voix montées sur un diapason de dispute, se faisaient entendre dans l'escalier.

— Ah ! très bien ! le ménage modèle, annonça Filoche.

— Je vous le dis, Mme Paimboeuf, il ne changera jamais, clamait la voix furibonde de Mme Durenaud.

— C'est toi qui ne changes pas ! répliquait l'organe sonore de La Pivoine.

— Sale poivrot ! Sale alcoolique !

— La ferme ! La barbe !

Filoche, ouvrant la porte, lançait :

— Eh bien, quoi donc, les deux tourtereaux... on est encore en train de se becqueter le museau ?

— Laisse-moi donc passer... gros mal élevé, criait Joséphine.

« Faut toujours qu'il se mette devant le monde, ce grand empoté !

Et, bousculant le bon peintre, elle escalada les marches, toute haletante et continuant à vociférer :

— D'abord, éteins ta pipe... on ne fume pas chez les malades. Et puis, tu sens mauvais... tu pues le tabac et la goutte !...

Pénétrant en coup de vent dans la chambre, elle s'en fut droit au petit chanteur et déposant sur son lit un sac qui contenait une douzaine de mandarines, elle ajouta :

— C'est pour toi, mon gosse. Mange tant que tu voudras, ça ne peut pas te faire de mal, au contraire...

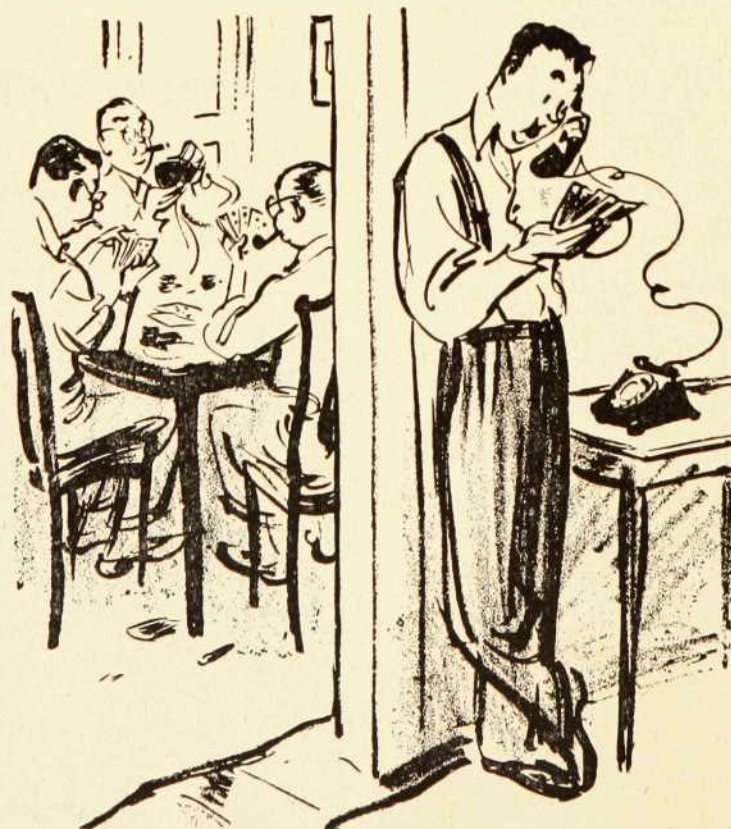
A ce moment, La Pivoine, qui ne semblait nullement intimidé par les imprécations de Joséphine, apparut sur le seuil... cachant, derrière son dos, sa pipe qui continuait à fumer toute seule...

— Vous le voyez, Mossieu Roché... fit la femme du peintre en le désignant d'un doigt à la fois menaçant et ironique.

Et sans donner le temps à son mari de placer une parole, elle continua :

— Savez-vous ce qu'il vient de me faire en descendant du train, cette espèce de soulaud ? Vous ne le devinez pas. Il m'a dit : « Attends-moi une

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Je m'ennuie terriblement sans toi, ma chérie ; m'en voudrais-tu si j'invitais quelques amis à jouer aux cartes à la maison ?

minute, ma Fine, que j'aille acheter un paquet de caporal. Moi, bonne poire, je lui ai répondu : « Va et dépêche-toi ! » Comme il ne revenait pas, je suis entrée dans le débit, et savez-vous ce qu'il était en train de faire, Mossieu Roché ?

— La cour à la caissière ! Il serait bien en peine de faire la cour à quelqu'un.

« Non ! Mossieu Roché était debout devant le comptoir, en train de siroter un verre de goutte... Et, comme naturellement, je me préparais à faire du raffut, il a eu le culot de me dire : « Trinques-tu avec moi, ma Fine ? »... Alors, moi, en guise de fine, je lui ai arraché son verre et je lui en ai renvoyé le contenu à la figure...

— Je vous demande un peu le mal que je faisais, fit bonassement La Pivoine.

— Je ne veux pas que tu boives, comme ça, en cachette, affirma énergiquement Mme Durenaud.

« C'est déjà pas propre de passer tout son temps à licher avec ses camarades, mais c'est encore plus dégoûtant de se saouler tout seul !... »

— C'est pas parce qu'on boit un verre qu'on est saoul, protestait le bon peintre des poules lorsque, poussant un cri de tigresse en fureur, Joséphine se précipita sur lui... Elle venait d'apercevoir une petite colonne de fumée bleuâtre qui montait doucement derrière le dos de son mari...

— Et il fume !... Dans la chambre d'un malade !

Déjà elle avançait le bras pour s'emparer de la grosse pipe en bois de « Mossieu » Roché, lorsque celui-ci, se révoltant, s'écria :

— Tout, mais pas ça... Ma bouffarde, c'est comme mes poules, c'est sacré...

— D'ailleurs, madame, affirmait Jean-de-la-Rue, ça ne me gêne pas du tout ! — Ça me gêne, moi, ripostait furieusement Joséphine.

Le bon peintre allait céder, lorsque Mme Paimboeuf apparut sur le seuil. pâle, bouleversée, et mettant fin à la scène, par cette phrase sensationnelle :

— Ah ! mes enfants, descendez vite, si vous saviez ce qui nous arrive

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Filoche tout de suite en éveil...

— Il y a que Turco vient de tomber en rentrant les quatre pattes en l'air et qu'il se roule comme s'il avait une attaque.

— Où est-il ?

— Dans le jardin, venez, car de le voir comme ça, j'en suis toute retournée et je me sens incapable de lui porter secours.

— C'est dommage ! s'écriait Mme Durenaud, une si bonne bête !

Et, emboitant le pas derrière Filoche qui, déjà, dégringolait l'escalier, Joséphine, toujours prête à se dévouer et oubliant instantanément son mari et sa pipe, se précipita elle aussi au secours du chien...

Quant à La Pivoine, après avoir constaté que sa bouffarde était éteinte, il tira une allumette de sa poche, la craqua sur la cuisse et ralluma son calumet, tout en disant à Jean-de-la-Rue :

— Quel type que ma femme !... Mais, au fond, c'est pas une mauvaise bougresse. Je la laisse gueuler... Ça lui fait du bien et ça l'amuse.

— Ce pauvre Turco ! plaignait le petit chanteur. Ce matin, il est encore venu me dire bonjour.

— Ça ne sera peut-être rien, souhaitait l'époux de Joséphine.

« Enfin, je vais voir, j'aime bien les animaux, surtout les chiens. C'est de si braves gens... »

Lorsque La Pivoine arriva dans le jardin, il trouva Mme Paimboeuf, Filoche et Mme Durenaud qui entouraient Turco.

Le pauvre chien était sur le flanc, au milieu d'une allée.

Les yeux injectés, la langue pendante, la gueule pleine d'écume, il avait par moments des soubresauts nerveux... et poussait des plaintes sourdes et ininterrompues.

— Il a l'air bien attigé, constata le peintre des poules.

— Est-ce qu'il a déjà eu des crises comme ça ? interrogeait Joséphine.

— Non, jamais !

— C'est pas naturel, déclarait Filoche.

— Mon pauvre Turco ! se désolait Mme Paimboeuf.

— Quand on restera là à le regarder comme des andouilles, s'exclama la femme du peintre, c'est pas ça qui le guérira.

« Toi, Mossieu Roché, montre donc que tu es bon à quelque chose.

— Je ne demande pas mieux. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Aller chercher le vétérinaire, n'est-ce pas, madame Paimboeuf ?

— Certainement, ma bonne amie.

— Où demeure-t-il, interrogeait Filoche.

— Tout près de la gare... à côté du bureau de tabac. Vous demanderez M. Morel.

— J'y vais, lança le camelot.

— Je t'accompagne, fit aussitôt La Pivoine.

— Ça je te le défends, reprit Joséphine, M. Filoche ira tout seul.

— Pourquoi ?

— Parce que tu irais encore boire au débit de tabac. Reste ici.

Filoche était déjà dehors.

Quant à Turco, il semblait souffrir d'une façon atroce.

Il se roulait, se débattait, hurlait désespérément, se frottait le museau contre la terre, cherchait à se relever et lançait par instants des regards désespérés vers sa maîtresse.

— Sûr, affirmait Joséphine, qu'il a dû manger quelque saleté. Si on essayait de lui faire boire du lait.

— C'est une idée... accepta Mme Paimboeuf, j'en ai justement acheté ce matin avec de la crème pour faire des oeufs à la neige.

Et la bonne dame courut aussitôt à sa cuisine... d'où elle revint quelques instants après avec un bol tout plein... qu'elle approcha du chien.

— Bois, mon bonhomme, bois, mon Turco, encouragea la brave femme.

A la voix de sa maîtresse, la malheureuse bête chercha à se relever, mais retomba sur le sol. Un long frémissement secoua tout son corps, ses pattes s'agitèrent, se tendirent, il y eut un dernier soubresaut puis l'immobilité complète. Le brave Turco était mort.

CHAPITRE V

Le Vilnay de Madame Paimboeuf

Mme Paimboeuf s'était mise à frictionner son chien, cherchant en vain à le ranimer.

Joséphine murmurait tout attendrie :

— Pauvre bête ! c'est fini ! Qu'est-ce qui a donc bien pu lui arriver ?

Quant à La Pivoine, il grommelait :

— Sûr que ce cabot-là a mangé une mauvaise boulette.

Par bonheur, Filoche avait trouvé le vétérinaire chez lui... et il le ramenait, lui expliquant les symptômes que présentait Turco...

— Trop tard ! fit Mme Paimboeuf, en voyant les deux hommes apparaître.

Après avoir examiné le cadavre encore chaud du pauvre animal, M. Morel déclara :

— D'après ce que monsieur m'avait dit en route, je me doutais bien de la vérité. Madame Paimboeuf, votre chien a été empoisonné.

— Parbleu ! ponctua Joséphine.

— Par qui, mon Dieu ? se lamentait l'ex-nourrice de Nicolas Taupin.

Thé exquis... saveur garantie

ORANGE PEKOE "SALADA"

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Casserole d'agneau aux champignons

2 livres d'épaule d'agneau	¼ de livre de champignons
2 c. à tb. de farine	¼ de c. à thé de poivre
1 petit oignon haché	2 c. à tb. de graisse
1 c. à thé de sel	1 tasse de tomates

¾ de tasse de bouillon ou d'eau

Couper la viande en morceaux. Chauffer la graisse et y faire blondir l'oignon et la viande. Saupoudrer la farine sur le tout et faire brunir. Ajouter le bouillon ou l'eau, les assaisonnements et laisser cuire jusqu'à ce que la viande soit bien tendre. En dernier lieu, ajouter les tomates et les champignons émincés et laisser cuire encore ½ heure.

4 services.

Paupiettes de veau

2 livres de tranches de veau minces

1 tasse de farce aux champignons

6 tranches de bacon

sel et poivre

1 tasse de lait

Couper les tranches de veau en morceaux de 5 pouces par 3 de façon à en avoir 6 tranches. Mettre sur chaque tranche 1 c. à tb. de farce, rouler et envelopper chaque rouleau d'une tranche de bacon, passer dans la farine. Mettre dans un poêlon et couvrir d'une tasse de lait. Laisser 1 heure à 1½ heure environ ou jusqu'à ce que la viande soit tendre.

Farce aux champignons

¼ de livre de champignons hachés

¼ de tasse de crème ou de lait

1 c. à tb. de beurre

1 tasse de mie de pain

1 petit oignon

sel et poivre

Faire chauffer le beurre et y faire revenir l'oignon haché finement. Y mettre les champignons et laisser cuire 10 minutes. Ajouter la mie de pain puis la crème. Bien assaisonner de sel et de poivre.

6 services.

Coeur de boeuf farci et braisé

1 coeur de boeuf

1 oeuf

Sel et poivre

1 c. à tb. de graisse

1 oignon haché finement

2 tasses de mie de pain

1 pincée de fines herbes

Faire dégorger le coeur dans l'eau froide vinaigrée 1 heure. Egoutter. Enlever soigneusement les veines, les artères et toutes les parties dures. Préparer une farce avec le beurre, les oignons, le pain et les assaisonnements. En remplir la cavité. Ficeler le coeur. Mettre dans une casserole quelques petites tranches de lard, y déposer au-dessus le coeur et ajouter 2 tasses de tomates. Couvrir et cuire à four modéré 350° F. jusqu'à ce que le coeur soit bien tendre, 3 heures environ. C'est une parfaite cuisson qui rendra ce mets succulent et délicieux.

6 services ½.

Pouding meringue au caramel

4 tasses de lait

4 oeufs

1 tasse de sucre

¼ de tasse d'amidon de maïs (cornstarch)

1 tasse de cassonade

3 c. à tb. de beurre

Mettre dans une casserole la cassonade et le lait. Porter au point d'ébullition, ajouter le beurre. Batte les jaunes d'oeufs avec l'amidon de maïs, ajouter au premier mélange et cuire en brassant jusqu'à épaississement. Verser dans un plat beurré et cuire à four modéré 350° F. jusqu'à ce que ce soit ferme et doré. Fouetter les blancs en mousse ferme, ajouter graduellement le sucre en continuant à battre avec un mousoir et étendre sur le pouding. Remettre au four pour dorer légèrement.

6 à 8 services.

« Je n'ai pas d'ennemis. Je suis bien avec tout le monde. Turco était aimé dans le quartier... »

« Il n'y a que la nuit qu'il ne faisait pas bon à approcher de la maison... Mais jamais nous n'avons eu d'histoires avec personne ! »

Filoché, tout en regardant le cadavre du chien, disait à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même :

— Ce n'est tout de même pas ordinaire.

— Si vous voulez, proposait M. Morel, on pourrait faire l'autopsie... bien qu'elle ne soit guère nécessaire... Car mon diagnostic est certain, c'est bien le poison. Voyez, les gencives sont déjà toutes violettes.

— Je vous remercie de vous être dérangé disait Mme Paimboeuf au vétérinaire. Combien vous dois-je ?

— Ne vous inquiétez pas de ça. Nous avons le temps. Je sais combien il est pénible de perdre un chien auquel on est attaché.

— Celui-là surtout... Il va falloir que je lui trouve un remplaçant à ce pauvre Turco... car une femme seule dans une maison isolée... ce n'est pas prudent.

— Dites-moi, monsieur Morel, si vous en connaissiez un à vendre... un bon... de garde... je le prendrais tout de suite.

— C'est entendu, madame Paimboeuf, je vais m'en occuper.

— Vous êtes bien aimable, monsieur Morel.

— Allons, ne vous désolerez pas trop... Je vais tâcher de vous envoyer un solide gardien, un vrai camarade.

Et le vétérinaire, après avoir salué, se retira, reconduit par Filoché, qui demandait :

— Est-ce qu'il y a longtemps qu'il a avalé la boulette ?

— Une heure ou deux, pas davantage, répliqua M. Morel, en s'en allant.

Le « mécano », songeur, revint vers Mme Paimboeuf et les Roché, qui continuaient à regarder le cadavre de Turco.

— Je donnerais bien vingt francs, murmurait l'ex-camelot, pour savoir qui c'est qui lui a payé la consommation.

« Ça ne peut être qu'un sale type qui a envie de faire un mauvais coup. »

« Donc, mon vieux Filoché, il s'agit d'ouvrir l'oeil et le bon ! »

« Heureusement que j'ai la permission de mon patron, jusqu'à demain, sans ça je lui aurais téléphoné qu'il y avait du gauche à Ermont et que je ne pouvais pas rentrer. »

— Qu'éque tu ronchonnas donc tout seul comme ça ?... interrogeait La Pivoine.

— Moi... rien !... répondit le brave garçon, je pense...

— Tout haut ?

— Oui, tout haut, des choses que je vous dirai tout à l'heure tout bas.

Alors, s'approchant de l'ex-Robinson du parc Monceau, le peintre des poules lui glissa à l'oreille :

— T'es pas tranquille ?

— Heu ! heu !

— Eh bien, moi non plus... Je trouve que ça sent mauvais ici...

— Dites rien, monsieur Roché, à cause des dames. Laissez-moi faire en douce...

Et, retournant vers les deux femmes qui se lamentaient sur le sort du malheureux Turco, Filoché leur dit avec un ton plein d'autorité :

— Rentrez à la maison... restez auprès du petit Jean... Surtout, empêchez-le de se montrer à la fenêtre et s'il vous demande ce qu'a eu ce pauvre Turco, dites-lui qu'il a avalé un os et que ça lui a crevé les tripes.

« C'est bien compris, n'est-ce pas ? »

— Oui, monsieur Filoché... répliqua Mme Paimboeuf.

— Qu'est-ce que vous allez faire, vous ? questionnait Mme Durenaud, déjà soupçonneuse.

— D'abord, on va enterrer ce pauvre cabot, expliquait l'ex-camelot. On ne peut pas le laisser là au milieu du jardin.

— Moi, j'aime mieux ne pas voir ça, sanglotait presque la veuve du marin en s'éloignant.

— Surtout, recommandait Joséphine, ne laissez pas Mossieu Roché sortir tout seul, parce qu'il serait encore saoul ce soir. Et j'ai pas envie de le charrier d'Ermont à Paris en brouette.

Les deux femmes regagnèrent la maison.

Filoché et La Pivoine se dirigèrent vers un petit hangar... où ils prirent l'un une pelle, l'autre une pioche... et ils commencèrent à creuser un trou assez profond derrière la maison, au pied du mur bordant le jardin du côté de la campagne.

— Alors, interrogeait le bon peintre, tu es comme moi, tu penses qu'il y a du louche là-dessous ?

— C'est pas difficile à voir... répliquait le « mécano » de Nicolas.

« Depuis toutes les histoires qu'il y a eues sur la Butte, je ne suis pas tranquille et je me méfie. »

— Pourvu, soupirait La Pivoine, que Joséphine n'ait pas fait de gaffes !

« Avec les femmes, il faut s'attendre à tout !... »

— Que ce soit ça ou autre chose, il n'y a qu'à se tenir à carreau et monter la garde...

« Aussi ce soir, si le vétérinaire n'a pas envoyé un cabot de première classe à Mme Paimboeuf, je couche ici. »

— Et moi aussi, déclara La Pivoine !

Le trou creusé, les deux amis s'en furent ranger leurs outils où ils les avaient pris...

— Ça ne fait rien, fit le bon peintre... quand bien même Mme Durenaud devrait faire de la rouspétance je boirais bien un verre de vin.

— Y a qu'à en demander à Mme Paimboeuf... répliqua Filoché...

« Elle a un petit Volnay, pour quand M. Nicolas vient lui demander à déjeuner, qui n'est pas dans une musette. »

— Je le connais... je lui ai déjà dit deux mots, déclara La Pivoine dont le nez eut comme un frémissement d'aise.

Mais la veuve du gabier apparaissait sur le seuil de la maison.

— C'est fini ? interrogeait-elle.

— Oui, madame, déclara le mari de Joséphine.

— Même qu'on a presque chaud ? ajouta l'ex-camelot.

— Voulez-vous vous rafraîchir ?

Filoché adressa à La Pivoine un coup d'oeil qui signifiait clairement :

— Hein ?... Qu'est-ce que je vous disais ?

Mais déjà le peintre s'approchait de l'ex-nourrice de Taupin et lui disait sur un ton de confiance :

— Oh ! madame Paimboeuf, vous seriez bien gentille de nous offrir un verre de Volnay, vous savez bien, celui que vous nous avez fait goûter, un soir qu'on a diné avec M. Nicolas.

— Très volontiers, accepta aussitôt la brave dame.

— Qu'est-ce que fait Joséphine ?... interrogea « Mossieu » Roché toujours à voix basse, et non sans inquiétude.

— Elle lit le journal à notre petit gars.

— Ça va bien... ne la dérangez pas... et surtout faites doucement pour qu'elle ne vous entende pas descendre à la cave. Sans ça, elle ferait encore un raffut de tous les diables !

« C'est curieux, c'tte femme-là, parce qu'elle n'aime pas le vin, il faudrait que tout le monde boive de l'eau ! »

— Entrez dans la cuisine... invitait Mme Paimboeuf qui, toujours prête à faire plaisir à ses amis et ne détestant pas elle-même de dire de temps en

temps un petit bonjour à son Volnay, gagna aussitôt la cave.

— Après tout, ça ne nous fera pas de mal... grommela-t-elle... Après une pareille émotion, on a besoin de se réchauffer un peu l'estomac.

Quelques instants après elle revenait, tenant à chaque main une bouteille poudreuse et au cachet de cire absolument intact.

— Donnez-moi une de ces demoiselles que je lui retire son bonnet, fit La Pivoine, toujours à voix très basse.

Après avoir pris dans la poche son couteau à tire-bouchon, il saisit avec respect la fiole vénérable que lui tendait la brave femme et avec l'onction d'un prêtre bouddhiste accomplissant un rite mystérieux, il enleva le bouchon long à n'en plus finir ; puis approchant le goulot de ses narines, il fit, après l'avoir humé longtemps :

— Celui-là, c'est pas de la bibine... c'est du de derrière les fagots !

Silencieusement, lentement, religieusement, toujours sacerdotal, il remplît jusqu'aux bords les trois verres brillants, reluisants que la maîtresse de la maison avait déposés sur la table.

Et Mme Paimboeuf, Filoché et le bon peintre burent en silence.

— Je vous laisse, déclara Filoché. L'ex-camelot se glissa au-dehors... inspectant les alentours... regardant le mur, cherchant s'il ne trouverait pas quelque trace d'escalade.

Pendant ce temps, la deuxième bouteille subissait le sort de la première.

Et, s'attendrissant, Mme Paimboeuf ajouta :

— Comme ça, je serai moins seule et je penserai moins à Turco.

— Pauvre Turco ! soupira le mari de Joséphine, il n'y avait pas longtemps qu'on se connaissait ; mais on était déjà très bien ensemble.

— C'était un si brave cœur, fit l'excellente femme en essuyant une larme avec le bord de son tablier.

Et tout en gagnant sa cave, elle murmurait d'une voix mouillée :

— C'était M. Nicolas qui me l'avait donné. Il va en avoir, lui aussi, du chagrin !

— Petit entracte ! fit La Pivoine.

Et bourrant sa pipe, il se mit à répéter sur un ton larmoyant...

— Pauvre Turco ! Je n'aurais jamais cru que je l'aimais comme ça.

« Ça me fait autant de peine que s'il était à moi... »

— Pauvre Turco !

Mme Paimboeuf revenait cette fois avec un panier plein de bouteilles qu'elle rangea méthodiquement sur la table.

— Quel âge avait-il, ce brave ami ? interrogea tout à coup La Pivoine.

— Cinq ans !

— C'est jeune... Et il y a longtemps qu'il était ici ?

— Il était gros comme le poing quand M. Nicolas l'a apporté... Je l'ai élevé au biberon. Aussi vous pensez qu'il va me manquer...

Présentant une bouteille à « Mossieu » Roché, elle fit :

— Buvez encore un coup... cela nous consolera...

Le mari de Joséphine ne se le fit pas dire deux fois...

On retringua... on rebut... et ce fut un bref silence.

— Pauvre Turco ! reprit le premier le bon peintre. Cela va vous faire un grand vide dans la maison.

— Comme vous êtes sensible, monsieur Roché.

— J'aime les animaux...

— Les bêtes sont les bêtes... et les gens sont les gens !

— Et les bêtes valent mieux que les gens.

— A qui le dites-vous, monsieur Louis ?

— Vous pouvez dire La Pivoine...

— Vous êtes gentil...

— Vous aussi, vous êtes gentille...

— A votre santé, monsieur La Pivoine.

— A la vôtre, madame Paimboeuf. On retringua... on rebut... et on se tut... chacun plongé dans ses réflexions moroses, sentimentales, La Pivoine s'attendrissant sur sa Houdan, Mme Paimboeuf pleurant sur son Turco...

— Vous m'excuserez, monsieur La Pivoine... reprit bientôt l'ex-nourrice de Nicolas... faut tout de même que j'aie vu un peu ce qui se passe là-haut. Je ne voudrais pas que votre dame puisse croire que je la lâche...

— Oui, c'est ça... c'est ça... approuvait le bon peintre, d'une voix pâteuse... Allez donc tenir compagnie à Joséphine. Vous lui direz que je remonterai quand j'aurai fini de fumer ma pipe.

— Et puis, ne vous gênez pas, monsieur La Pivoine, invita aimablement la bonne hôtesse, en désignant à l'époux de Mme Durenaud les « demoiselles » non encore « décoiffées »... Je les ai montées pour vous.

— Vraiment, vous êtes trop aimable ! s'exclamait « Mossieu » Roché.

« Ah ! tenez, madame Paimboeuf, je ne vous l'envoie pas dire. C'est une femme comme vous qu'il m'aurait fallu ! »

« Vous au moins, vous n'êtes pas la barbe ! »

La veuve du marin rougit sous le compliment... et elle restait là... sans répondre... quand, s'emparant de sa main, qu'il secoua vigoureusement, La Pivoine ajouta :

— Maintenant, c'est à la vie, à la mort ! et, à partir de demain, je m'installe chez vous pour faire votre portrait.

— Mais, monsieur Roché, je croyais que vous ne peigniez que des poules ?

— Justement, je n'en aurais jamais peint une si belle que vous.

— Je m'en vais, conclut Mme Paimboeuf. Car je vois que nous allons dire des bêtises.

Transportée d'aise à la pensée qu'elle allait pouvoir accrocher son image en face de l'agrandissement photographique qui représentait les traits de son mari... la bonne dame s'en fut rejoindre Mme Durenaud qui finissait de lire le journal à Jean-de-la-Rue...

— Où est donc mon mari ? interrogea naïvement la ménagère de la rue Lepic.

— Il est en bas, en train de finir sa pipe, répliqua la maîtresse de la maison.

— Et Filoché ?...

— Il est dans le jardin, il tourne.

— C'est qu'il ne faudrait pas qu'ils sortent tous les deux...

Puis, s'approchant de la fenêtre, Joséphine ajouta :

— D'ailleurs, je vais les surveiller.

Comme elle soulevait le rideau, elle aperçut l'ex-camelot qui examinait attentivement le sol comme s'il eût voulu y découvrir quelque indice.

— Qu'est-ce qu'il fouine par là ? se demandait Mme Durenaud... Est-ce qu'il est malin comme un singe, ce garçon-là !

« Qu'est-ce que vous en pensez, madame Paimboeuf ? »

— Je pense que je voudrais avoir un autre chien.

— Seulement vous ferez bien de le surveiller... celui-là...

« Mais regardez donc Filoché... Il en fait une drôle de tête... le voilà qui monte, sur la brouette et qu'il regarde derrière le mur. »

Puis, reprise par son idée fixe... elle fit en roulant des yeux instantanément furibonds :

— Ah ! ça, qu'est-ce que peut bien faire en bas Mossieu Roché ?

— Il fume sa pipe ! expliqua la veuve du marin.

— Je trouve qu'il la fume trop longtemps... Et puis ce n'est pas poli... Quand

on vient voir les gens, ce n'est pas pour s'en aller dans les coins tirer sur le tuyau d'une sale bouffarde!

« Je vais le chercher.

— Laissez-le donc tranquille.

— Pas du tout... Je vais lui apprendre les bonnes manières à ce mufle-là!

Et Mme Durenaud, sans vouloir en écouter davantage, dégringola l'escalier appelant :

— Louis La Pivoine ! Eh bien, qu'est-ce que tu fabriques donc en bas ?..

CHAPITRE VI

Sentinelle !..

Louis n'avait pas répondu à l'appel de Joséphine qui, ne voyant personne dans la salle à manger, ouvrit la porte du jardin et appela :

— Monsieur Filoche !

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? répliqua aussitôt l'ex-camelot de l'Intran.

— Vous n'avez pas vu Mossieu Roché ?

— Il doit être dans la cuisine.

— Dans la cuisine, répéta Joséphine, déjà mise en éveil... qu'est-ce qu'il peut bien faire dans la cuisine ?

— Mme Paimboeuf nous avait offert un verre de vin...

Mme Durenaud n'en entendit pas davantage... Brusquement elle referma la porte... et se précipita...

— Cochon de cochon ! le v'là saoul.

Et, s'élançant sur lui, elle voulut l'attraper à la gorge...

Le dormeur subitement réveillé en sursaut, et ne reconnaissant pas Joséphine, eut un cri de surprise et, dans un geste irraisonné, il lança le contenu de son verre à la figure de sa moitié.

Mme Durenaud n'était pas femme à s'arrêter pour si peu.

Pour le grand malheur de La Pivoine, un grand saladier de crème se trouvait sur le buffet.

Prompte comme l'éclair, l'irascible créature s'empara du récipient, et avant que le bon peintre, ahuri, étourdi et ballottant, ait eu le temps de se relever, elle le coiffait avec le saladier, en criant :

— Tiens, prends-en donc, ivrogne. Pour une fois, tu seras passé au blanc, ça te changera !

« Mossieu » Roché aveuglé par l'avalanche neigeuse qui l'inondait, demeura un moment comme étourdi.

Puis, soulevant de ses deux mains le saladier qui le coiffait, il apparut, les cheveux et la barbe tout enduits d'une matière blanche qui commençait déjà à dégouliner le long de ses épaules, de son dos et sur le devant de sa chemise et de son gilet.

Suffoqué, il ne pouvait prononcer une parole.

— Te v'là propre pour rentrer à Paris, hurlait Mme Durenaud.

« Tu n'en fais jamais d'autres.

Et avec la meilleure foi du monde, elle poursuivait :

— On n'a pas idée de se mettre dans un pareil état...

« Ah ! tu es beau... regarde-toi un peu dans la glace... Tous tes vêtements qu'il va falloir que j'envoie chez le dégraisseur !

« Quel malheur tout de même d'être attelée à un pareil outil !

— Allons bon, voilà maintenant que c'est de ma faute, hein ?

— Parfaitement, c'est de ta faute, res-sauta Joséphine. Si tu n'étais pas resté en bas à boire, à licher tout seul en cachette, comme un porc... tout ça ne serait pas arrivé.

« Quelle dégoutation !

« Ah ! tu peux te l'essuyer, le blair, tu te l'es assez piqué.

Et comme la trogne en tomate du bon peintre apparaissait au milieu du maquillage blanc dont son visage était comme enduit, Mme Roché s'écria,

en se tapant les mains sur les cuis-ses :

— Eh bien, vrai, t'en as une gueule. T'as l'air d'une fraise dans du lait !

Mme Paimboeuf attirée par le bruit, était accourue...

A la vue de ce spectacle, elle ne put réprimer un grand éclat de rire.

— Ah ! ça, monsieur La Pivoine, c'est parce que voilà bientôt le carnaval que vous vous déguisez en Pierrot n'est-ce pas ?

— Ne m'en parlez pas, grognait le bon peintre en se nettoyant de son mieux.

Mais tout de suite Mme Durenaud l'interrompait, clamant :

— Ma pauvre madame Paimboeuf j'en suis toute honteuse, non seulement ce coco-là vous a bu tout votre vin mais faut encore qu'il vous gâche toute votre crème !

« C'est bien la dernière fois que je l'emmène en société ici.

« Oui, tu resteras à la maison... je t'enfermerai, et je te mâturai, et je te dresserai, et je te dompterai, cochon de cochon !

— Vous avez raison, madame La Pivoine, lança tout à coup Filoche qui

depuis un moment, était rentré dans la maison.

« A votre place, je ferais mieux que de l'enfermer, je lui ferais faire un beau collier, je l'attacherais dans son atelier, à côté de son chevalet et quand il n'aurait pas bien travaillé, je lui donnerais une fessée et pas de pâtée.

— Toi aussi, v'là que tu lui donnes raison... s'indignait le bon peintre des poules, complètement dégrisé et à peu près débarrassé de l'enduit dont l'avait badigeonné son irascible épouse.

— C'est pour rigoler, plaisantait l'ex-camelot... n'est-ce pas, madame Roché ? Tenez, v'là que vous rigolez.

— Non, je ne rigole pas...

— Mais si, vous vous tordez. Allez-y donc, vous en mourez d'envie... vous retenez donc pas... un, deux, trois... En avant la musique !

Et le « mécano » de Nicolas Taupin partit d'un éclat de rire si franc, si communicatif, que bientôt, non seulement Mme Paimboeuf et le bon peintre, mais encore Mme Durenaud, gagnés par l'hilarité du brave garçon, firent chorus avec lui...

On sonnait à la grille.

— Un visiteur... dit Filoche, tout de suite en éveil.

« Voulez-vous que j'aille ouvrir, madame Paimboeuf ?

— Non, mon ami, laissez-moi faire. La veuve du marin traversa le jardin et s'en fut à la porte.

Aussitôt, une exclamation lui échappa :

— Oh ! quelle chance !..

Puis, ouvrant l'huis, elle invita avec le plus vif empressement.

— Entrez donc, monsieur, entrez !

Un individu en guenilles, sorte de monstre bancal, à la tête énorme, et qui tenait à la corde un gros chien, pénétra dans le jardin, tandis que Mme Paimboeuf, qui semblait enchantée, refermait la porte.

Puis revenant vers le visiteur, elle demanda :

— C'est bien de la part de M. Morel, le vétérinaire que vous venez ?

— Mais oui, madame, c'est de la part de M. Morel, bluffa Patte-Folle, saisissant fort intelligemment la balle au bond...

— Et c'est ce chien-là que vous voulez me vendre ?

— Oui, madame.

« Un berger de Brie, la meilleure race... doux comme un mouton dans la journée, terrible la nuit. D'après ce que m'a dit M. Morel, c'est tout à fait ce qu'il vous faut...

Pendant que se déroulait cette scène, La Pivoine, qui s'était approché de la fenêtre, avait eu un mouvement de surprise, suivi d'une exclamation :

— Ah ! ça c'est épatant, par exemple !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a d'épatant ? interrogeait aussitôt Filoche qui, lui aussi, paraissait s'intéresser vivement à ce qui se passait dans le jardin.

— Le type au cabot.

— Eh bien ?

— C'est un voleur de chiens ?

— Oui... un sale individu, qu'à Montmartre on appelle Patte-Folle, qui vend des clebs, mais qui n'en achète jamais.

— Comment se fait-il que vous le connaissiez, monsieur La Pivoine ?

— C'est pas bien malin... intervint Mme Durenaud, je le vois tous les jours rôder dans le quartier, quand je fais mes commissions.

— Il demeure donc sur la Butte ?

— Oui, impasse Trainée, à côté de la place du Tertre.

— La place du Tertre ! tressaillit l'ex-camelot.

Tout de suite partie en guerre, Joséphine ajoutait :

— Moi, je vais prévenir Mme Paimboeuf.

Mais Filoche l'arrêta aussitôt :

— Laissez, au contraire, madame, et surtout ne vous montrez pas.

— A cause ?

— Je vous le dirai tout à l'heure...

— Mais...

— Chut ! je vous en prie...

— Oui, la ferme... scanda La Pivoine.

— Toi mon vieux, qu'est-ce que tu vas prendre !

Pendant ce temps, Patte-Folle continuait à vanter à son interlocutrice les qualités du chien qu'il voulait lui vendre.

— Quel âge a-t-il ? interrogeait Mme Paimboeuf.

— Trois ans.

Et ouvrant la gueule du chien, le complice de Charlot l'Arrangeur vantait :

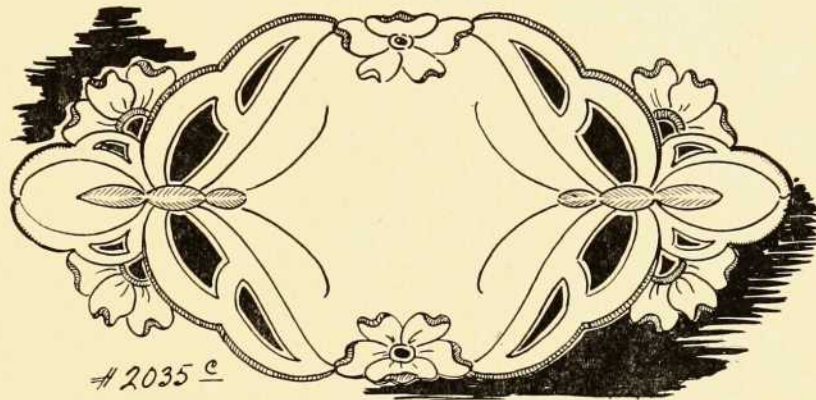
— Regardez-moi ces belles dents toutes blanches, ce palais noir et ces genives roses. Ça vous en a du sang !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Sentinelle.

L'ex-nourrice de Nicolas, gagnée tout de suite par le regard plein de douceur que le chien dirigeait vers elle, passa,

VOUS BRODEZ, MADAME ?



FOND DE PLATEAU, BRODERIE COLBERT

Ce modèle convient soit à un assez grand plateau, soit à une table de surplus. Il est estampé sur pure toile d'Irlande blanche ou crème. On peut le broder avec du coton de même couleur ou de nuances très claires. Il mesure 10 pouces par 17. *Charte des couleurs incluse.*

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B.P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 2035 C

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

☐ No 2035C — Fond de plateau estampé sur toile blanche	☐ ou crème	49
☐ Coton blanc ou couleur		20
☐ Patron estampé sur papier		20
☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer		10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité

Province

Le Samedi — 2 février 1952

doucement sa main sur la tête de l'animal...

— Hein?... Sentinelle... ça te plairait de rester ici avec moi?

Comme s'il comprenait, le chien eut un grognement approbatif.

Il n'en fallut pas davantage pour décider la brave femme.

— C'est combien? demanda-t-elle.

— Ça madame, c'est un chien qui vaut cent francs, si ce n'est pas plus!

— Cent francs! c'est trop pour moi.

— Combien en donnez-vous?

— Cinquante.

— C'est pas assez!... Partageons la poire en deux. Soixante-quinze.

— Je ne peux pas.

— Soixante-dix.

— Non, soixante.

— Prenez-le tout de même. Je vois qu'il sera bien ici et quand je vends un chien, je préfère que ce soit à des gens qui aiment les bêtes et qui ne leur font pas de misère.

— Pour ça, vous pouvez être tranquille, affirma Mme Paimboeuf, qui ajouta:

— Une minute, je vais chercher l'argent.

— Vous pressez pas, madame, j'ai le temps.

Patte-Folle attendit... tout en flatant Sentinelle; mais comme, sans en avoir l'air, il risquait un coup d'oeil vers la maison, il lui sembla apercevoir derrière les rideaux de la cuisine une ombre qui passait rapidement.

— Oh! oh! se dit-il, il y a du monde... Pourtant, quand Charlot est revenu ce matin de jeter sa boulette, il m'a affirmé qu'il n'était encore venu personne!

« Probablement, il me sera facile de m'en assurer tout à l'heure... Car il s'agit de travailler à coup sûr... et de ne pas tomber dans un piège à loups.

Mme Paimboeuf revenait avec les soixante francs convenus.

Le gnome les empocha avec une satisfaction muette, caressa une dernière fois le chien qui docilement se laissa emmener par sa nouvelle maîtresse. Puis le complice de l'Arrangeur gagna la rue et se dirigea du côté de la gare...

Rentrant dans la maison avec son nouveau pensionnaire, l'ex-nourrice de Nicolas retourna dans la cuisine que n'avaient pas quittée ses trois hôtes.

— Croyez-vous, fit-elle aussitôt, qu'il a été gentil, M. Morel, de faire ma commission.

« Ça n'a pas été long... »

« Regardez-moi quelle bête superbe. A-t-il l'air intelligent et bon avec ça! »

— Trop bon! scanda Filoche, entre ses dents.

— Il paraît que la nuit il est très méchant.

— Qu'il a dit, ricana l'ex-camelot.

— Enfin, on verra bien! reprit Mme Paimboeuf, un peu vexée.

« Somme toute, soixante francs, ce n'est pas trop cher.

— Pour un chien volé... c'est tout de même un bon prix, souligna La Pivoine.

— Volé! s'exclama la brave femme, pourquoi dites-vous cela?

— Madame Paimboeuf, reprit Filoche du ton de gravité qu'il n'employait que dans les grandes circonstances... écoutez-moi bien et surtout laissez-moi faire.

— Qu'est-ce qu'il y a donc mille sabbats? interrogea la veuve du marin, vivement impressionnée par les paroles et l'attitude de l'ex-camelot qui poursuivait:

— J'ai la conviction qu'il se prépare ici un coup de Trafalgar, répliqua le « mécano » de Nicolas.

« Y a pas d'erreur, Turco a été empoisonné... et probablement par l'individu qui est venu vous vendre celui-là.

— Puisque c'est M. Morel qui me l'a envoyé.

— C'est le boiteux qui vous l'a dit?

— Non, c'est moi qui le lui ai demandé.

— Et il a répondu que oui?

— Tout de suite.

— Parbleu!

Et avec l'esprit de décision d'un véritable chef, Filoche déclara:

— Voici ce que nous allons faire...

« Nous allons rester ici jusque vers cinq heures. Après... nous nous rendrons à la gare, M. Roché, sa dame et moi, nous monterons ostensiblement dans le train... Je descendrai à Enghien, je reviendrai ici, à pattes, par la traverse. Vous laisserez fermée, au loquet seulement, la porte qui donne sur les champs... Je serai de retour vers sept heures... quand il fera complètement nuit, je me glisserai dans le pavillon. Le reste me regarde.

— Et Sentinelle? interrogea Mme Paimboeuf.

— Qui ça Sentinelle?

— Le chien.

Alors, après avoir enveloppé d'un regard plein d'intelligence le beau toutou dont les yeux reflétaient une inaltérable bonté, Filoche dit:

— Vous pouvez le laisser dans le jardin, celui-là... je vous garantis qu'il ne fera de mal à personne!

Patte-Folle, en quittant Mme Paimboeuf, avait gagné, par un chemin détourné le poste d'observation d'où nous l'avons déjà vu, en compagnie de Charlot l'Arrangeur, épier les allées et venues des hôtes du pavillon.

Avec une patience admirable, immobile, retenant son souffle, blotti dans la vieille bicoque en planches pourries, l'oeil scrutant la nuit qui s'épaississait de plus en plus autour de lui, il était resté là près d'une heure, attendant les événements.

C'est ainsi qu'il avait pu voir partir le ménage Roché et leur ami Filoche que l'ex-nourrice de Nicolas avait accompagné jusqu'à la gare.

Il avait même entendu l'ancien camelot lui lancer de sa voix bien timbrée:

— A dimanche, ma bonne dame.

— Pas avant? avait répliqué celle-ci.

LE DIOCESE DE SAINT-HYACINTHE... [Suite de la page 5]

La première pensée de faire venir les Dominicains au Canada remonte à un vénérable vicaire-général du diocèse: Monseigneur Raymond. Il en fit lui-même la demande au Père Lacordaire au cours d'un voyage en Europe. En 1873, ces religieux s'établirent à Saint-Hyacinthe dans la paroisse Notre-Dame du Rosaire. De là les missionnaires dominicains allèrent fonder des couvents à Lewiston, Fall-River, Ottawa, Montréal, Prince-Albert, Sackville, Sherbrooke, Trois-Rivières, etc., et même au Japon.

Etablie en notre cité en 1881, l'oeuvre de la communauté enseignante des Frères du Sacré-Coeur s'est harmonisée, chez nous, avec le développement de la ville elle-même. Je ne possède malheureusement pas de nomenclature des missions des Révérends Frères mais je sais qu'elles sont connues sur tout le continent et au-delà. L'Histoire de leur Institut est intimement liée à une partie considérable de l'histoire maskoutaine.

Une autre institution de marque, le noviciat des Frères Maristes s'établissait à Saint-Hyacinthe le 23 novembre 1892. Cette maison de formation a donné des centaines de frères en activité dans les diverses écoles de la Province, aux Etats-Unis, dans la Nouvelle-Calédonie et dans la Rhodésie.

— Faut pas y compter! monsieur Roché a de l'ouvrage, et moi je pars en auto avec M. Nicolas au moins pour quarante-huit heures.

— Alors, bon voyage.

— Merci, et à dimanche.

— A dimanche

Mme Paimboeuf était rentrée chez elle.

Le trio s'était éloigné.

Alors, le gnome, pour éviter toute surprise, s'était glissé hors de sa cachette, avait suivi jusqu'à la gare les amis de Jean-de-la-Rue... et n'avait cessé de les pister qu'après les avoir vus monter dans le train.

— Maintenant, je suis tranquille, avait-il murmuré. Charlot pourra travailler cette nuit à son aise.

Et Patte-Folle, s'engageant dans une ruelle obscure, se perdit bientôt dans la nuit...

... Vers une heure du matin, deux individus, l'un grand, bien découplé, vêtu d'un costume sombre; l'autre petit, noueux, difforme, brinqueballant et habillé de haillons mal ajustés, s'arrêtaient devant le pavillon de Mme Paimboeuf.

Toutes les lumières étaient éteintes et tout semblait dormir dans la maison.

— Alors, tu es sûr qu'il n'y a pas de pétard? interrogeait Charlot.

— J'en suis sûr... J'ai vu le Filoche et les La Pivoine prendre le train; il n'y a donc rien à craindre de ce côté-là.

« Quant à la vieille, elle doit roupiller bien tranquillement, comme la veille de sa première communion, comptant que Sentinelle monte la garde et se mettra à gueuler comme un putois au premier bruit suspect.

— Et tu crois qu'il ne gueulera pas!

— C'est pas un chien, c'est un mouton; et puis il nous connaît. Depuis huit jours que je l'ai grinché (volé) à un marchand de volaille du Raincy, il s'est habitué à nous et à notre odeur... Je lui ai fait renifler de tes frusques avant de partir. Je parie que quand tu vas « radiner » dans le jardin, non seulement il ne roupilera pas, mais qu'il viendra encore au-devant de toi, en frétilant de la queue, pour te lécher les mains.

— Alors, explique-moi un petit peu comment que c'est fait, là-dedans?

— Je te l'ai déjà dit. Le dénommé Jean-de-la-Rue pieute au premier dans une chambre dont la porte doit donner au milieu du « collidor » vu que la fenêtre s'ouvre au milieu de la maison.

— Ça je le sais... Mais la veuve, où c'est-y qu'elle bâche?

— Je ne le lui ai pas demandé et elle ne me l'a pas dit, d'autant plus que tantôt, quand je lui ai amené le chien, j'avais entrevu quelque chose de louche dans la cuisine et j'ai flairé que c'était pas le moment de faire le malin, trop heureux de ne pas avoir été grillé par les La Pivoine.

— Tout ça, c'est très bien, grommelait l'Arrangeur. Mais faudrait tout de même que je sois un peu fixé...

— Tu as raison, approuvait le gnome.

Puis, au bout d'un moment de réflexion, il reprit:

— D'après ce que j'ai pu observer aujourd'hui et les autres fois, il n'y a pas de chambre à coucher au rez-de-chaussée; et comme il y a des chances pour que la vieille couche aussi au premier, c'est donc à peu près certain que sa chambre doit se trouver à côté de celle du gosse, à droite ou à gauche... ça... c'est à voir...

— Et puis, après tout, je m'en fous, déclara le fils de la mère Gibelotte... qui semblait décidé à tout... Si elle vient me barber et qu'elle crie au vinaigre... tant pis pour elle... je la refroidirai comme l'autre... Faut pas laisser des bavards derrière soi.

— A la bonne heure, mon vieux l'Arrangeur! Là, je te retrouve. Maintenant je suis tranquille, tu ne flancheras pas.

— Oui... grinça Charlot c'te fois-ci mon lingue ne glissera pas sur les côtes. C'est dans le coeur que je lui enfonce-rai... et jusqu'au manche!

— As-tu du ressort (poivre)?

— Oui, plein ma poche.

— Alors, allons-y... Je vais t'ouvrir les portes, celle du jardin et les autres, même si elles sont fermées...

Doucement Charlot suivit Patte-Folle qui, après avoir contourné le mur, l'emmena jusque derrière le pavillon, en face de la porte qui donnait sur la campagne.

Alors, tirant de sa poche un troussseau de clefs, sans trop tâtonner, il en choisit une, l'introduisit dans la serrure.

— Zut! fit-il, après une pesée... C'est pas la bonne... mais ça va venir...

« Seulement, c'est pas trop commode.

« On n'y voit pas clair!

— T'en plains pas... et puis, on a le temps.

Le gnome choisit une nouvelle clef, l'introduisit comme la première... Cette fois, il avait eu la main plus heureuse... la porte s'ouvrait.

Les deux bandits, chaussés d'espadrilles qui étouffaient le bruit de leurs pas, s'avancèrent, presque en rampant, jusqu'à la porte de la cuisine.

Là, Patte-Folle recommença le même manège... prenant les précautions les plus grandes pour empêcher le moindre bruit... Ainsi qu'il l'avait prévu, Sentinelle, qui dormait paisiblement dans la niche de Turco, s'était réveillé et était venu se frôler à eux, le plus amicalement du monde.

Prudemment, Charlot lui fit deux ou trois caresses, et le chien, satisfait, s'en fut se recoucher, sans avoir fait entendre le plus léger grognement...

Enfin, non sans peine, le gnome trouva la clef s'adaptant à la porte de la cuisine, qu'il ouvrit aussi facilement que celle de l'enclos...

— Maintenant, murmura Patte-Folle à l'oreille de son complice... à toi la « paille de fer »... et arrange-le bien.

[Lire la suite page 30]

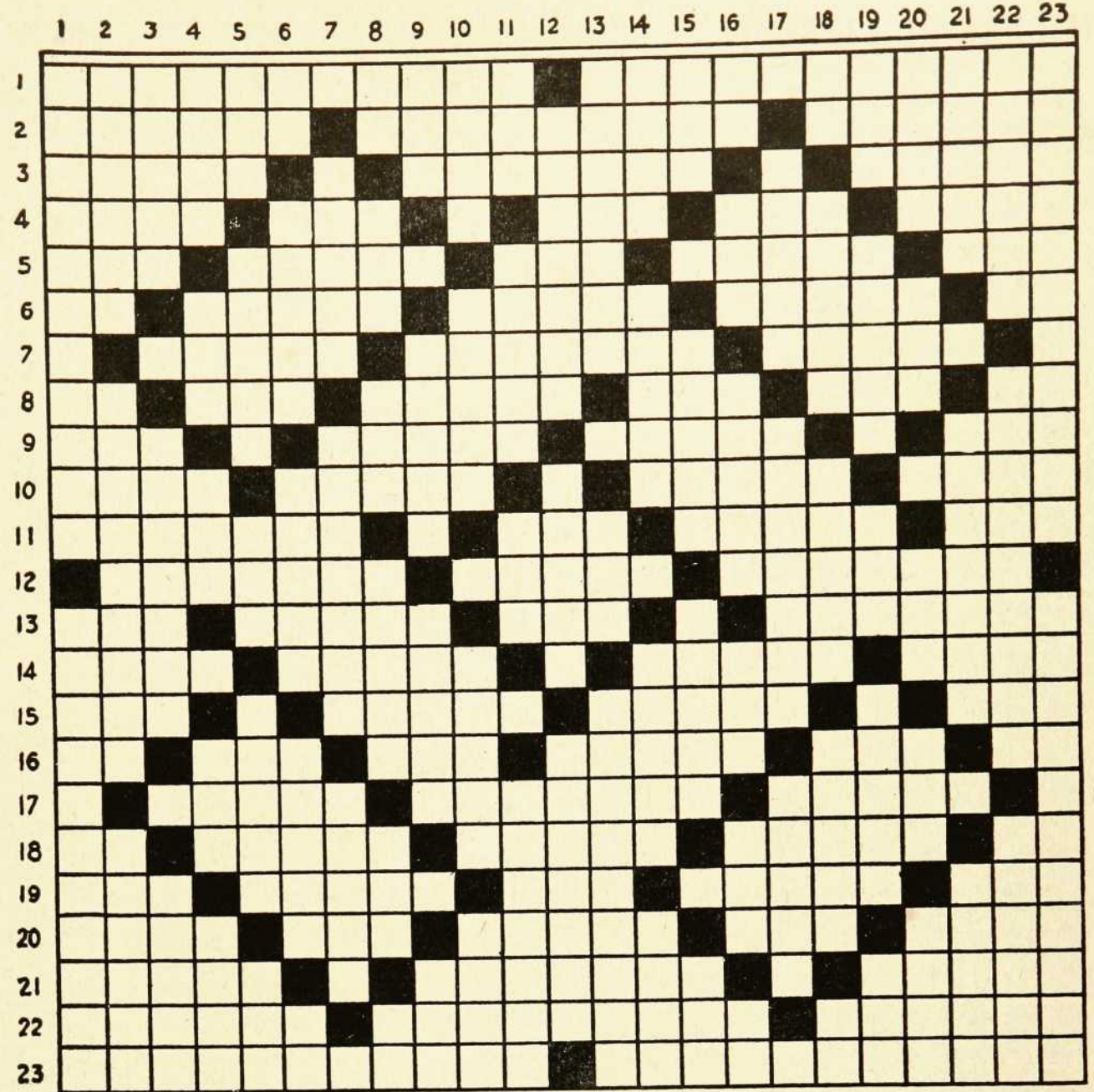
JEANNE DAIGLE.
de la Société des Ecrivains canadiens,
des Ecrivains pour la Jeunesse et des
Auteurs dramatiques.

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1049

HORIZONTALEMENT

- 1—Accommoder un mets avec des ingrédients qui flattent le goût. — Fortifier.
- 2—Liquide quelconque qui sourd de terre. — Qui renferme de l'or. — Qui n'existe que dans l'idée.
- 3—De l'alphabet grec. — Analyses d'un dessin pour tissu. — Pris de passion.
- 4—Ancien nom de l'Archipel. — Auteur de *Robinson Crusoé*. — Eux. — Difficile à entamer. — Demi.
- 5—Initiales d'un réseau de chemin de fer canadien. — Gros village. — Graminées. — Vase de verre à large ouverture. — Possessif.
- 6—Interjection. — Barrière qui, dans un tribunal, sépare les magistrats du public. — Moment d'arrêt. — Verte réprimande. — Conjonction.
- 7—Petit trait horizontal. — Maçonnerie d'un bâtiment. — Fils de Vespasien.
- 8—A moi. — Embarrassé. — Supporter. — Pommade de blanc de plomb. — Grand fleuve. — Consonnes de peine.
- 9—Fleuve d'Allemagne. — Habiller. — Espace vide dans une page. — Grand baquet.
- 10—Propres. — Petit aqueduc servant à l'écoulement. — Etoffe de laine employée surtout pour les robes des religieuses. — Perte de valeur que subit une marchandise.
- 11—Découvrir. — Rivière d'Alsace. — Fils de Jupiter, roi d'Égine. — Chef arabe.
- 12—Pénétrer d'un liquide. — Partie centrale d'un pays. — Qui durent des nuits.
- 13—Ville du Pérou. — Cap du dépt. du Var. — Espèce de poche. — Mettre hors de prison.
- 14—Espèce de houx de l'Amérique du Sud. — Proposition que l'on avance. — Le plus précieux des biens. — Anciennement *Cette*.
- 15—Partie du pain. — Personnes qui font montre d'admiration factice. — Garnis de mâts. — Possessif.
- 16—Pronom indéfini. — Adresse. — Ville de Belgique. — Petit réseau pour retenir les cheveux. — Avant d'un navire. — Pronom.
- 17—Lanière pour exciter les animaux. — Sans commencement ni fin. — Peu sonore.
- 18—A toi. — Apôtre des Gaules. — Navire caboteur à un mât. — Récit dénué de vraisemblance. — *Quatre*.
- 19—Se suivent dans *carpe*. — Genre de mammifères prosimiens de l'Inde. — Ville de Prusse, près de Coblenz. — Rêve. — Triage.
- 20—Jeune baliveau en réserve. — Inventés. — Principe de la vie. — Unité. — Tordu.
- 21—Contribution exigée des citoyens. — Qui ont subi l'action de l'air. — Jeune.



- 22—Ce que les peintres exposent au Salon. — Événements surprenants. — Gouverneur de la Judée.
- 23—Inhumation. — Mollusques gastéropodes méditerranéens.

VERTICALEMENT

- 1—Etat de ce qui est mis à sec. — Vie perpétuelle dans le souvenir des hommes.
- 2—Qui a soin de sa personne. — Habitant de l'Amérique. — Chef-lieu de canton (Gard).
- 3—Abbé de Saint-Denis, conseiller de Louis VI. — Petit pore des organismes des plantes. — Genre d'oiseaux passereaux.
- 4—Escrime. — Deux fois. — Préfixe. — L'un des Juges d'Israël. — Sabot d'un animal.
- 5—Ville du Pérou. — Titre de noblesse. — Pièce de métal cannelée en spirale. — Impitoyable. — Trois fois.
- 6—Pronom. — Instrument de fer pour pratiquer des trous. — Vente prompte. — Bout d'une pièce de bois qui entre dans une mortaise. — Symbole chimique du strontium.
- 7—De peu de longueur. — Plantes marines. — Morceau de parchemin coupé en long pour attacher des papiers.
- 8—Symbole chimique du sodium. — Époque. — Condiment. — Bagatelles. — Situé. — Avant-midi.
- 9—Sans valeur. — Genre d'oiseaux échassiers. — Fabuliste grec. — Première mère.
- 10—Grand lac. — Pièces qui composent un vêtement. — Mouvements folâtres. — Puits naturel dans la région des Causses.
- 11—Thymus du veau. — Edifier. — Une des Cyclades. — Principe constitutif d'un objet matériel.
- 12—Céder, manquer. — Instrument qui sert à battre le blé. — La meilleure espèce du blé.
- 13—Règles à coulisses des menuisiers. — L'un des apôtres. — Roi de Crète, fils d'Europe et de Zeus. — Première partie du nom d'un Pharaon.
- 14—Époques. — Espèce d'euphorbe. — Farine alimentaire. — Créateur.
- 15—Démonstratif. — Bien ouvert. — Mammifère carnassier de l'Inde. — Possessif.
- 16—En évidence chez les maigres. — Revers. — Vente publique. — Sans surcharge. — Collet. — Saint (abr.).
- 17—Ancienne monnaie d'or. — Qui cherchent à plaire. — Révolu.
- 18—Interjection qui marque le dégoût. — Chemin creux. — Morceau de marbre. — Appareil pour chauffer les liqueurs. — Pourcentage (abr.).
- 19—Petit poème lyrique. — Diviser en lots. — De l'alphabet grec. — Erreur. — Nom de plusieurs papes.
- 20—Etoffe de soie très forte. — Qui n'a pas de mérite. — Genre de légumineuses. — Petite prairie. — Héros légendaire de l'indépendance helvétique.
- 21—Corrompus. — Etoffe de laine légère, non croisée (pl.). — Complet.
- 22—Usée, amincie. — Ceux qui se font une habitude de manger chez autrui. — Mis en colère.
- 23—Qui réagissent contre l'action des autres corps. — Hommes faisant partie de l'armée mais non à titre actif.

Solution du problème No 1048

M	A	D	A	M	E	D	E	S	E	R	T	E	S
A	T	E	L	E	C	H	A	L	E	I	N	E	
L	O	B	E	B	O	C	N	A	N	T	I	R	
I	N	O	B	O	U	R	C	N	A	I	V	E	
C	E	N	T	Y	R	I	E	R	L	A	R	I	
E	N	O	S	T	E	N	O	N	P	A	N		
B	A	N	A	L	F	I	C	P	A	N	E		
S	O	I	N	S	S	E	F	O	N	T	S		
E	U	R	E	L	O	F	M	O	R	T	E		
C	L	E	L	O	U	R	D	E	T	E	S		
T	E	P	T	R	E	O	U	E	L	L	E		
A	T	R	E	S	D	I	G	N	E	A	A	R	
I	T	U	R	E	E	N	U	E	A	N	T	I	
R	E	A	L	I	T	E	E	L	U	T	T	E	
E	S	S	E	N	C	E	S	T	A	Y	E	S	

MIGNON DE LA BUTTE

[Suite de la page 28]

Sans prononcer un mot, avec la souplesse d'un félin, la narine frémissante et serrant le manche de son couteau ouvert d'avance dans la poche de son pantalon, l'atroce et jeune bandit montait l'escalier, retenant son souffle, surveillant chacun de ses pas, et s'arrêtant au moindre grincement du bois sous son talon...

Une petite vieilleuse accrochée dans le couloir du premier étage, jetait une lueur discrète mais suffisante pour permettre à l'assassin de se guider sans se heurter au mur...

Patte-Folle le suivait... observant exactement la même tactique... et tenant toujours dans sa main le troussseau de fausses clefs dont il pourrait avoir encore besoin de se servir.

Arrivé devant la porte du milieu, Charlot s'arrêta... Il colla son oreille contre le bois.

N'entendant que le bruit de la respiration régulière d'une personne endormie, il prit la poignée avec précaution, la tourna tout doucement... entra ouvrit le battant... et passa la tête...

Depuis quelques instants, la lune, débarrassée des gros nuages qui la voilaient, répandait dans le ciel une clarté d'hiver nocturne dont les rayons éclairaient la pièce suffisamment pour qu'on y distinguât assez nettement tous les objets qui la meublaient.

Le lit était placé du côté opposé à la porte.

Sous les draps, la forme d'un corps se dessinait... la tête, tournée vers la muraille, était enfoncée dans l'oreiller.

— Chouette! Ce qu'il roupille, le frère, se dit l'Arrangeur... Quand il se réveillera, c'est qu'il sera mort!

Le couteau levé, il se précipita d'un bond de tigre vers le lit... prêt à frapper...

Mais un cri s'étrangla dans sa gorge. Un homme, tout habillé, venait de se dresser, nu comme par un ressort, revolver au poing, et lançait d'une voix ferme, claire, vibrante:

— N'avance pas, Charlot, ou je te brûle!...

— Mon frère! frémit l'Arrangeur, en reculant.

CHAPITRE VII

Le cauchemar du petit Henri

DANS sa chambre d'enfant, éclairée par la lueur d'une vieilleuse, sur son petit lit aux rideaux de dentelles, Henriot, le petit frère de Rose-Blanche, dormait d'un sommeil agité... entrecoupé de plaintes... presque de sanglots...

Il se tournait, se retournait sans cesse, agitant ses poings crispés, tandis qu'une sueur froide inondait ses tempes, mouillant la racine de ses jolis cheveux bouclés.

De gros soupirs gonflaient sa poitrine... Bientôt même, des larmes se mirent à couler le long de ses joues... Puis, un cri sourd, étouffé, s'échappa de ses lèvres:

— Yvonne!... ma sœur Yvonne!

Alors, se dressant tout à coup, l'oeil hagard... comme en proie à une hallucination, il fit d'une voix perçante:

— Yvonne! Yvonne! ma grande sœur. Non, je ne veux pas... je ne veux pas!

Réveillée en sursaut, Fanny, qui couchait dans un cabinet voisin, accourut aussitôt... effrayée par les appels angoissés, déchirants, même, de l'enfant dont elle avait la garde.

— Monsieur Henri, voyons, qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle. Ne criez pas si fort. Vous allez réveiller votre maman.

Et comme le petit ne cessait de répéter:

« J'ai peur! J'ai peur! » la femme de chambre, vraiment inquiète, interrogea, tout en tournant le bouton d'une lampe électrique:

— Est-ce que vous seriez encore malade?

— Non, pas moi... répondit le bambin... Mais grande sœur Yvonne.

— Je vois, dit Fanny, en regardant le visage bouleversé du petit... Vous avez fait un vilain rêve...

— Yvonne... ne cessait de réclamer l'enfant... je viens de la voir... Elle était toute blanche... Il y avait des fleurs partout... autour d'elle... et elle était malade... plus malade que moi...

« Je veux la voir... tout de suite... »

— Mais, monsieur Henri, il faut être raisonnable... cherchait à calmer Fanny.

« Mlle Yvonne doit dormir... Il ne faut pas la réveiller. »

— Je veux la voir, s'obstinait Henri.

— Voyons, rendormez-vous.

— Non, je ne me rendormirai pas.

— Je dirai demain à votre maman combien vous avez été méchant cette nuit... et vous serez encore grondé.

— Ça m'est égal, je veux voir Yvonne, je la verrai.

— Vous ne la verrez pas.

— Si!

— Non!

Désespérant de vaincre par la persuasion la résistance de sa bonne, le jeune Henri se mit à pousser de véritables hurlements... capables de réveiller toute la maison.

Fanny ne savait plus que faire.

Elle se disait:

— Je ne peux pourtant pas le laisser crier comme cela. Je vais aller chercher Mme la marquise.

Déjà Fanny se dirigeait vers la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit avec fracas et Mme de Montferrat, drapée dans un peignoir, apparut la figure contractée, et interrogeant d'une voix mécontente:

— Qu'y a-t-il? Pourquoi mon fils pousse-t-il des cris pareils?

La femme de chambre expliqua:

— M. Henri a dû avoir un cauchemar; car il s'est réveillé tout à l'heure, et il demandait à toute force à voir Mlle Yvonne... Il prétend qu'il ne s'endormira pas si je ne le conduis pas auprès d'elle.

— C'est de la folie!

Et s'adressant au bambin qui regardait sa mère avec une sorte de défi, et continuait à trépigner et à pleurer, elle fit sur un ton autoritaire:

— En voilà assez n'est-ce pas!... Tu verras ta sœur demain.

— Yvonne Je veux voir Yvonne! braillait le petit.

— Ah! tu veux voir Yvonne! ragea la mauvaise femme. Eh bien, je vais te la donner ton Yvonne. Attends un peu.

Saisissant son fils par le bras, la marquise s'apprêtait à lui infliger la correction qu'elle venait de lui promettre s'il ne restait pas tranquille, lorsqu'une voix forte intervint:

— Gilberte, je vous en prie, ne frappez pas Henri!

La marquise se retourna, l'oeil méchant, le sourcil froncé... et aperçut son mari qui, l'air attristé et surpris tout à la fois, s'approchait vivement d'elle.

L'impérieuse créature fit aussitôt:

— Vraiment, Robert, je ne vous comprends pas... Vous êtes d'une faiblesse... envers cet enfant qui devient terrible...

« C'est intolérable... »

— Vous oubliez que notre Henriot vient d'être assez gravement indisposé, objectait le marquis...

— Henriot n'est plus malade, coupa aussitôt celle-ci.

— Alors, qu'y a-t-il?

(Lire la suite au prochain numéro)

LE DEVOIR ET L'AMOUR

[Suite de la page 17]

pour Marion une manière de suicide moral sans cesse renouvelé. Parfois même elle n'était pas maîtresse d'un mouvement de révolte.

— Le devoir! ironisait-elle alors, en parodiant Kant; l'impératif catégorique!

Cinq heures sonnèrent. Marion se ressaisit. Elle avait promis à ses confrères, désireux d'arroser ses lauriers d'une coupe de champagne, de se rendre à Necker où, depuis sa rentrée à Paris, elle exerçait et où elle n'était pas retournée de toute la semaine en raison de son examen. Sans hâte elle s'habilla; puis, ayant pris congé de sa mère, elle descendit. Or, à peine sur le trottoir, elle s'aperçut que le temps menaçait et elle remonta pour prendre un imperméable.

Prête à ouvrir sa penderie son regard tomba sur la gerbe de roses apportées par sa mère. Elle n'y avait plus songé. Ayant détaché l'enveloppe qui s'y trouvait épinglée, elle se troubla. L'écriture était d'Hubert. Vite elle déchâta et lut:

« Ces modestes fleurs me précéderont de quelques heures, et vous diront avant moi toute la joie qui fut la mienne en apprenant votre réussite. Je vous supplie de m'accorder un entretien. Je me présenterai vers cinq heures et de vive voix, vous dirai ce que ma plume n'ose écrire. »

Le carton à la main, Marion demeurait immobile. Ces lignes qui ne précisaient rien, laissaient pourtant grande ouverte la porte à l'espoir. Si Hubert désirait la voir, c'est qu'il le pouvait. Elle tremblait. L'heure fixée par lui était passée déjà depuis quelques minutes. Sans un instant d'hésitation, elle se précipita au téléphone et remit à plus tard son rendez-vous à l'hôpital. Comme elle raccrochait le récepteur, sa mère entra.

— Il y a quelqu'un au salon qui demande à te parler: Le docteur Cham-breuil.

Marion jeta son chapeau sur un fauteuil et se précipita.

Debout devant une fenêtre, Hubert se tenait immobile, le dos à la porte. Au bruit, il se retourna, souriant. Longuement, il contempla Marion, comme s'il voulait l'identifier avec la Marion d'autrefois. Puis, lui ayant pris la main, il la garda dans les siennes et, d'une voix sourde, il murmura:

— Marion, si je suis ici, vous vous en doutez, n'est-ce pas, c'est que plus rien ne m'en empêche et qu'aujourd'hui je puis vous dire: maintenant que l'un et l'autre avons accompli notre devoir, ne pourrions-nous songer à notre bonheur?

— Ainsi, elle est morte? demanda Marion.

— Oui, et morte heureuse, dans mes bras.

— Vous l'avez épousée?

— Deux mois après la naissance de notre petite. Nous nous sommes mariés dans l'intimité, prétextant sa santé délicate. Ses parents, ignorant la naissance de l'enfant, furent surpris de me voir épouser leur fille qu'ils savaient gravement atteinte. Je finis par les convaincre que nous nous aimions et que si Madeleine devait mourir, il serait au moins en mon pouvoir de la rendre heureuse. Ma mère, au courant de tout, m'approuva. Nous nous installâmes à Limoges où j'ouvris un cabinet de consultation; mais je ne devais pas y séjourner longtemps. Son état s'aggravant, je dus l'emmener à Menton où nous passâmes l'hiver et où elle s'éteignit doucement le 28 mai.

— Et... l'enfant?

— Toujours au couvent de Genève. Avant de mourir, et dans le désir légi-

time de lui laisser sa fortune personnelle dont je ne voulais à aucun prix, Madeleine a tout dit à ses parents.

Hubert Cham-breuil se tut un instant, comme s'il hésitait à poursuivre. Marion demanda:

— Et ils n'ont pas repris la petite?

— Elle a quinze mois et nous n'étions mariés que depuis treize mois. Ils ont eu peur du scandale.

— Les lâches! s'écria Marion.

A partir de cet instant elle sembla transfigurée. Se rapprochant d'Hubert:

— Si vous êtes ici, dit-elle, c'est parce que vous jugez autrement que ces gens-là, n'est-il pas vrai, et que vous estimez mon cœur assez grand pour y accueillir le père et l'enfant?

Une seconde plus tard, elle était blottie entre les bras d'Hubert, dont le regard descendait en elle comme une suprême caresse.

— Chérie! comment exprimer la joie que vous venez de me donner? Oui, vous avez dit vrai. Si je suis venu vers vous, c'est que j'étais certain de trouver ce que j'espérais: pour le père, un cœur miséricordieux; pour l'enfant, ce que seule une mère peut donner, le renoncement de soi-même. Aussi, Marion, jamais je n'oublierai que, non seulement vous n'avez point hésité, mais que vous avez prévenu mes plus chers désirs. Ah! comme nous allons être heureux!

Il ne pouvait se décider à lui rendre sa liberté et la tenait étroitement serrée contre sa poitrine.

Enfin Marion parla:

— A quoi bon la pauvreté des mots?

Le seul battement de notre cœur n'est-il pas mille fois plus riche? L'épreuve que nous venons de traverser sans faillir a plus contribué à notre rapprochement que tous les serremments du monde. Oui, Hubert, le jour où, à Genève, j'eus la preuve que si vous m'aviez quittée, c'était pour obéir à un devoir sacré dont tant d'hommes de nos jours eussent souri, à cette minute-là, j'ai su que j'étais vôtre, et plus que je ne l'eusse été par le ministère officiel du maire et du curé. Depuis lors, malgré l'éloignement, je n'ai cessé d'être en étroite communion avec vous. Je ne savais rien, mais j'avais le pressentiment de tout. Votre double m'escortait. Aujourd'hui je me réjouis de savoir que vous avez pu jusqu'au bout monter cette garde vigilante et dévouée que vous vous étiez assignée, car, vous-même l'avez dit un jour, vous eussiez pu, comme homme, plaider les circonstances atténuantes, mais le médecin se refusait à ces faiblesses. Hubert, voici le passé définitivement liquidé et tout à votre honneur. Aussi bien, lorsque je tiendrai dans mes bras votre petite fille qui sera nôtre, je sais que, là-haut, sa maman vous bénira.

Marion allait s'attendrir, mais ne le voulait point en ce jour magnifique.

— Et maintenant, dit-elle, puis-je demander à mon fiancé de m'accompagner à Necker, où m'attendent mes confrères?

— Certes, acquiesça Hubert Cham-breuil. J'y serais même allé sans votre invitation, chérie, car depuis trois jours je suis votre chef de service. Ainsi, gare à vous!

A cette nouvelle, Marion resta sans voix. Décidément le bonheur entraînait en ouragan, bousculant sur son passage les peines, les soucis, les mauvais souvenirs et les jours d'angoisse. Au firmament, ce n'était plus que le scintillement des plus splendides espoirs.

Deux belles âmes venaient de mériter l'amour intégral, ayant eu la force d'emprunter pour le conquérir le chemin du devoir.

ANNE PIERRE HOT.

RIEN DE SÉRIEUX

— Vous savez, son fameux collier qu'elle avait perdu, on le lui a rapporté.

— Ça prouve qu'il n'avait pas beaucoup de valeur.

Une veuve est chez un marchand d'oiseaux. Celui-ci lui recommande un certain perroquet :

— Madame, voici l'oiseau le plus intelligent du monde ; seulement, il a la fâcheuse habitude de faire le vacarme quand ses repas ne sont pas servis à temps.

— Je l'achète, reprend la veuve. Il me rappelle mon défunt mari.

Lorsque Dupont rencontra Durand, il éclata en sanglots.

A la suite d'un accident d'automobile, il avait fallu amputer les deux jambes de Durand et, en considérant son ami cul-de-jatte, Dupont, des larmes dans la voix, répétait, en élevant la main à la hauteur de sa propre tête :

— Et dire que je t'ai connu haut comme ça, haut comme ça !

Quand Michel-Ange vit pour la première fois le fils du peintre Francia, qui était fort beau, il lui dit :

— Ton père sait mieux faire les figures vivantes que les figures peintes.

Un jeune homme, prétentieux et raseur, entretient la société de ses ancêtres :

— Oui, dit-il, ma famille compte des ancêtres, certains remontant à Guillaume le Conquérant !

— Je suppose, remarque quelqu'un, que vous allez nous apprendre que certains de vos ancêtres se trouvaient dans l'arche de Noé ? !

— Certainement pas ! fait l'autre, visiblement vexé, mes aïeux possédaient leur bateau personnel !

— Je reviens de la pêche aux goujons.

— Combien en as-tu pris ?

— Pas un seul.

— Alors, comment peux-tu savoir que ce sont des goujons ?

Joseph est un fainéant accompli. Très souvent déjà, le brave curé Monnier a essayé de le sermonner. Comme aujourd'hui :

— Voyons, Joseph, pourquoi ne cherchez-vous pas un travail qui vous plaise ?

— Ben, oui !

— Vous savez que l'ennui tue plus de gens que le travail !

— J'ai déjà entendu ça quelque part... Mais le malheur, avec moi, voyez-vous, c'est que rien ne m'ennuie comme de travailler ! Alors, je préfère m'abstenir et laisser les autres s'ennuyer !

Dans le train, avant d'allumer sa cigarette, une dame demande à son voisin :

— La fumée vous incommode, monsieur ?

— Oui... j'ai pas de tabac !

Einstein, le grand savant, se trouve un jour dans un wagon-restaurant. Or il avait oublié ses lunettes et ne pouvait lire le menu. Il demande donc à son voisin, un noir, de lui rendre service. L'autre lui tape gentiment sur l'épaule et en bon compère lui dit :

— Mon pauvre vieux, je suis comme toi, je ne sais pas lire.

— Accusé, levez-vous !

— ...

— Jurez de dire toute la vérité et rien que la vérité, dites je le jure.

— Je le jure.

— Vos nom, prénoms, âge et adresse. Etes-vous célibataire ?

— Eh, monsieur le juge, c'est-y qu'vous avez une fille à marier ?

— Alors, chéri, tu es allé à la messe ?

— Oui.

— Était-ce une belle messe ?

Le mari fatigué :

— Comme toutes les messes.

— Et il y a eu un sermon ?

— Oui.

— De quoi a parlé le curé ?

Le mari agacé :

— Du péché.

— Ah oui ! et qu'a-t-il dit ?

Le mari exaspéré :

— Il est contre !

La Vie Courante par G. CLARK



— Sais-tu où est passé mon traîneau, maman, je l'avais laissé ici l'hiver dernier ?

Le neveu de Berlureau vient d'entrer dans une grande administration.

— Dans combien de temps auras-tu droit à ta pension de retraite ?

— Dans trente ans, mon oncle.

Et Berlureau :

— Ah ! Eh bien ! Il faut te dépêcher de les faire.

Le chauffeur cherche une place.

— Votre dernier patron ne vous a pas donné de certificat ?

— Il m'en aurait donné un excellent, monsieur, mais malheureusement, c'est lui qui a été victime de mon dernier accident.

"LES TROIS MOUSQUETAIRES" ...

[Suite de la page 4]

sensation du Cid. En effet, dès l'année suivante, le Comte devenait maréchal de camp et presque aussitôt après, il était exilé par Richelieu.

Mais pourquoi d'Artagnan, jeune homme de 24 ans, allait-il tout droit chez M. de Tréville ? Né en 1596, M. de Tréville avait donc 39 ans. Il descendait d'une vieille famille gasconne qui, sans aucun doute, était en relations avec les Montesquiou et les Baatz. Peut-être ces familles avaient-elles un lien de parenté ? Dans tous les cas, Paul de Baatz, l'ainé, était déjà mousquetaire de M. de Tréville et il est fort probable que ce fut lui qui introduisit son frère auprès de son chef direct. Les Gascons durent échanger force « Mordious » ! en foi de quoi d'Artagnan entra comme cadet dans le régiment des gardes du roi. Il n'était donc pas mousquetaire — et Dumas, qui l'ignorait, avait raison !...

PORTHOS, ATHOS ET ARAMIS !

Et Porthos, Athos et Aramis ? Porthos ne rentrera aux mousquetaires que quatre ans plus tard, en 1639. Il s'appelait de son vrai nom Isaac Portau, et il appartenait à une famille protestante de Pau, où il était né en 1617. On ne sait rien de lui, ni où et comment il mourut.

Athos et Aramis étaient deux amis. Ils furent admis dans les mousquetaires l'année suivante, en 1640. Athos, que les « Mémoires » de Sandras présentent comme un personnage insignifiant, était né en 1615, sur les bords du gave d'Oloron, dans le Béarn. Il se nommait, de son vrai nom, Armand de Sillègue d'Athos d'Autevielle. Ce jeune homme de 25 ans, descendait d'une famille de marchands, nouvellement enrichis, les Peyroton, qui avaient acquis une

récente noblesse ainsi que des terres en Gascogne. Il ne fut mousquetaire que pendant trois ans. Les registres de la paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, nous disent qu'il fut tué dans un duel, le 21 décembre 1643, au Pré-aux-Clercs. C'est tout !

Reste Aramis, le dandy avant la lettre, l'homme qui hésite entre l'épée et la soutane. Son nom : Henri d'Aramis. D'où venait-il ? Il était Gascon, comme ses amis. On suppose qu'il était originaire d'Aramits, l'actuel chef-lieu d'un canton des Basses-Pyrénées, dans l'arrondissement d'Oloron. Athos aussi était de la région et l'amitié de ces garçons s'explique aisément. Mais Aramis ne devint jamais évêque de Vannes et général des Jésuites, comme le prétend Alexandre Dumas. Il se maria en 1650 et eut quatre enfants. Il mourut en 1674, dans ses terres, en Béarn.

Ainsi donc, il ressort de la réalité que d'Artagnan n'a pu connaître Porthos qu'en 1639, au plus tôt, et Athos et Aramis qu'en 1640. Où donc ?

Au printemps de cette année-là, l'armée française entra en campagne contre les Espagnols dans les Flandres et mettait le siège devant Arras. D'Artagnan commandait une compagnie. Porthos, Athos et Aramis sont aussi présents. Est-ce donc à cette occasion que les quatre hommes se lièrent d'amitié ? Il n'y a pas d'autre explication possible des liens qui les unirent passagèrement. Cette amitié fut brève, en effet, puisque Athos devait être tué en 1643, à l'âge de 28 ans.

D'ARTAGNAN A CONNU CYRANO DE BERGERAC !

Tout le reste n'est que littérature ! Mais voici un fait réel, intéressant. Par-

mi les assiégeants d'Arras, se trouvait un autre héros populaire : Cyrano de Bergerac, autre Gascon. Il avait 21 ans. Il a donc connu d'Artagnan. Comment se fait-il qu'il n'en ait jamais parlé ? Ah ! si Alexandre Dumas l'avait su, quel parti n'en aurait-il pas tiré ! Peut-être avons-nous passé à côté d'un autre chef-d'œuvre du roman historique ? Les deux hommes d'ailleurs se distinguent. Sur la porte de la ville, les Espagnols assiégés ont placé une pancarte disant :

*Quand les Français prendront Arras
Les souris mangeront les rats.*

D'Artagnan et Cyrano pénètrent parmi les premiers dans la cité prise d'assaut. Et ce jour-là, tous deux ensemble, ils corrigèrent la pancarte en supprimant le P de « prendront », ce qui donnait :

*Quand les Français rendront Arras
Les souris mangeront les rats.*

Voilà encore quelque chose que Dumas ignorait. Mais Cyrano, lui, était bien trop poète pour faire valoir ses qualités de guerrier. D'Artagnan, grand hâbleur, ne s'en fit pas faute et sut en tirer parti. Mazarin le récompensa de son action d'éclat en faisant de lui un de ses gentilshommes. En 1645, d'Artagnan, âgé de 34 ans, était à la tête d'une fortune s'élevant à 9,000 écus, soit 10 millions de francs français actuels. En 1654, il achetait pour 6,000 livres la charge très enviée de « capitaine des oiseaux de la volière du roi ». Son rêve de jeunesse se réalisait : en 1661, il commandait la compagnie des mousquetaires du roi et ce fut lui qui arrêta Fouquet à Nantes, sur l'ordre de Louis XIV. Nicolas Fouquet, rappelons-le, surintendant des Finances, protecteur, immensément riche, de La Fontaine et de Molière, avait commis un certain nombre de malversations, découvertes

par Colbert, qui le dénonça au roi. D'Artagnan jouissait donc à cette époque de la haute confiance du Roi-Soleil !

Pendant tout ce temps, sa carrière amoureuse fut éclatante et on prétend, sans citer de noms, qu'il fut l'amant des plus hautes dames de la Cour. Il finit tout de même par se marier avec Charlotte de Chancely, demoiselle de la Cour, qui lui apportait 90,000 livres en dot.

1672. Pour punir la Hollande d'être intervenue dans la guerre de Dévolution contre l'Espagne, Louis XIV l'a fait envahir par ses armées. D'Artagnan, bien entendu, est à la tête de son régiment. Il passe le Rhin, participe à la prise d'Utrecht, s'avance jusqu'à 10 kilomètres d'Amsterdam, subit l'inondation déclenchée par les Hollandais, ouvrant les écluses de leurs digues. En juin 1673, il est devant Maestricht assiégée et qui tombe. D'Artagnan aussi est tombé. Le 25 juin, une balle l'a tué !...

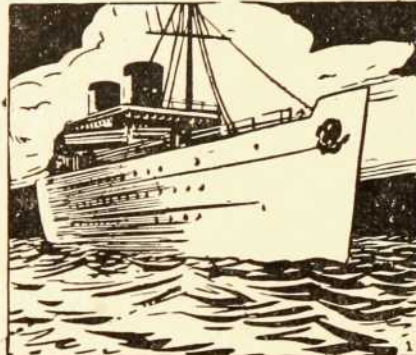
La mort de d'Artagnan — ce que Dumas ignorait ! — fut douloureusement éprouvée par la Cour et le peuple. La « Gazette de France » écrivait à ce sujet : « On ne put s'empêcher de perdre beaucoup de nos braves, entre lesquels le sieur d'Artagnan, qui fut tué d'un coup de mousquet (il reçut une balle dans la gorge), de quoi Sa Majesté témoigna être sensiblement touchée pour sa valeur et la confiance qu'elle avait en lui ».

Ainsi, parti de Lupiac pour faire fortune, d'Artagnan a-t-il réalisé son rêve que la gloire vint couronner ! Mais sans le grand romancier que fut Alexandre Dumas et qui déforma l'histoire pour notre plaisir, qui donc aujourd'hui connaîtrait les noms d'Artagnan, Porthos, Athos et Aramis ? La réalité n'est bien souvent que l'ombre d'une fantaisie !

20,000 LIEUES SOUS LES MERS

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — PREMIER EPISODE



Le 13 avril 1867, une nouvelle sensationnelle... incroyable, vient bouleverser les salles de rédaction des journaux du monde entier. Des éditions spéciales sont mises sous presse. — A vrai dire, cette nouvelle vient confirmer les rapports que depuis plusieurs mois des capitaines ont faits sur leur rencontre en mer avec un étrange et monstrueux cétacé qu'il a été impossible d'approcher. — Alors que le

public se passionnait pour cette étrange affaire, le « Scotia » l'un des plus gros navires de la Co. Cunard poursuivait vers l'Angleterre une traversée jusque-là sans histoire. — Tout à coup, tandis que les passagers étaient réunis dans le grand salon pour le lunch du soir, un choc peu violent se produisit sur la coque du navire, à tribord et vers l'arrière.



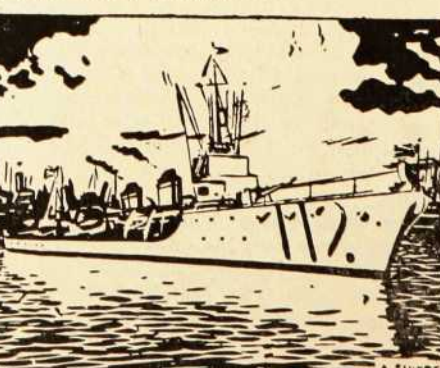
L'abordage avait semblé si léger que personne à bord ne s'en fût inquiété outre mesure sans le cri des soutiers qui remontèrent sur le pont avec un effroi visible. — Comme une trainée de poudre, la nouvelle se répandit parmi les passagers... L'affolement est à son comble. Hommes et femmes se ruent vers les canots de sauvetage. La peur provoque des scènes tragiques. — Grâce à son sang-froid, le capitaine Anderson parvient à éviter la catastrophe. Le danger ne saurait

être immédiat, le « Scotia » est muni de cloisons étanches, l'accident ne saurait avoir de suite immédiate. — Cependant, l'émotion reste vive, des sondages effectués dans la cale révèlent l'existence d'une brèche de deux mètres dans la carène du steamer alors que la profondeur de la mer écarte la possibilité d'un heurt contre un récif.



Personne n'a pu voir la bête mais l'examen du bateau au bassin de Radoub ne laisse aucun doute. Une ouverture triangulaire a été percée dans la tôle avec une puissance inouïe. — De passage à New-York, le professeur Pierre Aronnax, du Musée de Paris, fait sur la question une conférence fort applaudie. L'opinion publique se passionne. Les naufrages vont-ils se multiplier ? — Les pouvoirs pu-

blics s'émouvent. Le fait que l'animal ait attaqué un navire qui ne le pourchassait pas, compromet la navigation maritime. Désormais, plus aucun bateau ne sera en sécurité. — Prenant l'initiative, les Etats-Unis décident d'armer une frégate l'Abraham Lincoln pour débarrasser les océans de l'énorme cétacé. Le commandement est confié au capitaine Ferragut qui a déjà fait ses preuves.



En sa qualité de professeur d'histoire naturelle, Pierre Aronnax est invité par l'Amérique à participer à l'expédition. Sans hésitation, le professeur accepte et donne ses ordres à son fidèle serviteur. — Quelques heures plus tard, le professeur et Conseil embarquent à bord de la frégate et font la connaissance du capitaine Ferragut. Celui-ci est fier de son bâtiment dont il a assuré lui-même l'ar-

mement. — Sous les acclamations d'une foule enthousiaste, l'Abraham Lincoln quitte le port de Brooklyn et cingle vers le Pacifique à la recherche du monstre marin. La grande aventure est commencée. — Profitant de leurs loisirs, le professeur Aronnax et Conseil visitent les installations de l'Abraham Lincoln à bord duquel tout a été prévu pour la chasse au cétacé géant.

(à suivre)

LE TRÉSOR ENFOUI

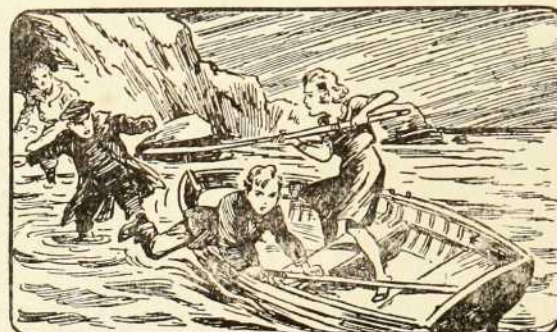
CONTE ILLUSTRE DU SAMEDI — SEPTIEME EPISODE



1. Lorsque Louis et Isa eurent été découverts par les deux hommes et eurent entendu l'un d'eux crier : "Ils en savent trop — il ne faut pas qu'ils s'échappent !" Ils devinèrent alors qu'ils étaient tombés sur un terrible secret. Aussi se ruèrent-ils vers la sortie.



2. Les hommes leur coururent après. Seulement, cette partie de la plage étant entourée de tous côtés par des falaises, nos héros ne pouvaient se sauver par là. Mais, il y avait la chaloupe. "C'est notre seule chance !" s'écria Louis.



3. Isa sauta dedans et ramassa une rame. Les types avaient l'air si menaçant qu'Isa ne désirait nullement tomber entre leurs mains. Comme Louis faisait glisser la chaloupe, elle donna un coup violent du bout de la rame dans l'estomac d'un des poursuivants.



4. Ce coup aida à éloigner davantage la chaloupe du rivage, et empêcha aussi l'homme d'attraper Louis, ce qu'il aurait fait autrement. Mais l'individu empoigna la rame, et au grand désespoir d'Isa la lui arracha. Mais Louis avait pu embarquer !



5. Avec tureur, Louis plongea l'autre rame dans l'eau peu profonde, poussant la barque plus au large, puis rama le mieux qu'il put. Heureusement, les types ne paraissaient pas savoir nager, autrement ils auraient pu facilement les rejoindre.



6. "Oh, nous l'avons échappé belle ! Je me demande qui sont ces misérables ?" haleta Isa. "Des vauriens, à en juger par leur conduite !" répliqua Louis. "Mais ils sont pris sur la plage, aussi pourrions-nous atterrir au-delà de la falaise". Or ce n'était pas facile !



7. Avec qu'une rame Louis ne pouvait se diriger. "Le courant nous entraîne vers la haute mer !" s'exclama-t-il. "Si seulement je n'avais pas perdu l'autre rame !" soupira Isa. Puis elle cria de joie en apercevant un bateau de pêche, à l'ancre.



8. "Quelle veine !" s'exclama Louis. "Et le courant qui nous mène droit sur lui ! Hourra, nous serons bientôt en sûreté ! Regarde, ces deux hommes, ils nous ont vus !" Ils s'approchèrent du bateau. "Voulez-vous nous embarquer ?" cria Isa. "Oui !" répondit l'un d'eux.



9. Louis ne se fit pas prier pour obéir. Isa grimpa sur le bord, et on l'aidera par trop gentiment ! Et aussitôt que Louis suivit, il fut empoigné rudement et tiré à bord. "Que faites-vous dans notre chaloupe ?" grogna l'un d'eux.



10. "Votre chaloupe ?" haleta Louis. "Nous nous sommes enfuis dedans à cause de deux hommes qui nous ont pourchassés sur la plage !" "Espèce de petits espions !" fulmina l'individu. "C'était deux de nos hommes transportant de la cargaison. Vas-y avec le restant, Guy", ajouta-t-il.



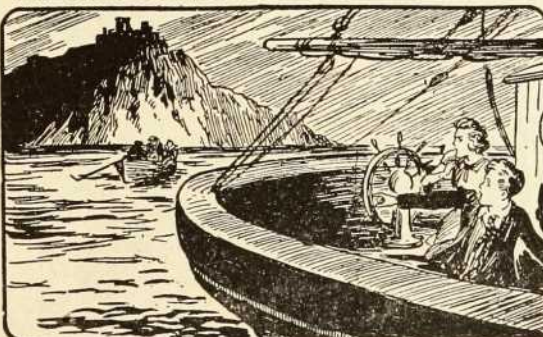
11. Guy jeta des paquets dans la chaloupe. "Alors, pouvez-vous nous conduire au rivage ?" demanda Louis. "Oh, que non !" gronda l'homme. "Vous allez faire un long voyage — vous en savez trop long !" Il ouvrit la porte d'une cabine et les poussa en dedans.



12. Pris à l'improviste Louis et Isa n'eurent pas le temps de résister. La porte fut refermée avec fracas, et ils entendirent le bruit d'une clef qu'on tourne, puis... une chaloupe qui s'éloigne. "Captifs !" murmura Louis, comme il allumait sa lampe de poche.



13. Peu après, il échappa un cri de joie en découvrant un long ciseau sous une couchette. "Ceci peut nous permettre de nous enfuir !" chuchota-t-il. Lorsqu'ils se furent assurés qu'aucun bruit ne parvenait du pont, Louis commença à travailler sur la serrure.



14. Il fallait faire vite, mais finalement la serrure glissa et la porte s'ouvrit. Louis regarda à la dérobée, et vit l'homme, seul à bord, à l'autre bout du bateau. Mais, il y avait la chaloupe qui approchait, ramenant les deux hommes demeurés sur la plage !



15. Se dissimulant, ils observèrent. Comme la chaloupe abordait le bateau, Louis et Isa, de l'autre côté, se glissèrent dans l'eau. Ceci fait, ils entendirent du remue-ménage. "Hissons les voiles et en route avant qu'on se mette à la recherche des enfants !" cria Guy.

(à suivre)

CONTE
ILLUSTRE
DU "SAMEDI"

LES JEUNES EXPLORATEURS

EPISODE
NUMERO
DIX-SEPT



1. Paul, Carmen et le comte retinrent leur souffle en surveillant Léo grimper sur le bord de la tour, saisir la pierre solide des créneaux et se hisser sur le toit. Puis il aida Carmen.



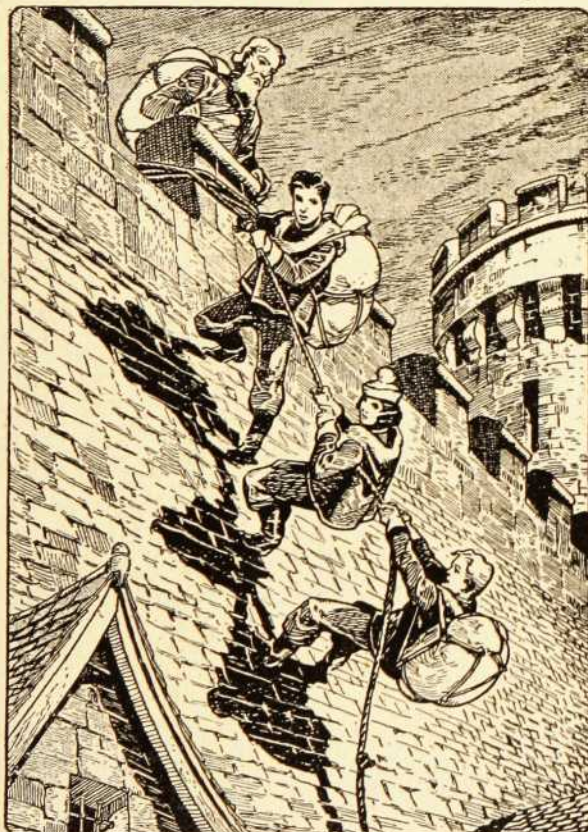
2. Puis, ce fut le tour de Paul, et enfin celui du comte. « Maintenant, où allons-nous, comte Sten ? » demanda Léo. Le vieux noble indiqua une promenade, où ils s'aventurèrent.



3. S'arrêtant, le comte dit, montrant un toit à pic et la cour, au loin : « Il faut descendre ici ». « Nous aurons besoin de câbles, » dit Léo.



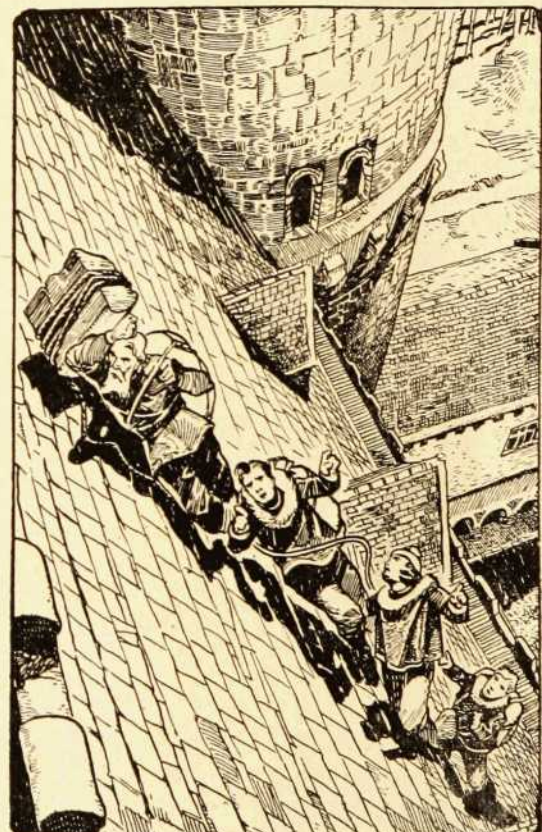
4. D'accord, le comte sortit un câble solide. Liant la corde, Léo se laissa descendre sur le bord.



5. Collant les pieds sur les tuiles, Léo se laissa descendre quelque peu, puis attendit Carmen. Bravement, Carmen saisit le câble et, marchant à reculons, laissa de la place à Paul. Le comte Sten, lui, attendait son tour. « Ne regarde pas en bas, Carmen, » dit Paul, craignant le vertige pour notre amie. « Nous allons bientôt nous poser sur le parapet. » « Tout va bien, Paul, » répondit-elle, en souriant. « Je ne me sens pas nerveuse du tout ! »



6. Le toit était tellement à pic qu'il semblait tel un mur à nos amis ! Les tuiles étaient si glissantes qu'ils risquaient à tout moment de perdre pied. Enfin, sac au dos, le comte Sten rejoignit nos héros le long de la corde. Jusque là, celle-ci et la pierre à laquelle le comte l'avait attachée tenaient bon. Ce fut alors que le désastre se produisit !



7. Le vieux ciment qui assurait la solidité de la pierre était tout usé par le temps. Aussi, tout à coup, le haut du créneau, auquel le câble avait été attaché, céda sous le poids de nos amis. La masse de pierre heurta le toit et glissa sur le comte Sten ! La corde lâcha, et l'instant suivant ils furent précipités en bas du toit ! « Oh, je tombe ! » s'écria Carmen. « Sauve-moi, Paul ! »



8. Avec un cri d'angoisse, Léo lâcha le câble maintenant inutile. Il roula en bas du toit glissant, vers le bord crénelé. Puis suivit Carmen. La masse de pierre heurta Paul, qui plongea tête première.



9. Léo, lui, alla s'écraser sur les créneaux, mais sain et sauf ; Carmen achevait de glisser, quand elle vit Paul frapper le haut des créneaux, mais son sac amortit le choc.



10. Pendant un instant Paul sembla suspendu dans le vide. Entraîné par le poids du sac, il roula. Vite comme l'éclair, Léo bondit et saisit Paul par le collet. Le comte attrapa Léo juste à temps pour le sauver. (à suivre)

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

QUESTIONS LINGUISTIQUES

Q. — D'où viennent les mots *clandestin*, *glaïeul* et *bouquet* ?

R. — *Clandestin*, de *clam*, signifiant en secret ; *glaïeul*, du latin *gladiolus* qui signifie petit glaive, parce que les feuilles de ce végétal ressemblent en effet à un glaive ; *bouquet* a la même origine que *bosquet*. Il servait d'abord à désigner un petit bois ; puis on l'a employé pour un groupe d'arbres, et enfin pour un groupe de fleurs. On dit encore aujourd'hui un bouquet d'arbres.

Q. — D'où vient le mot *club* ?

R. — On pourrait être surpris que le mot *club* qui signifie bâton, maillet, en soit venu à vouloir dire : cercle de réunion. C'est tout simplement parce que jadis, en Angleterre, il y a quelques siècles, quand il y avait des réunions populaires, elles étaient entourées d'un cordon d'agents de police armés du fameux bâton que portent les policiers anglais. C'est par extension de sens que ce mot a été appliqué aux réunions elles-mêmes dont la tranquillité et la sécurité étaient assurées par le caractère imposant du bâton.

Q. — Le mot *poker* signifiant un tisonnier, pourquoi donne-t-on ce nom à un jeu de cartes devenu populaire ?

R. — Ce sont, paraît-il des chercheurs d'or anglais qui ont inventé ce jeu de cartes. A ce jeu, les mises étaient représentées par des pincées de poudre d'or. Cet enjeu valait la peine d'être surveillé de près ; aussi, comme dans les histoires des bouviers de l'ouest, chaque joueur tenait-il près de lui son revolver. Les plus doux se contentaient de tenir le tisonnier entre leurs jambes pour s'en servir en cas de besoin. L'arme de protection a donné son nom au jeu qu'elle protégeait.

Q. — D'où vient le mot *panthère* ?

R. — De deux mots grecs *pan* (tout) et *therion* (bête féroce), soit parce qu'on l'a trouvée plus féroce que toutes les autres, soit parce que sa couleur variée les rappelle toutes.

Q. — D'où vient le mot *magnétique* ?

R. — De la ville de Magnésie, en Asie Mineure, où fut trouvé le premier aimant, qui fut appelé *magnès*.

Q. — D'où est originaire l'*échalote* ?

R. — D'Absalon, en Phénicie. Son nom est une corruption du nom de cette ville. On l'appelle en latin *ail d'Ascalon* (*allium ascalonicum*).

Q. — D'où vient le mot *gentiane* ?

R. — Du nom d'un roi d'Illyrie appelé *Gentius*, qui en observa le premier les propriétés.

Q. — D'où vient le mot *octroi* ?

R. — Du latin *auctor* (auteur), d'où vient autoriser. Octroyer, c'est donner une autorisation.

Q. — D'où vient le mot *horloge* ?

R. — De deux mots grecs : *hora* *lego* (je dis l'heure).

Q. — Pourquoi la mousseline ou dentelle attachée comme ornement à l'ouverture d'un corsage porte-t-elle le nom de *jabot* ?

R. — Parce qu'elle rappelle le jabot de certains volatiles. Remarquons en passant que, par analogie avec différents êtres du règne animal, leur physique, leur forme, leurs qualités, leurs défauts, des parties de leur corps on a formé des mots ou expressions comme ce qui suit : faire des cabrioles (sauts de la chèvre) ; faire la roue (comme le paon) ; faire la cane (faire le plongeon, se dérober à l'approche du danger) ; faire le pied de grue (attendre longtemps debout) ; s'en aller à pas de loup, être couché en chien de fusil, prendre l'essor, ne battre que d'une aile, être une poule mouillée, faire son lézard (se chauffer paresseusement au soleil).

Q. — Quelle différence y a-t-il entre une *épigramme*, une *épigraphe* et une *épitaphe* ?

R. — Une *épigramme* est une pièce de vers qui se termine par un trait piquant et railleur ; une *épigraphe* est une citation qu'on place quelquefois en tête d'un chapitre ou d'un livre ; une *épitaphe* est une inscription sur un tombeau.

Q. — D'où vient le mot *girouette* ?

R. — D'un vieux mot français (virer, tourner).

Q. — D'où vient le mot *écurie* ?

R. — Du mot latin *equus* (cheval), de même que le mot équestre, équstration.

Q. — Le mot *écuyer* a-t-il la même étymologie ?

R. — Non, il vient du mot *écu*, qui lui-même est formé d'un mot grec signifiant peau, parce que les premiers écus étaient faits de peau.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

C'est le club Westchester, au Pelham Manor, près de New-York, qui possède le modèle de chemin de fer miniature le plus complet aux Etats-Unis. Ce système minuscule occupe un espace de 2,050 pieds carrés et possède 84 locomotives, 670 wagons de passagers et de marchandises, 4,500 pieds de rails et 40 constructions, tels que viaducs, ponts, tours et gares. Aux réunions hebdomadaires de ce club, le « joujou » est mis en mouvement et 40 trains fonctionnent selon l'horaire fixé. Ceci nécessite le concours de 23 membres du club aux différents contrôles et la démonstration dure une heure et 45 minutes.

La famille de Broglie a fourni à la France, en trois siècles, 3 maréchaux, 7 chevaliers du Saint-Esprit, 11 lieutenants généraux, 12 chevaliers de Malte, 4 académiciens, 31 chevaliers de Saint-Louis, 13 dignitaires de la Légion d'honneur.

Le nombre de soldats du duché de Hesse qui servirent dans les forces anglaises, durant la révolution américaine, est estimé à 29,867. De ce nombre 12,554 ne retournèrent pas en Allemagne ; à peu près 1,200 furent tués dans les combats, 6,000 moururent de maladies et d'accidents et 5,000 s'établirent aux Etats-Unis.

Des 112 *pasos* de Séville durant la Semaine Sainte, 73 représentent la Vierge douloureuse de la descente de Croix. Tous les personnages sont en bois sculpté, grandeur naturelle, et revêtus de vêtements somptueux, surtout la Vierge, que les dames de la haute société et les matadors célèbres couvrent de bijoux. La Vierge de l'église de la Macavena portait l'année dernière 8,000,000 de bijoux. La duchesse de Montoro, soeur du duc d'Albe, lui avait ceint le front de son diadème.

On peut admirer à Bakhchisarai, un grand domaine de la Crimée, une des fontaines les plus romanesques au monde : la *Fontaine des Larmes*. Elle fut érigée par un souverain tartare à la suite du décès de sa jeune femme, pour symboliser sa douleur. La statue verse une larme — une goutte d'eau chaque minute, — depuis trois siècles.

A un peu plus de deux milles en mer, sur la droite du Mont Saint-Michel, s'étend l'îlot désert et boisé de Tombelaine, qui fait partie intégrante du décor montois. Son nom viendrait de « la tombe d'Elaine », fiancée du roi Arthur, qui fut, dit la légende, enlevée par un géant.

Une lettre inédite de Talleyrand vient d'être achetée par un bibliophile mexicain. On y lit ce paradoxe bien dans la manière de l'évêque d'Autun : « Il est vrai que la calomnie est une arme terrible, mais elle l'est bien moins qu'une vérité maniée sans précaution ».

Invariablement, le duel du serpent et de la mangouste, (chère à Kipling), se termine par le triomphe de cette dernière. Tout est question pour elle de coup d'oeil et de souplesse.

C'est dans le café d'Edward Lloyd, situé en 1688 près de la Tour de Londres et fréquenté par les armateurs et les négociants, que s'établit le marché des assurances maritimes. Ce café a été reconstitué par Lloyd's à l'un des étages de son immeuble, à l'occasion du Festival de Grande-Bretagne.

En Chine : les rôles de femmes sont tenus à la scène par des hommes ; les peintres ne peignent jamais d'après nature, ils passent des années à étudier les vieux maîtres, et c'est à travers eux qu'ils apprennent à connaître la nature et les exigences de leur art.

Au *Children's Experimental Theater* de Baltimore, les enfants composent eux-mêmes les pièces qu'ils vont jouer. On ne leur enseigne, ni longs dialogues, ni gestes étudiés. On leur raconte une histoire, puis on indique à chaque écolier le nom et l'état du personnage qu'il représente, et on les laisse improviser leurs répliques. Pour les commençants, on se contente de leur faire jouer des pantomimes. Ces classes sont hebdomadaires et groupent des enfants de sept à dix ans.

Le potage aux nids d'hirondelles est en Chine le début essentiel de tout dîner élégant et il est particulièrement savoureux. Il revient fort cher, car il faut six nids par convive. Là-bas, les hirondelles vivent près du rivage et construisent leurs nids dans les rochers avec des algues qu'elles agglutinent au moyen de leur salive. Ces nids sont relativement propres, contrairement à ceux des hirondelles terriennes de chez nous qui nichent dans les creux de nos murs.

La femme turque, quoique affranchie du port du voile et libérée du harem, munie d'un bulletin de vote onze ans avant la femme française, reste toujours la paysanne orientale travaillant durement à la terre et soumise humblement à son époux dont elle est cependant devenue l'égale par les droits civiques.

La mer recouvre les trois quarts du globe ; par son volume, elle est plus riche en possibilités que la terre qui ne nous offre que les ressources alimentaires de sa surface. La mer peut devenir une source inépuisable de richesses alimentaires et nutritives pour tous les humains quel qu'en soit le montant sur la terre. De nombreux organismes dans tous les pays du monde ont étudié depuis plus d'un siècle les ressources immenses de la mer. On a repéré plus de treize mille espèces de poissons différentes, des missions océanographiques ont étudié la répartition du plankton dans les océans, et des laboratoires ont établi que le plankton contient des protéines, des vitamines et des matières grasses qui, avec certaines adaptations indispensables, pourraient convenir aux humains.

« L'Horloge de la mort du Roi » installée dans le palais de Versailles en 1610, y demeura jusqu'en 1838. Cette pendule qui n'avait pas de rouages, possédait une seule aiguille indiquant la minute exacte de la mort du prédecesseur du souverain régnant.



Pourquoi ils S'imposent!

LE SAMEDI ❖ LA REVUE POPULAIRE ❖ LE FILM

... parce qu'ils procurent un mode instinctif et culturel de distraction tout en se conformant à la règle d'économie,

... parce que la lecture de ces trois magazines, qui ont depuis longtemps fait leurs preuves, remplace avantageusement les distractions onéreuses,

... parce qu'une distraction saine et informative joue un rôle de primordiale importance dans la sauvegarde du moral.

sont trois magazines spécialement rédigés et publiés à votre intention. Dans leur élaboration, un personnel de rédaction expérimenté tient minutieusement compte de vos goûts et préférences. En plus des ouvrages de fiction, vous y trouvez, en abondance, des articles illustrés traitant de tout ce qui intéresse le lecteur qui veut se tenir à la page. N'hésitez donc plus, si vous désirez faire un cadeau qui soit apprécié, souscrivez un abonnement à LA REVUE POPULAIRE, LE SAMEDI et LE FILM. Vous frapperez d'une pierre trois coups et vous n'aurez qu'à vous féliciter.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

☐ LES TROIS MAGAZINES

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

Can. E.-U.

☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité.....

Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LEON MOREAU
 RIVIERE BLEUE
 QUE

27JS2-R-31550